LA

PRINCESSE DES URSINS.

LA

PRINCESSE DES URSINS

PAR

Alexandre de Lavergne.

—

TOME I.

Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1844

PQ
2330
L703
P75

I

La posada de Xadraque.

On était au commencement d'avril 1714, et par conséquent de la saison de printemps, mais du printemps le plus rigoureux qu'il soit possible d'imaginer, bien qu'en Espagne une pareille anomalie soit beaucoup moins rare qu'on ne le pense généralement. Une pluie glaciale, mêlée de grêle, venait à chaque instant joindre ses brusques averses aux rafales d'un vent de nord-ouest qui soufflait

avec furie. Dans les villes toutes les rues, dans les campagnes toutes les routes étaient désertes; il n'était pas de muletier, si avide de gain qu'on puisse le supposer, qui, en présence d'un pareil temps, ne se fût empressé de renoncer à ses caravanes. Aussi bien, il convient d'ajouter que le jour où commence notre histoire était un vendredi saint, et que dans la catholique et fainéante Espagne il n'est guère d'usage que le jour anniversaire de la mort du Sauveur soit consacré à des pérégrinations.

Cependant, en dépit de la solennité de ce pieux anniversaire, on eût pu voir devers une heure de l'après-midi, sur la route fangeuse qui conduit de Guadalajara à Burgos, chevaucher tant bien que mal un cavalier enveloppé dans une large cape de voyage, et la tête couverte d'un feutre empanaché dont l'eau du ciel avait quelque peu compromis le plumage. Ce cavalier, dont le cheval boitait tout bas, car le pauvre animal s'était abattu un quart d'heure auparavant et semblait disposé à n'en pas demeurer à ce coup d'essai; ce cavalier se livrait à un

soliloque des plus véhéments, lardé à chaque instant de jurons fort énergiques. Seulement, et par une sorte de capitulation de conscience assez étrange, il avait le plus grand soin de jurer en français, persuadé sans doute que le bon Dieu ne pouvait s'offenser en Espagne de l'entendre pécher dans une langue qui n'était point la langue castillane.

— Allons courage, mon bon Pacheco, disait-il à son cheval en espagnol, dans un quart d'heure au plus nous arriverons à Xadraque, où je te ferai donner un ample picotin d'avoine et où tu trouveras une litière fraîche.

Puis Pacheco, sourd à ces exhortations, venant à trébucher, notre homme reprenait aussitôt, d'un ton colère, mais cette fois en français bien accentué :

— Par la mordieu ! par la sambleu ! vilaine bête, que tous les diables t'emportent au fin fond de l'enfer, et puisses-tu y traîner en croupe la damnée païenne qui me fait voyager par un temps pareil !

Là-dessus, le cavalier, cherchant à déga-

ger ses deux jambes engourdies par le froid, essayait de traduire son français par deux vigoureux coups d'éperons ; mais il faut croire qu'il y réussit assez mal, ou que Pacheco avait les flancs aussi durs que l'oreille, car l'animal continuait tranquillement sa route, la tête basse, l'œil morne, et sans rien changer à son allure lente, incertaine et découragée.

A la fin et au plus fort d'une bourrasque, si violente qu'elle coupa la parole au cavalier au beau milieu d'un juron, et qu'elle faillit le renverser une seconde fois avec sa monture sur le revers du chemin, Pacheco se mit à hennir d'une façon toute particulière, et, obéissant à un instinct magnétique, il essaya en boitant de reprendre le trot ; puis, après avoir ainsi franchi une cinquantaine de pas, il s'arrêta tout court, haletant et épuisé, devant un vieux mur crevassé auquel attenaient deux pilastres à moitié écroulés qui jadis avaient soutenu les ais d'une porte. Ce mur, ces pilastres, cette porte absente constituaient alors l'entrée principale de Xadraque, chétive bourgade

située à sept lieues au delà de Guadalajara, sur la route qui conduit en France.

Parvenu à l'entrée de ce bourg qui, dans ce moment, à travers la pluie et la grêle, s'illuminait pour lui d'une mystérieuse auréole, ni plus ni moins que la terre promise, le cavalier jugea qu'il lui serait difficile de se servir plus longtemps de sa monture, et, abandonnant ses étriers, il se laissa glisser à bas de la selle ; puis, après avoir secoué son manteau tout ruisselant de pluie, soufflé dans ses doigts et cherché à dégourdir ses jambes en assenant à plusieurs reprises le talon de ses bottes contre le mur d'enceinte de Xadraque, au risque de le jeter par terre, il se détermina à se mettre pédestrement en quête d'une hôtellerie où il pût s'abriter ainsi que son cheval. Dans cette pensée, il saisit Pacheco par la bride, et traînant après lui le pauvre animal, il fit son entrée dans le bourg, entrée, comme on le pense bien, fort peu triomphante, et qui ne dut pas, à coup sûr, faire rêver la moindre jeune fille.

Après avoir marché pendant environ cinq

minutes dans la grande rue de Xadraque avec le vent et la pluie au visage, notre homme avisa enfin l'enseigne de ce que l'on peut appeler à bon droit une posada, sans aucune affectation de couleur locale; car au dernier siècle, comme aujourd'hui même encore, les hôtelleries espagnoles n'offraient guère aux voyageurs qu'un lieu de halte et de repos dans l'acception la moins étendue de ces mots. A cet aspect, le visage du cavalier, sur lequel le vent du nord avait imprimé une assez laide grimace, commença à s'épanouir quelque peu, et Pacheco releva la tête et fit entendre un nouveau hennissement; là-dessus, le voyageur s'approcha de la posada, laquelle était fermée, et y frappa résolûment. D'abord on ne donna aucun signe d'existence dans l'intérieur de l'hôtellerie, et il fallut que notre homme, impatienté, se remît à frapper de plus belle et à coups redoublés pour qu'une voix répondît à travers le trou de la serrure :

— La posada est pleine, on ne peut plus recevoir personne; cherchez ailleurs !

— Oui-da! reprit le cavalier, dont la

mauvaise humeur put seule égaler la surprise, c'est facile à dire ; mais ni moi ni ma bête ne saurions faire un pas de plus ; ainsi donc ouvrez-nous sans plus attendre.

A ce même instant, et comme si les éléments eux-mêmes eussent voulu confirmer par leur témoignage l'assertion du cavalier, il s'éleva une nouvelle bourrasque, et un gros nuage noir venant à crever justement au-dessus du bourg de Xadraque, il en sortit une véritable avalanche de grêle qui s'en vint fondre sur Pacheco et sur son infortuné maître. Pour le coup, la fureur de ce dernier ne connut plus de bornes, et apostrophant l'homme inhospitalier qui lui refusait l'entrée de sa posada, de tous les jurons français et castillans, cette fois, que lui fournit sa mémoire, il se mit à frapper à la porte des pieds et des mains ; mais, hélas ! ce fut peine inutile : la porte était en vieux chêne, très-bien assujettie sur ses gonds et parfaitement à l'épreuve de ce genre de siége.

Dans cette déplorable occurrence, il ne restait plus au malencontreux cavalier qu'à se vouer au diable, de tout temps en grand

honneur dans le pays de la très-sainte inquisition, et, pour être véridique, notre homme, tout bon catholique qu'il était, se sentait fort disposé à recourir à cette suprême ressource des gens qui ont épuisé toutes les autres, lorsque le bruit d'une chaise roulante, comme on appelait alors ce genre de véhicule, se fit entendre à peu de distance du côté de Burgos. Peu d'instants après, cette chaise, qui semblait glisser sur le sol fangeux, tant elle était emportée avec rapidité par les trois mules qui la traînaient, s'arrêta devant la porte de la posada, et la portière ayant été ouverte, un jeune homme s'élança de l'intérieur avec une merveilleuse prestesse et s'en vint frapper lui-même à la porte de l'hôtellerie.

Le nouveau venu ne semblait pas avoir plus de vingt-deux à vingt-quatre ans. Ses traits pleins de délicatesse et de régularité étaient plutôt ceux d'une femme que d'un homme. Il avait les cheveux et les sourcils blond cendré, la peau blanche et transparente, les lèvres minces, avec je ne sais quelle expression d'ironie et de dédain dans

les contours de la bouche, expression qu'on retrouvait encore jusque dans ses deux grands yeux bleus, dont la prunelle grise brillait d'un éclat incomparable et presque surnaturel.

Autant qu'on en pouvait juger sous les plis d'un grand manteau de voyage, il était d'assez petite taille, mais fort bien fait, et rien qu'à voir la grâce toute particulière avec laquelle son feutre empanaché était posé sur sa tête, on reconnaissait tout de suite en lui un gentilhomme.

— Ouais ! s'écria ce dernier en voyant que nul ne s'empressait de lui ouvrir, il paraît qu'on a coutume ici de faire la grasse matinée !

En même temps, il se retourna et se trouva face à face avec le pauvre Pacheco, qui, la tête basse, le poitrail et les flancs inondés d'eau de pluie, semblait se conformer, comme dit le poëte, à la triste pensée de son maître. A cet aspect, il fut pris d'un homérique éclat de rire, ce que voyant, le maître de Pacheco, déjà de fort mauvaise humeur, s'avança, et d'un ton menaçant :

— De qui riez-vous, seigneur ?

— Eh ! mais, reprit le nouveau venu en bon espagnol, bien qu'avec un accent français des plus caractérisés, tout à l'heure c'était de votre cheval.

— Et maintenant ?

— Maintenant, mon cavalier, s'il faisait beau temps, je vous dirais peut-être que c'est de vous ; mais, par la sambleu ! il pleut trop fort pour cela, et, si vous m'en croyez, nous chercherons d'abord à nous mettre à couvert, sauf à reprendre plus tard cette conversation, si cela peut vous être agréable.

— C'est bien mon intention, seigneur.

— A merveille ! vous êtes gentilhomme, je suppose ?

— On me nomme don Felipe Amenzaga, et je suis lieutenant aux gardes.

— Moi, je suis le vicomte de Gondreville, cornette des gendarmes de la garde du roi Louis XIV.

— Touchez là, c'est chose convenue. Ah çà, causons un peu. Vous allez ?...

— A Barcelone.

— Moi, je me rends à Madrid.

— Est-ce un voyage d'affaires ou de plaisir?

— D'affaires.

— J'aurais dû m'en douter. Au fait, par un pareil temps!... C'est tout comme moi, je voyage aussi pour affaires, et tel que vous me voyez, je m'en vais porter des dépêches à notre ambassadeur, M. le marquis de Brancas.

— Et moi, reprit l'Espagnol, dont un adversaire d'un caractère aussi ouvert et aussi communicatif gagnait, malgré lui, la confiance, je me rends au camp, devant Barcelone, porteur également de dépêches.

— Voyez comme cela se rencontre! Ah çà! il me vient une idée. Voulez-vous que nous fassions ensemble une convention? L'un de nous peut être tué par l'autre ou blessé tout au moins. Il ne faut pas que le service de nos souverains respectifs souffre de nos démêlés. C'est pourquoi je vous propose, si j'ai l'honneur de vous tuer, ou de vous blesser assez gravement, de porter vos dépêches à Barcelone, à condition qu'en cas de réciproque ce sera vous qui porte-

rez les miennes à Madrid. Hein! cela vous convient-il? Ah! dame, la route n'est pas tout à fait la même, et il pourra bien en résulter un petit retard dans la correspondance ; mais bah ! les choses n'en iront peut-être que mieux. Un général ou un ambassadeur sans instructions ! le beau malheur ! C'est comme un enfant sans langes, il n'en marche que plus vite.

— Seigneur, je souscris à cette convention.

— Allons! je vois que nous étions faits tous les deux pour nous entendre. Maintenant, mon gentilhomme, faites-moi l'amitié de me dire depuis combien de temps vous et votre cheval vous faites antichambre devant cette posada.

— Eh ! mais, seigneur, depuis un gros quart d'heure au moins.

— Voilà de la patience, ou je ne m'y connais pas. Ainsi, la place refuse de se rendre?

— Parfaitement.

— Eh bien! mon gentilhomme, il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de donner l'assaut. Imitez-moi.

En parlant ainsi, le jeune Français tira de sa ceinture une paire de pistolets qu'il arma, puis, sans autre sommation, dirigeant les deux canons contre la porte, il lâcha les détentes. Une double détonation se fit entendre, et deux balles traversèrent en sifflant l'épaisse clôture de chêne.

Au bruit d'un argument si péremptoire, l'hôte comprit que toute résistance était inutile, et il s'empressa tout tremblant d'ouvrir sa porte.

— Vous voyez bien, mon gentilhomme, s'écria en riant le jeune vicomte de Gondreville, que ce gaillard-là entend le français à merveille. Je gage que vous lui aurez parlé espagnol, et que c'est pour cela qu'il n'ouvrait pas.

— Excusez-moi, seigneurs cavaliers, dit l'hôte avec beaucoup de volubilité, excusez-moi, par grâce, d'avoir tant tardé; c'est que j'avais peur que Vos Excellences ne se trouvassent mal à l'aise dans mon hôtellerie; mais dès lors que Vos Excellences semblent être d'un avis opposé, je n'ai plus aucune objection à leur faire. Aussi bien, pourquoi

n'avoir pas dit tout d'abord que vous étiez Français? Je suis connu, Dieu merci, dans tous les environs, pour mon dévouement à la maison de Bourbon ainsi qu'à tous ceux de votre nation qui ont suivi en Espagne notre glorieux roi Philippe V.

Et il ajouta bien bas et par forme de restriction mentale :

— Que Dieu confonde les Français et qu'ils soient tous damnés!

Là-dessus, don Felipe Amenzaga ayant abandonné le pauvre Pacheco aux soins d'un valet, pendant que l'hôte en personne venait aider le postillon de M. de Gondreville à dételer ses mules, les deux gentilshommes entrèrent dans la posada.

Ils furent introduits dans une salle basse fort sombre et fort enfumée, où le jour ne pénétrait que par d'étroites et hautes fenêtres grillées assez semblables à des soupiraux de cave. Au fond d'un trou pratiqué, suivant l'usage immémorial des hôtelleries espagnoles, au beau milieu de la salle, et garni tout alentour de fragments de briques, brûlait un maigre feu de tourbe et de

sarments. Nos deux gentilshommes, comme on le pense bien, n'eurent rien de plus pressé que de s'approcher de l'âtre pour se réchauffer et sécher leurs vêtements. De la part du jeune Français, ce ne fut pas sans avoir jeté plus d'un douloureux regard sur ses rubans et ses dentelles, que l'eau du ciel, pénétrant à travers sa cape de voyage, avait quelque peu endommagés. Quant à son compagnon, peut-être devrions-nous dire son adversaire, plus grave et plus âgé (il avait environ trente-cinq ans), il semblait rempli d'une stupéfaction profonde à la vue des procédés et de la manière d'être du jeune vicomte de Gondreville.

Lorsque ce dernier fut un peu réchauffé à la chaleur du brasero, il s'écria :

— Ah çà, monsieur, savez-vous que nous risquons fort d'attendre longtemps que la grêle et la pluie soient passées ? Que faire pour nous désennuyer jusque-là ? Voici l'heure du dîner qui approche, et bien que, selon toute apparence, on doive manger ici fort maigre chère, je serais particulièrement flatté si vous vouliez bien me faire

l'honneur de partager mon repas. Nous causerons, et nous pourrons d'ailleurs nous griser un peu au dessert. Holà, l'hôte ! holà ! fais sur-le-champ dresser la table, maroufle, et va querir ton meilleur vin !

L'hôte accourut et demeura quelques instants les yeux écarquillés, la bouche béante.

— Eh bien ! ne m'as-tu pas entendu ? reprit le jeune cornette du roi de France.

— Si fait, seigneur, si fait, mais Votre Excellence oublie sans doute que c'est aujourd'hui vendredi saint et jour de jeûne.

Don Felipe Amenzaga, qui, sous l'influence des événements de la matinée, avait peut-être oublié, au moins momentanément, ce mémorable anniversaire, se signa dévotement et se mit à contempler son interlocuteur avec une expression où la surprise n'était pas exempte cette fois de je ne sais quelle appréhension superstitieuse.

— Ah ! palsambleu ! reprit notre Français, il faut alors que ce soit le diable qui m'ait donné l'appétit dont je me sens pourvu ce matin. Et vous, monsieur, n'éprouvez-vous donc pas, comme moi, le besoin de restau-

rer un peu votre estomac, et ne pourrait-on, en payant une petite dispense au curé de ce bourg...?

— Moi, je n'ai pas faim, répondit brusquement don Felipe Amenzaga.

— Alors, vous avez soif?

— Encore moins.

— Quel homme! Et la pluie et la grêle tombent toujours?

Il y eut un silence. Au bout de quelques instants le gentilhomme français reprit :

— Voulez-vous jouer à l'hombre ou au lansquenet?

— Je ne joue jamais.

— Allons, murmura Gondreville, il ne veut ni manger, ni boire, ni jouer, ni parler. Décidément, il n'y a qu'une chose à faire avec ce gentilhomme. Quel dommage que la grêle ne cesse pas!

Pendant ce temps-là, don Felipe Amenzaga abaissait un regard craintif sur les bottes de son interlocuteur, comme s'il se fût attendu à trouver dans la conformation de ses pieds quelque indice accusateur d'une origine plus ou moins diabolique. A la mai-

gre clarté que projetait le feu de l'âtre, ces pieds lui parurent d'une petitesse surprenante et bien faits pour confirmer ses appréhensions. Il y a plus, ces appréhensions mêmes commencèrent bientôt à acquérir un caractère de certitude vraiment accablante, lorsque le cornette des gendarmes de la garde ou prétendu tel, qui semblait avoir à cœur de se dédommager du mutisme de son compagnon, se mit à chantonner entre ses dents une série de refrains de France plus ou moins profanes. Déjà même, après avoir débité tout au long *la Faridondaine,* il entamait gaiement *Malbroug s'en va-t-en guerre,* lorsque tout à coup, et à la grande surprise d'Amenzaga lui-même, une voix sourde, partie de je ne sais quel angle obscur de la salle, se mit à chanter sur un ton fort différent les pieuses litanies consacrées par l'Église pour le vendredi saint.

M. de Gondreville s'arrêta involontairement et promena ses regards autour de lui; mais la salle était si noire et si enfumée qu'il lui fut impossible de distinguer âme qui vive. D'ailleurs, son accompagnateur avait jugé

convenable de se taire en même temps que lui, ce qui démontrait suffisamment qu'on avait voulu seulement lui rappeler ce qu'il semblait avoir oublié, à savoir, que dans un pareil jour il n'était point permis de chanter des chansons profanes.

La patience, on a déjà pu s'en convaincre, n'était point le caractère distinctif de notre voyageur de France, et comme il était de ces gens qui n'aiment à recevoir de leçon de personne, alors même qu'ils se sentent dans leur tort, il se remit incontinent à chanter *la Faridondaine,* en donnant à sa voix toute son extension. Le dévot accompagnateur dont nous avons parlé ne voulut apparemment pas demeurer en reste, car on entendit aussitôt une voix, devenue dès lors grave et sonore, entonner le *Kyrie eleison*, qui fut impitoyablement débité d'un bout à l'autre, sans le moindre temps d'arrêt.

De son côté, le lieutenant aux gardes de Sa Majesté le roi d'Espagne, troublé jusqu'au fond de l'âme, n'avait jugé rien de mieux à faire que de réciter ses patenôtres, ne doutant pas que le ciel ne finît par intervenir dans

cet étrange duo par la voix de son tonnerre; mais soit que le temps fût trop froid pour un pareil phénomène, soit plutôt encore que le jeune Français subît involontairement l'influence somnifère résultant à la fois d'un chant d'église et de la succession instantanée d'une atmosphère humide et glacée à la chaleur du foyer devant lequel il se trouvait, sa voix d'abord claire et retentissante s'assourdit sensiblement et devint à peine perceptible, sa tête vacilla sur ses épaules, ses paupières s'appesantirent, et il finit par se laisser tomber tout de son long et profondément endormi sur le banc de chêne où il s'était assis.

A cet instant quelques sarments demeurés intacts dans un coin de l'âtre ayant pris feu, une assez vive lueur se répandit dans la salle, et l'on put distinguer parfaitement le chanteur de psaumes agenouillé dévotement dans un coin et faisant le signe de la croix. C'était un homme grand, sec et jaune, de cinquante-cinq à soixante ans, autant qu'on en pouvait juger malgré son attitude, et d'une extrême maigreur. Son visage long

et pâle empruntait à sa large moustache grise, relevée en croc de chaque côté de la bouche, ainsi qu'à l'épaisse royale qui se dessinait en pointe au bas de son menton, un caractère encore plus anguleux s'il est possible, et deux sourcils profondément accusés y ajoutaient une gravité peu commune ; sa peau avait les apparences du parchemin. Il était vêtu du costume sombre et sévère longtemps en usage sous les rois de la maison d'Autriche, jusques et y compris le triste Charles II. Ce costume consistait en un justaucorps de gros drap noir avec une cape de même étoffe, et un col de toile de Hollande dépourvu de toute espèce de dentelle et rabattu sur les épaules. Ses jambes étaient couvertes de vulgaires bas de laine noir, avec des souliers à bouffettes qui dissimulaient mal deux grands pieds des plus plats du monde, deux pieds dignes du dernier porteur de chaise de Madrid. Enfin, et pour compléter ce costume, une rapière de dimension gigantesque était appendue sur la hanche gauche de ce personnage.

Dans le mouvement que fit en se signant

le dévot chanteur, ses cheveux, qui retombaient en longues mèches grasses et plates sur ses épaules, s'écartèrent et laissèrent apercevoir à son cou l'ordre de la Toison d'or. A la vue d'un insigne qui ne pouvait appartenir qu'à l'un des plus grands seigneurs du royaume, le lieutenant aux gardes tressaillit, et portant la main à son chapeau, qu'il avait jusqu'alors gardé sur sa tête, il s'empressa de le retirer. L'homme à la Toison le regarda durant quelques instants avec une attention profonde; puis, se levant en quelque sorte tout d'une pièce et marchant droit à lui :

— Don Felipe Amenzaga, lui dit-il, je suis donc bien changé depuis la bataille d'Almanza, que vous ne me reconnaissez pas?

— Sang du Christ! s'écria le lieutenant, je ne me trompe pas, c'est bien l'illustre don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, qui est là devant moi!

Le chanteur de psaumes posa l'index de sa main gauche sur le bord de ses lèvres, pendant que de la main droite il désignait

le jeune Français toujours étendu tout de son long sur le banc de chêne.

— Il dort, dit Amenzaga.

— C'est bien, maintenant nous pouvons parler.

II

Un chant aragonais.

— Pardonnez-moi, Excellence, reprit vivement Amenzaga, pardonnez-moi de ne vous avoir pas reconnu tout d'abord. Songez-y, sept années écoulées depuis cette mémorable victoire d'Almanza, dont l'honneur vous revient en grande partie, M. de Berwick l'a dit, sept années, pendant lesquelles nul n'a plus entendu parler de vous, nul ne vous a vu... Oh! vous devez comprendre,

Excellence, que je suis excusable. Laissez-moi donc d'abord bénir le hasard d'une pareille rencontre, puis, si vous le permettez, j'oserai vous demander quelle cause vous a retenu, durant ces sept années, éloigné des armées et des conseils du roi, ainsi que de la cour, où votre place était si bien marquée à tant de titres.

A ces derniers mots, un éclair brilla dans les yeux caves du vieux capitaine, et je ne sais quelle rougeur monta jusqu'à son front, dont les rides apparurent plus saillantes que jamais.

— Quelle cause, s'écria-t-il, quelle cause m'a éloigné de la cour? Et c'est un Castillan qui le demande! Mais qu'irait donc faire à cette cour don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, alors que tout est changé dans le noble royaume des Espagnes et des Indes; alors qu'au lieu des Medina Sidonia, des Terra-Nova, des Albuquerque, on trouve auprès du monarque des Chalais, des Bournonville, des Orry, que sais-je? tous ces noms français qui, rien qu'en passant sur ma langue, la brûlent comme du feu; alors

qu'une Française, usurpant le titre vénéré de *camarera mayor*, trône à l'Escurial et au Buen-Retiro, distribue les emplois et les grâces à ses créatures, s'arroge le titre d'Altesse, qui jusqu'ici n'avait appartenu qu'aux infants, et ose se montrer les bras et le sein nus dans ces palais où toutes ses devancières avaient su maintenir, pour la plus grande gloire des dames espagnoles, le sévère costume de *las delcazas reales?* Qu'est-ce qu'une monarchie où le grand écuyer n'est plus là pour ouvrir et fermer la portière du carrosse royal, où le souverain se couche sans que le grand maître lui donne la chemise, où il peut s'habiller sans que le sommelier de corps soit présent, où le premier venu peut toucher au *brasero?* Il eût fait beau voir, par Notre-Dame! que les choses se fussent passées ainsi sous le feu roi! Et vous vous étonnez de ne me point voir à la cour, seigneur Amenzaga? Non, non, jamais je n'y reparaîtrai tant que la Française y restera, la Française que je hais, la Française qui a mérité cent fois d'être brûlée dans un auto-da-fé, avec le san-benito en tête, et tous ses ro-

mans, toutes ses poésies, tous ses vêtements de France à ses pieds pour alimenter le feu !

— Excellence, reprit après une pause le lieutenant aux gardes, je ne suis pas encore assez âgé pour avoir vu toutes ces belles choses dont vous parlez, et je veux croire avec vous qu'avant que la maison de Bourbon fût appelée au trône par le testament du feu roi Charles II, notre Espagne était plus heureuse et plus florissante ; mais ce que je puis vous certifier, c'est que le roi Philippe V n'est ni moins brave ni moins bon chrétien que tous ses prédécesseurs.

— Qui vous dit que j'en doute? Lorsque M. de Berwick est venu me trouver dans ma châtellenie et qu'il m'a demandé le secours de mon épée en faveur du roi Philippe V contre l'archiduc, son compétiteur, ai-je refusé? Non, je me suis empressé d'accourir, et le ciel a voulu, dans sa bonté, que je me trouvasse à la victoire d'Almanza. Peu s'en est fallu, vous le savez peut-être, que ce jour, qui assura à tout jamais sur la tête de Philippe de Bourbon une couronne jusqu'alors chancelante, ne fût le dernier de mes jours.

J'avais reçu dans le combat mainte blessure, et il fallut me rapporter dans ma tente, couvert de sang et de poussière. J'y demeurai quelque temps entre la vie et la mort; mais Dieu me vint en aide et je fus sauvé. Lorsque enfin je pus me traîner hors de mon lit de douleur, mon premier soin fut de me rendre auprès du roi, du roi qui me devait peut-être quelque reconnaissance. La famille royale avait repris possession du palais de l'Escurial. C'est là que je me fis conduire, et, bien que plusieurs années se oient écoulées depuis lors, le souvenir que j'évoque est toujours vivant dans ma mémoire comme s'il s'agissait d'hier ou de ce matin même.

J'entre dans le palais, et d'abord, chose étrange! bien que j'eusse fait annoncer ma visite, le grand maître ne vient point à ma rencontre, ainsi que c'était son devoir à l'égard d'un grand d'Espagne de la première classe, d'un membre de l'illustre maison de Bazan... Bien plus, lorsque j'arrive au bas des degrés, mes yeux cherchent en vain les hallebardiers de la garde du roi,

qui, selon l'antique usage, auraient dû se rassembler pour me faire honneur. Triste et surpris, je m'avance jusqu'à la porte de l'appartement du roi.

Il y avait foule : les grands d'Espagne, les titrés étaient tous là, pressés comme en un jour de couverture. Sur toutes les poitrines brillaient les ordres glorieux de la Toison, de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Impatient de parvenir jusqu'au monarque, je me fraye à grand'peine un passage. En ce moment une porte s'ouvre, et par un mouvement spontané, toute cette foule se découvre avec respect. Les grands eux-mêmes, oublieux des prérogatives de leur rang, demeuraient tête nue.

Seul, au milieu du vertige général, je veux rester fidèle à l'auguste coutume de mes pères; mais vingt voix me crient aussitôt : « Chapeau bas! chapeau bas! » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, je me trouve également tête nue, moi qui ne m'étais jamais découvert que devant Dieu. Puis ces paroles viennent retentir à mon oreille comme dans un rêve : « Soyez le bien-

venu, marquis de Santa-Cruz, je suis aise de vous voir au nombre de mes courtisans. » Ces paroles, ce n'était point le roi qui me les adressait, ce n'était point la reine, c'était une femme que je ne connaissais pas.

Étonné, je m'écrie : « Le roi m'attend, il m'a fait dire qu'il me recevrait... où est le roi? Je veux voir le roi! » Le roi ne saurait vous recevoir aujourd'hui, me répond, avec un accent français bien caractérisé, une façon d'écuyer qu'on m'a dit depuis lors se nommer d'Aubigny; mais inclinez-vous et rendez grâce à Son Altesse, qui a daigné vous recevoir à sa place. » Son Altesse! quelle pouvait être cette femme à laquelle on osait ainsi, dans le palais même de l'Escurial, attribuer un titre qui n'appartient qu'aux seuls infants d'Espagne?...

Tout à coup, les tambours battent aux champs, et un cri, répété par mille voix, s'élève, un cri dont l'écho séditieux, infâme, dut aller retentir jusqu'au fond du Panthéon, où les ossements de Charles-Quint et de Philippe II frémirent sans doute d'indignation. Ce cri, que Dieu me pardonne de le répéter,

était : « Vive la princesse des Ursins ! » Oui, seigneur Amenzaga, c'était cette Française, doublée d'Italienne, qui s'en venait insolemment recueillir l'hommage de tous ces grands, de tous ces nobles, réduits par elle au rôle de vassaux. Et le roi l'avait permis!... Oh ! maintenant, vous étonnerez-vous encore si, à partir de ce moment, tout lien s'est trouvé rompu entre la cour d'Espagne et la maison de Bazan, et si j'ai rengainé mon épée, alors qu'il ne s'agissait plus de combattre pour le service du roi, mais bien pour l'instrument, l'âme damnée, la servante de la veuve Scarron, maîtresse de Louis XIV ?

— Prenez garde, Excellence, reprit vivement et à voix basse Amenzaga, nous ne sommes pas seuls ici.

Et en même temps le lieutenant aux gardes désignait du doigt à son interlocuteur la forme humaine étendue à peu de distance d'eux sur un banc de chêne, et qui avait fait un mouvement. Mais, sans s'inquiéter autrement de cet incident, le marquis repartit avec violence :

— Que m'importe ! Quand ce serait le roi

en personne, il faudrait bien qu'il m'entendît, et j'autorise quiconque à lui reporter mes paroles, à lui comme à la favorite elle-même; et si l'on refuse d'y ajouter foi, j'irai moi-même au palais, et là, devant tous les grands, tous les nobles assemblés, je les répéterai à haute voix, puis j'ajouterai qu'il n'y a qu'un moyen de sauver la monarchie agonisante et d'empêcher notre beau royaume des Espagnes de devenir une province de la France, c'est d'en chasser la princesse des Ursins.

— Beaucoup ont tenté l'œuvre, Excellence, et tous ont échoué. Souvenez-vous des deux d'Estrées, le cardinal et l'abbé, de MM. de Noailles et d'Aguilar, de monseigneur le duc d'Orléans lui-même. Ceux-là avaient bien compris que pour accomplir une pareille tâche l'habileté était préférable à la violence, car c'étaient de profonds politiques, et les trames qu'ils avaient ourdies pour perdre madame des Ursins étaient si savamment combinées qu'il semblait impossible qu'elle s'en tirât; et pourtant elle a su déjouer tous leurs efforts; bien plus, la faveur dont elle jouit

s'est consolidée par toutes les tentatives qu'on a faites pour l'en déposséder. On disait qu'elle n'était redevable de son crédit et de son autorité qu'à la protection de la reine : la reine est morte le mois passé, et madame des Ursins est toujours toute-puissante... que dis-je ! plus puissante encore que jamais. Renfermé par ses soins dans le palais de Médina-Cœli, le roi, en proie à une sombre mélancolie, ne voit plus absolument que ceux qu'il plaît à madame des Ursins d'admettre auprès de lui, et le nombre en est fort restreint. On les nomme les *recreadores* du roi. Quant à madame des Ursins, sous le titre de gouvernante du prince des Asturies (car il n'y a plus de camarera mayor depuis qu'il n'y a plus de reine , c'est elle qui distribue toutes les grâces, tous les emplois. Elle est premier ministre , général en chef , que sais-je? et s'il lui prenait fantaisie d'être pape, je gage qu'elle y parviendrait. Les lois qui régissent la nature semblent ne pas exister pour elle. Savez-vous , Excellence , qu'en dépit des années elle est toujours d'une merveilleuse beauté ?

— Cela vous étonne?

— Eh ! mais il me semble qu'on pourrait être étonné à moins.

— Pour moi, je ne le suis point du tout. Bien plus, ce que vous me dites là ne fait que me confirmer encore davantage dans mon opinion... Je ne sais si je devrais parler de cela le jour anniversaire de la mort du Sauveur.

— Dites toujours, Excellence. J'ai entendu souvent répéter au révérend père Robinet, confesseur du roi, l'adage suivant : « Si vous ne pouvez agir, parlez, il en restera toujours quelque chose. »

Le marquis se signa, puis il ajouta, cette fois à voix basse :

— Croyez-vous à l'intervention de l'esprit malin dans les choses de ce bas monde ?

Le lieutenant aux gardes pâlit et baissa la tête d'une façon affirmative, non sans avoir jeté au préalable un regard furtif sur le Français endormi.

— N'avez-vous jamais entendu parler de certains personnages qui, sous l'influence de quelque passion coupable, l'amour, l'am

bition, la haine, avaient contracté avec le démon un pacte infernal ?

A cet instant, comme si les éléments eux-mêmes eussent voulu donner aux paroles du vieux capitaine une éclatante confirmation, la tempête redoubla de fureur, et le vent, s'engouffrant avec violence dans la salle, vint disperser avec un bruit lugubre les cendres du foyer, qui volèrent sur les habits et sur le visage des deux interlocuteurs.

Amenzaga ne put se soustraire à l'influence qu'exerce toujours en pareil cas sur les gens superstitieux le désordre des éléments, et ce ne fut pas sans trouble qu'il balbutia :

— On le dit.

— Lorsqu'on a conclu un pareil pacte, il devient loisible, durant un espace de temps déterminé, de violer toutes les lois divines et humaines et d'exercer sur telle ou telle personne une invisible fascination ; car, en même temps qu'on emprunte à l'ange déchu une part de son pouvoir, on reçoit de lui une part de ses perfides attraits ; alors, le sang se fige dans les veines et l'on n'a plus

qu'une existence toute factice; alors on ne vieillit plus, mais, vivant, on est déjà mort, et l'on appartient corps et âme à Satan.

— Pensez-vous donc qu'il en soit ainsi de la princesse des Ursins?

— Je le jurerais. Une personne qui avait connu cette femme en Italie il y a vingt-cinq ans, du temps de son second mari, le vieux prince de Bracciano, et qui ne l'avait pas revue depuis lors, a déclaré, en sortant d'une audience qu'elle lui avait accordée, n'avoir trouvé en elle aucun changement. Croyez-moi, seigneur Amenzaga, le pacte existe, et c'est pour gouverner l'Espagne à sa guise que la princesse des Ursins s'est vendue corps et âme à Satan. Dieu veuille qu'elle ne vous entraîne pas à sa suite au fond de l'enfer!

Au moment où ces dernières paroles étaient prononcées, un éclat de rire retentit à côté d'eux. Les deux interlocuteurs portèrent à la fois avec surprise leurs regards sur le rieur, qui n'était autre que le jeune gentilhomme français toujours endormi, au moins en apparence. La tempête

avait cessé depuis quelques instants, et le soleil qui, après avoir percé les nuages, commençait à s'introduire à travers le treillis de fer des étroits soupiraux par lesquels la posada recevait à la fois l'air et la lumière, illuminait d'un joyeux reflet le visage du dormeur.

Le marquis de Santa-Cruz se pencha vers lui d'un air soupçonneux et menaçant, et il y eut un silence, silence troublé tout à coup par les sons d'une mandoline qui retentirent en dehors de la posada, et auxquels vint se marier une voix d'un timbre éclatant. Cette voix avait entonné le chant national des Aragonais, ce chant funeste qui devait plus tard, à un siècle de distance, provoquer tant de funérailles dans les rangs de notre armée, à l'époque si douloureusement mémorable du siége de Saragosse.

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
« Plutôt mort ou prison. »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon!

Le vieux capitaine tressaillit, ses yeux

caves étincelèrent, et une larme d'enthousiasme vint perler sur sa moustache grise, pendant qu'il étreignait convulsivement entre ses doigts la poignée de sa rapière ; puis se levant :

— Voici le temps qui se remet, dit-il ; le terrible vent que nous avons eu a dû balayer les chemins, et je vais en profiter pour continuer mon voyage. Il faut que j'aille coucher ce soir à Ariza, afin de pouvoir être rendu pour le jour de Pâques à Saragosse, où je vais faire mes dévotions à Notre-Dame-del-Pilar. Que Dieu vous garde, seigneur Amenzaga, et qu'il délivre l'Espagne de la princesse des Ursins !

Ayant ainsi parlé, M. de Santa-Cruz tendit la main à son ancien compagnon d'armes, et, prenant congé de lui, il se dirigea vers la porte de la salle ; mais comme il atteignait le seuil, quelqu'un se trouva devant lui et lui barra le passage. En même temps, une voix s'écria en pur espagnol, mais avec un accent français bien prononcé :

— Pardonnez-moi, Excellence, de vous déranger un moment, j'aurais deux mots à

vous dire en particulier, avant que vous quittiez cette posada.

Celui qui venait de prononcer ces paroles n'était autre que le jeune cavalier aux cheveux blond cendré, aux yeux brillants, au visage railleur, qui avait paru si profondément endormi.

— Qu'est-ce ? que voulez-vous de moi ? répondit Santa-Cruz sans se départir de son imperturbable gravité ; je suis pressé.

— Je le sais, dit le jeune homme en souriant ; aussi je ne veux pas vous prendre beaucoup de temps, et vous pouvez être tranquille sur ce point. M. le marquis de Santa-Cruz, savez-vous qui je suis ?

— Non pas, et je n'ai nul besoin de le savoir.

— Oh ! si fait ! si fait ! je suis le vicomte de Gondreville, cornette des gendarmes de la garde du roi Louis XIV. Mon père, mort très-jeune, avait le même grade. J'ai un oncle maternel maréchal de France. Pensez-vous que je sois de bonne maison ?

— Je le crois puisque vous le dites ; mais au fait et dépêchons. Que voulez-vous de moi ?

— Oh! mon Dieu ! la chose la plus simple du monde. Je viens vous demander, avant votre départ pour Saragosse, de me faire l'honneur de vous couper la gorge avec moi. Cela vous surprend ?

— En aucune façon, car je songeais justement à vous faire la même proposition.

— Eh! mais, d'honneur! voilà une affaire qui s'arrange à merveille; un Français n'eût pas mieux répondu. M. le marquis de Santa-Cruz, vous avez mon estime.

— Ah çà! s'écria Amenzaga stupéfait, vous voulez donc vous battre avec tout le monde, seigneur? Vous oubliez sans doute que vous êtes déjà engagé vis-à-vis de moi?

— Oh! non pas, mon gentilhomme, non pas; mais vous comprendrez sans peine que le général doit passer avant le lieutenant aux gardes. Chacun son tour, pardieu ! Et quand j'aurai fini avec M. le marquis, je serai tout à votre disposition.

—Mais si M. le marquis venait à vous tuer?

— Soyez tranquille, seigneur Amenzaga, je suis homme, en ce cas, à revenir de l'autre monde pour faire votre partie.

Le lieutenant aux gardes hocha la tête avec une expression de méfiance encore plus prononcée que jamais. Quant à Gondreville, se tournant du côté de Santa-Cruz :

— Maintenant, ajouta-t-il avec un sourire qu'Amenzaga trouva vraiment diabolique, permettez-moi de vous exposer en peu de mots les motifs de ma démarche, car enfin il faut toujours un motif quelconque, même pour se battre. Voici le mien ; vous me direz ensuite le vôtre, si cela peut vous être agréable. Je suis l'agresseur, et je dois commencer. Tout à l'heure, vous vous êtes exprimé en termes qui m'ont choqué sur le compte d'une personne que j'honore et respecte de toute mon âme, bien que je n'aie pas encore l'avantage de la connaître ; une personne que madame de Maintenon, mon auguste protectrice, estime et chérit, entendez-vous, M. le marquis? Or, avant d'entrer en Espagne, j'ai fait vœu de couper les deux oreilles à quiconque dirait du mal de madame des Ursins, si j'avais affaire à un manant, et la gorge si j'avais affaire à un gentilhomme. Vous êtes gentilhomme

et d'illustre maison, moi aussi ; cela se rencontre au mieux. Maintenant, votre motif, à vous?

— J'en cherchais un justement, vous venez de me le fournir. Tout ami de madame des Ursins est mon ennemi mortel.

— Pardieu ! voilà qui est ravissant. Or sus, dégainons. Monsieur que voici (et le vicomte de Gondreville désigna Amenzaga d'une main, pendant que de l'autre il tirait son épée du fourreau), monsieur que voici voudra bien nous servir de témoin à l'un et à l'autre. En garde ! M. le marquis, en garde !

Santa-Cruz, toujours impassible, n'articula pas une seule parole ; mais ayant fait signe à Amenzaga pour que celui-ci l'aidât à dégrafer sa cape, qui pouvait l'embarrasser dans ses mouvements, il tira à son tour du fourreau sa longue rapière, et se mit en devoir d'en éprouver la lame pendant qu'il marmottait tout bas une oraison.

Ces divers préparatifs s'accomplissaient avec tant de lenteur et de solennité que le jeune vicomte de Gondreville, après avoir

donné quelques signes d'impatience, finit par se croiser les bras, en chantonnant entre ses dents je ne sais quelle ariette d'opéra. Il faut croire que cette ariette éveilla tout à coup chez le marquis de Santa-Cruz un importun souvenir; car sa physionomie froide et sévère se plissa, il fronça le sourcil, fit un nouveau signe de croix, et rengaina tranquillement sa rapière.

— Mordieu! s'écria le jeune vicomte, vous oubliez sans doute, M. le marquis, que j'ai l'honneur de vous attendre?

— C'est possible, répondit le marquis, mais vous oubliez, vous, que c'est aujourd'hui le vendredi saint, et que ce serait profaner la solennité d'un pareil jour que de le consacrer à un duel.

— C'est juste, dit Amenzaga, il faut remettre cette partie. Nous sommes chrétiens, nous.

— Qu'est-ce à dire? repartit vivement le vicomte. Prenez-vous donc un duel pour une simple partie de plaisir dans vos Espagnes? Par la sambleu! nous n'en sommes pas encore arrivés à ce point en France,

et s'il n'est point de mise d'aller à la noce ou à la comédie un vendredi saint, je ne pense pas qu'on puisse choisir un meilleur jour pour mourir. Qui sait si cela ne doit pas arriver aujourd'hui à l'un de nous trois? Rassurez-vous, M. le marquis, s'il y a péché dans cette affaire, je le prends sur moi. Un de plus ou de moins, le bon Dieu n'y regarde pas de si près, quand on est riche. Allons! mordieu! reprenez-moi bien vite votre flamberge, et dépêchons! Vous m'aviez dit que vous étiez pressé.

— En effet, il faut que je parte à l'instant pour Saragosse; mais à mon retour, je serai entièrement à votre disposition partout où il vous plaira, et vous verrez que vous n'aurez rien perdu pour attendre.

Comme le marquis achevait ces derniers mots, l'hôtelier, attiré sans doute par le bruit qui se faisait dans la salle basse, se présenta sur le seuil de la porte, et le marquis, l'ayant aperçu, ajouta :

— Tu arrives à propos pour recevoir mes ordres. Fais atteler sur-le-champ les mules à mon carrosse, et qu'on prévienne ma fille!

Un sourire passablement narquois vint errer sur les lèvres de l'hôtelier qui, après avoir tourné les yeux à droite et à gauche, répondit d'un ton paterne :

— Oh ! monseigneur, croyez que c'est un grand déplaisir pour moi de désobliger un voyageur que j'honore et respecte profondément. Je suis tout prêt à prévenir la señora, mais il m'est impossible de vous donner des mules fraîches.

— Qu'est-ce à dire ? interrompit vivement le marquis, dont le flegme parut profondément ébranlé en entendant ces paroles ; est-ce que ces mules sont retenues ?

— Précisément, Excellence. J'ai reçu ordre de n'en disposer que pour la personne qui présenterait une autorisation signée de Son Altesse madame la princesse des Ursins. Avez-vous l'autorisation ? montrez-la, sinon point de mules.

— Malédiction ! s'écria Santa-Cruz ; encore cette femme ! Mais je la retrouverai donc partout sur mon chemin ?

Et il se mit à parcourir la salle en frappant du pied. Le jeune vicomte de Gondre-

ville, témoin de l'incident que nous venons de raconter, s'approcha du malencontreux hidalgo.

— M. le marquis, dit-il, je vous plains de toute mon âme : vous allez vous ennuyer furieusement dans cette méchante auberge. Réfléchissez, de grâce, à cette occasion, s'il ne vous conviendrait pas maintenant d'accepter le passe-temps que j'ai eu l'honneur de vous proposer tout à l'heure. C'est toujours un moyen de passer un petit quart d'heure. Hein ! qu'en dites-vous?

— Je dis... qu'il faut que je parte à l'instant même, entendez-vous? et que de gré ou de force ce misérable hôtelier me donnera des mules, quand je devrais les atteler moi-même. Allons, allons.

En même temps le marquis saisit l'hôtelier au collet, en l'invitant par un geste impérieux à marcher devant lui. Le pauvre hôte avait affaire à forte partie : le marquis était de ces hommes de fer qui, une fois qu'ils ont pris une détermination, ne reculent devant aucun obstacle. Heureusement pour lui, un secours inattendu lui fut offert.

— Halte là ! s'écria le vicomte de Gondreville, je prends cet homme sous ma protection. Tudieu ! M. le marquis, c'est vous qui voulez transgresser les ordres de madame la princesse des Ursins ! Oh ! cela ne se passera pas ainsi, et puisqu'il faut main-forte, me voici. Vous n'aurez point les mules, je m'y oppose !

— Sang du Christ ! je les aurai.

— C'est ce que nous verrons.

— C'en est trop, à la fin, ma patience se lasse, et puisque vous semblez prendre à tâche de m'irriter, soyez donc satisfait ! En garde ! en garde ! défendez-vous, M. le Français.

— A la bonne heure ! palsambleu ! voilà ce qui s'appelle parler, M. l'Espagnol. Ouf ! ce n'est pas sans peine. C'est égal, mieux vaut tard que jamais, allons !

En même temps les deux adversaires croisèrent leurs épées, et don Felipe Amenzaga se signa en tremblant.

III

L'inquisiteur et l'ambassadeur.

— M. le marquis, s'écria Gondreville toujours railleur, parez-moi cette botte-là!

— A votre tour, parez-moi celle-ci, reprit Santa-Cruz toujours grave.

— Eh, eh! ce n'est pas trop mal, et je vois que j'ai affaire à un adversaire digne de moi. Seulement, je ne suis pas habitué à tant de sang-froid et cela me trouble. Allons, corbleu! un peu plus de chaleur, s'il

vous plaît, M. le marquis ; voulez-vous que je vous récite un madrigal en l'honneur de madame des Ursins ?

— Prenez garde que je ne vous fasse rentrer ce nom maudit dans le gosier avec six pouces de fer en guise d'entonnoir.

— Diable ! diable ! en êtes-vous bien sûr ? En ce cas, gare à l'entonnoir !

En même temps, le vicomte, qui semblait posséder à merveille le grand art de l'escrime, ne chercha plus qu'à désarmer son adversaire ; mais il ne put y parvenir, et, vivement pressé lui-même, il commença à se défendre plus sérieusement, si bien que dans une riposte il atteignit le marquis de Santa-Cruz à la main et lui fit une entaille dont le sang jaillit aussitôt avec abondance.

A ce moment, Amenzaga crut devoir s'interposer, afin que le combat cessât, suivant la coutume, au premier sang. De son côté, le vicomte abaissa son épée ; mais son adversaire d'un geste plein de fierté lui fit signe de la relever, et la lutte recommença cette fois avec un caractère de gravité qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Chacun des

deux adversaires avait compris qu'il avait affaire à forte partie et ne prononçait plus une parole. Chacun des deux mesurait rapidement les éclairs que projetait le fer qui venait se croiser avec le sien, et l'on eût été assez embarrassé de dire ce qui flamboyait le plus, des yeux ou des épées. Pendant ce temps-là le joueur de mandoline avait repris sa chanson :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
« Plutôt mort ou prison ! »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

C'était un spectacle étrange et terrible à la fois que celui de cette lutte à mort, dans une misérable salle d'auberge, où le cliquetis du fer venait se marier aux sons de la mandoline, et semblait comme un accompagnement solennel de ce chant aragonais.

Amenzaga suivait avec inquiétude tous les mouvements des deux combattants et levait de temps à autre les yeux vers le ciel, dont l'azur resplendissait à travers les étroits

soupiraux qui éclairaient la salle. Quant à l'hôtelier, pâle et tremblant d'effroi, il avait été obligé de s'appuyer contre un angle de la muraille, car ses jambes paraissaient lui refuser tout service.

Tout à coup, un cri étouffé se fit entendre, puis à ce cri succéda le bruit de la chute d'un corps sur le pavé. Le vicomte de Gondreville venait d'être frappé en pleine poitrine, et le sang, qui sortait à flots de sa blessure, inondait déjà ses vêtements.

Au cri du jeune gentilhomme, la porte de la salle s'entr'ouvrit, et l'on vit apparaître, sous les plis ondoyants d'une mantille noire, la plus charmante tête de jeune fille qu'il soit possible d'imaginer, une tête brune et rêveuse où venaient se fondre, avec les fraîches couleurs de la rose, ces belles teintes orangées de la nature méridionale qui rappellent les vierges du Généralif et de l'Alhambra. Amenzaga tressaillit, et un moment il oublia le terrible spectacle dont il venait d'être le témoin ; un moment, fasciné par ce merveilleux épanouissement de la vie, de la jeunesse et de la beauté sur un front de dix-

huit ans, il ne vit pas qu'à ses pieds commençait déjà une agonie. C'est que jamais jusqu'alors il n'avait contemplé tant de grâces et d'attraits réunis.

Après un regard timide et plein d'angoisse lancé dans l'intérieur de la posada par deux grands yeux dont de longs cils noirs avaient peine à tempérer l'éclat, la jeune fille, un moment indécise, fit quelques pas en avant ; puis obéissant tout à coup à cet admirable instinct de tendre compassion et de charitable assistance que Dieu a placé dans le cœur de toutes les femmes, elle se précipita auprès du blessé, dont elle chercha à étancher le sang avec son mouchoir.

Pendant ce temps-là, le marquis de Santa-Cruz s'était mis tranquillement en devoir d'essuyer sa rapière ensanglantée, puis la rengainant dans le fourreau :

— Ma fille, s'écria-t-il en s'adressant à la personne qui venait d'entrer, laissez de pareils soins au chirurgien, qui s'en acquittera beaucoup mieux que vous et qu'il faut envoyer querir à l'instant même. Maintenant, rien ne nous retient plus ici. Holà ! l'hôte,

holà ! fais vite atteler les mules à mon carrosse. Eh bien, maudit hôtelier, ne m'as-tu pas entendu ?

L'hôte, plus mort que vif, appela l'un de ses valets, auquel il parla à voix basse, puis se laissant tomber aux genoux du marquis :

— Excellence, balbutia-t-il, je suis prêt à vous obéir ; mais au nom de tous les saints du paradis, ayez pitié d'un pauvre diable qui sera bien certainement pendu pour avoir désobéi à madame la princesse des Ursins.

— Ah ! c'en est trop ! fais ce que je t'ai dit, ou sinon...

Comme le marquis de Santa-Cruz parlait ainsi, l'on entendit au dehors de la posada le galop précipité d'un cheval qui s'arrêta à la porte, et presque au même instant, un courrier botté, éperonné, et le fouet à la main, entra dans la salle basse où tous nos personnages étaient réunis.

— Alerte ! alerte ! s'écria le nouveau venu en faisant claquer son fouet, les mules sont-elles prêtes ? Allons, vite, dépêchons, car je ne précède mon maître que de quelques minutes.

— Les mules! murmura l'hôte d'une voix à peine articulée et en jetant sur l'austère et lugubre visage du marquis un regard effaré.

— Eh bien, oui, les mules! reprit le courrier; qu'attendez-vous donc pour me servir? Ah! dame, c'est que mon maître n'a pas le temps d'attendre, lui; mais, j'y songe, ajouta-t-il en tirant un parchemin de sa ceinture, vous vous méfiez peut-être de moi; tenez, voici l'ordre écrit de la main de Son Altesse la princesse des Ursins.

— Encore elle! s'écria le marquis; mais c'est donc l'enfer qui s'en mêle! Où est-il, ton maître, courrier? je veux lui parler, à ton maître!

— Miséricorde! s'écria l'hôte tout tremblant; Excellence, est-ce que vous voudriez encore...

— Pardonnez-moi, seigneur voyageur, interrompit aussitôt le courrier, je n'ai pas le temps de bavarder; il faut que j'aille faire préparer l'autre relais. Au surplus, si vous voulez parler à mon maître, vous n'attendrez pas longtemps pour cela, car j'entends déjà

sur la route le bruit de son carrosse. Que Dieu garde Votre Seigneurie! Quant à vous, hôtelier, au lieu de me regarder des pieds à la tête, vous ferez sagement d'aller disposer vos mules incontinent, si vous ne voulez qu'il vous arrive malheur.

L'hôte, qui avait fort à cœur de gagner du temps, arrêta le courrier par le bras.

— Eh! l'ami, lui dit-il, vous ne nous quitterez pas sans m'avoir permis de vous offrir le coup de l'étrier. J'ai là du bon vin d'Estramadure qui raffermit un cavalier sur sa selle que c'est merveille, vous allez voir.

— Impossible, reprit le courrier, j'ai déjà bien tardé; bonjour la compagnie! En route! en route! et vous, l'ami, à vos mules.

En parlant ainsi, il fit claquer son fouet et, sortant précipitamment de la posada, il sauta en selle et reprit le galop.

Pendant ce temps-là, Amenzaga était parvenu, non sans peine, à adosser le blessé contre la muraille, car le vicomte avait perdu connaissance, et la jeune fille dont nous avons parlé, agenouillée auprès de ce dernier, continuait son pieux office en étan-

chant de son mieux le sang qui coulait de la poitrine, lorsqu'un valet entra, amenant avec lui l'unique médecin-chirurgien que possédât, au mois d'avril 1714, le bourg de Xadraque.

L'Esculape mit lui-même un genou en terre et examina avec attention le sujet soumis à son appréciation, puis se relevant brusquement :

— Je n'ai que faire ici, s'écria-t-il, ce gentilhomme n'a pas une heure à vivre, envoyez querir un prêtre.

— Un prêtre ! murmura la jeune fille en abaissant sur le visage de l'étranger, déjà couvert des ombres de la mort, un regard plein d'une compassion profonde ; c'en est donc fait ! il n'y a plus d'espoir.

Au même instant, et comme si Dieu, dans sa miséricorde, eût voulu qu'à défaut des secours temporels que la science humaine refusait au moribond, celui-ci trouvât du moins, à point nommé, dans cette misérable auberge, les secours spirituels, la porte se rouvrit, et un personnage, dont le manteau de voyage ne dissimulait pas entièrement

le costume ecclésiastique, apparut sur le seuil.

— Voilà justement l'affaire, reprit l'hôte.

A ces mots, Amenzaga, qui contemplait lui-même tristement le blessé, tourna la tête et jeta machinalement un regard sur le nouveau venu, puis il tressaillit, ses joues s'empourprèrent, et tout son corps chancela.

— Qu'avez-vous donc? lui dit tout bas le marquis de Santa-Cruz, auquel son trouble n'avait pas échappé.

— Excellence, balbutia Amenzaga, eh quoi! ne reconnaissez-vous pas le personnage qui vient d'entrer dans la posada et qui s'approche en ce moment du foyer?

— Eh bien! non, je ne le reconnais pas.

— C'est... monseigneur le cardinal grand inquisiteur.

A cette révélation, l'hôtelier, qui n'avait pas perdu une des paroles d'Amenzaga, tomba la face contre terre avec tous les signes de la plus vive épouvante. Seul, toujours calme et impassible, le marquis de Santa-Cruz s'approcha du cardinal.

— Monseigneur, lui dit-il, c'est la divine

providence qui vous envoie ici. J'ai eu le malheur, dans un combat singulier, de frapper un gentilhomme étranger qui est là gisant auprès du foyer et qui, s'il faut en croire le chirurgien que voici, est sur le point de rendre l'âme. Serait-ce un effet de votre bonté de vous arrêter quelques instants pour lui administrer les derniers secours de la religion ?

Le grand inquisiteur n'avait pu réprimer un froncement de sourcils en entendant cette allocution. Lorsqu'elle fut terminée, il fixa sur le moribond, qui avait rouvert les yeux et semblait reprendre quelque peu de connaissance, un regard presque farouche, puis il répondit brusquement :

— Je ne puis satisfaire à votre désir. Adressez-vous au curé de l'endroit.

— C'est aujourd'hui le vendredi saint, monseigneur, repartit Santa-Cruz, et avant que le curé de cette bourgade ait quitté l'église où son devoir le retient, ce gentilhomme aura, selon toute apparence, cessé de vivre. Que Votre Éminence ait pitié de lui. C'est une âme à sauver.

— Je vous répète que je ne saurais m'arrêter ici. Je suis descendu seulement pour relayer, et il faut que je reparte à l'instant même. Mon courrier a dû faire préparer les mules qui me sont destinées. Bonjour, messieurs. Deux mots seulement : si vous tenez à la vie, les uns ou les autres, gardez-vous bien d'ouvrir la bouche sur cette rencontre, et oubliez que vous vous êtes trouvés, le vendredi saint de l'an de grâce 1714, sur le passage du cardinal grand inquisiteur. Songez, à cet égard, aux Hébreux qui furent jadis frappés de mort pour s'être servis de leurs yeux, et tremblez que Son Altesse madame la princesse des Ursins, dont je suis le très-humble serviteur, ne se souvienne, en cette occasion, des saintes Écritures.

Ayant ainsi parlé, le cardinal salua l'assistance avec un sourire rempli d'une cruelle ironie, puis il sortit de la salle, et quelques instants après, on entendit le roulement d'un carrosse qui s'éloignait, et les grelots des mules dont le tintement monotone se mêlait au bruit des roues.

Le marquis et Amenzaga demeurèrent comme pétrifiés, se demandant l'un et l'autre intérieurement s'ils n'étaient pas sous l'influence d'un rêve et si c'était bien réellement le cardinal grand inquisiteur qui venait de leur apparaître dans cette posada d'une pauvre bourgade de la Vieille-Castille, un jour de vendredi saint, et s'il n'avait pas pris par hasard fantaisie à l'esprit malin de s'attribuer la forme et les traits du plus grand dignitaire de l'Église espagnole uniquement pour leur faire pièce.

Cependant le blessé respirait toujours, mais un râle sourd, pénible, effrayant, s'échappait de sa poitrine, et l'on eût dit à chaque instant qu'il allait rendre l'âme. On avait envoyé chercher le curé de l'endroit, qu'on attendait avec anxiété, et il était à craindre qu'il n'arrivât trop tard, l'état du moribond empirant visiblement de minute en minute.

Tout à coup des claquements de fouet retentirent à peu de distance, et un nouveau carrosse s'arrêta à la porte de la posada. Un homme en descendit. Celui-là ne portait

point le costume ecclésiastique ; le luxe et la recherche de ses vêtements annonçaient l'homme de cour ; il était d'ailleurs accompagné de plusieurs valets en riche livrée. Il s'approcha du foyer pour se réchauffer, car, bien que le soleil eût reparu sur l'horizon, les torrents de neige et de grêle fondues qui étaient tombés durant toute la matinée avaient singulièrement refroidi l'atmosphère, et contre la bise glaciale qui soufflait du nord-ouest, le carrosse le plus hermétiquement clos était un impuissant rempart.

Quelque besoin que le nouveau venu éprouvât, avant toute chose, de ranimer ses membres engourdis, il n'en remarqua pas moins pour cela le trouble profond empreint sur toutes les physionomies des assistants, et comme il était apparemment beaucoup plus communicatif que le cardinal grand inquisiteur, il fit signe à l'hôtelier de s'approcher.

— Eh bien, drôle, lui dit-il, qu'as-tu donc à me regarder ainsi d'un air effaré ? Rien qu'à te voir, je gage qu'il vient de se passer ici quelque chose d'extraordinaire.

A ces paroles, l'hôte, qui avait présente à la pensée la terrible recommandation du cardinal grand inquisiteur, ne put réprimer un frémissement convulsif et il balbutia en tremblant :

— Pardon, Excellence..., il ne s'est rien passé dans ma posada que de fort naturel... Demandez plutôt à ces cavaliers que voici.

— Oui-da ! reprit le voyageur en promenant ses regards autour de la salle, j'ai fort envie d'envoyer querir l'alcade de ce bourg, afin d'éclaircir ce mystère. Je gage que sa présence ne serait pas inutile ici. Mais qu'est-ce donc que je vois? un blessé! O ciel !... mes souvenirs ne me trompent pas, M. de Gondreville !

En parlant ainsi, le voyageur s'était avancé auprès du vicomte, qui lui-même avait paru se ranimer un peu en l'apercevant et avait même essayé, mais en vain, d'articuler quelques mots. Tout à coup Amenzaga tressaillit de nouveau et s'écria à haute voix :

—Bonté divine ! l'ambassadeur de France ! M. le marquis de Brancas !

— En voici bien d'une autre ! murmura

l'hôte pétrifié. Ah! quelle journée! Seigneur mon Dieu, quelle journée!

— Messieurs, reprit le marquis de Brancas (car c'était bien lui en effet qui traversait en ce moment le bourg de Xadraque), puisque mon nom vous est connu, vous ne vous étonnerez pas si, en ma qualité de représentant du roi de France, je suis prêt à demander à tous ceux qui sont ici présents un compte sévère de la situation dans laquelle je trouve l'un des plus fidèles sujets du roi mon maître...

En même temps, se tournant vers un de ses valets, il se disposait sans doute à lui donner quelques ordres, lorsque le blessé le saisit par le bras, et faisant signe à tous ceux qui l'entouraient de s'éloigner, il se pencha à l'oreille de l'ambassadeur et murmura quelques paroles à peine distinctes, mais, à ce qu'il paraît, parfaitement intelligibles et d'une haute importance pour ce dernier; car il se frappa le front, et ayant serré la main du moribond, il s'élança comme un insensé hors de la posada.

Amenzaga et le marquis de Santa-Cruz

échangèrent ensemble un regard plein de stupéfaction.

Quant à Gondreville, ses yeux mourants s'étaient ouverts, et pour la première fois alors il venait d'apercevoir la jeune fille, qui, muette, immobile, la tête penchée vers lui, dans une attitude de douleur et de deuil, les paupières humides de larmes, semblait un ange du ciel descendu sur la terre pour l'assister à ses derniers moments.

A cette vue, je ne sais quel reste de flamme s'alluma dans son regard morne et vitré. Une rougeur presque imperceptible apparut à la pommette de ses joues pâles et déjà marbrées par le froid de la mort ; il fit un mouvement, mais, épuisé sans doute par l'effort qu'il avait dû faire pour parler à l'ambassadeur, il ferma les yeux et retomba lourdement sur le sol.

Tous les assistants s'agenouillèrent. Aussi bien, le curé de Xadraque arrivait avec le saint sacrement.

Pendant que l'enfant de chœur dont le prêtre était accompagné faisait tinter la funèbre clochette qui annonce aux agonisants

la visite suprême de Dieu sur cette terre, on entendit encore une fois dans le lointain ce refrain mêlé aux sons de la mandoline :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
Plutôt mort ou prison ! »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

Au moment où le curé de Xadraque touchait le seuil de la posada, le médecin s'écria en levant les yeux au ciel :

— Il est trop tard.

La fille du marquis tressaillit, car cette parole l'avait frappée au cœur, et elle murmura tout bas comme si elle eût prononcé le répons d'une litanie funèbre :

— Pauvre jeune homme ! déjà !...

IV

La favorite.

Vingt jours environ se sont écoulés depuis les événements dont la posada de Xadraque a été le théâtre. Le mois d'avril touche à son terme. Le ciel est devenu clément, et le soleil commence à darder sur les feuilles naissantes ses plus joyeux rayons. Nous sommes à Madrid, dans le palais du duc de Médina-Céli, situé presque au bout de la ville, vers Notre-Dame-d'Atocha, le plus spacieux et le

plus somptueusement meublé qui se pût rencontrer dans cette capitale, au témoignage du duc de Saint-Simon. C'est là que le roi Philippe V est venu chercher un asile depuis la mort de la reine sa femme, craignant sans doute de rencontrer à l'Escurial, au Retiro ou même dans les jardins d'Aranjuez l'ombre de Louise de Savoie, de sa chère *Saboyana,* comme l'appelaient les Madrilènes.

Dans une grande salle tendue en tapisserie de haute lisse, avec des portières de maroquin rouge rehaussées d'or et d'arabesques gaufrées, se trouvent rassemblés un certain nombre de seigneurs de la cour, tous vêtus de deuil en mémoire de la feue reine, tous la tête couverte en signe du haut rang qui les distingue. Disséminés en plusieurs groupes, ils semblent en proie à la plus vive agitation, et le front sombre, les sourcils contractés, ils échangent ensemble des paroles d'indignation et de surprise. Seul, tête nue, au milieu de cette assemblée de membres de la grandesse, un personnage d'environ cinquante ans, en costume mi-

parti ecclésiastique mi-parti séculier, se tient à l'écart dans un angle obscur de la salle, appuyé contre un fût de colonne que surmonte la statue en pied du cardinal Ximenès. Ce personnage est remarquable à plus d'un titre par la finesse de son regard, par la recherche de sa mise, et même par l'élévation de sa taille, en dépit du soin évident avec lequel il s'efforce de se faire humble, petit et inaperçu; cependant il observe avec une curiosité mal dissimulée les impressions tumultueuses qui se traduisent sur tous les visages des assistants, et si bas qu'on parle dans la salle, il ne perd pas une seule des paroles qui s'y échangent.

Tout à coup l'une des portières de maroquin rouge se soulève, et l'on voit apparaître, vêtu comme au temps de Philippe II, avec le pourpoint et le manteau de velours noir, surmonté d'une fraise godronnée, les gants à retroussis et la moustache fièrement dessinée en double accent circonflexe, un vieillard de haute stature, au visage pâle et sévère et d'une extrême maigreur. Sur sa poitrine brille l'ordre de la Toison d'or. Il

tient sous son bras un missel armorié et dans sa main droite une épée nue. Dans cet appareil non moins étrange que solennel, le nouveau venu traverse gravement la salle sans accorder un regard à qui que ce soit, et se dirige vers une porte entr'ouverte à travers laquelle apparaissent deux gardes en sentinelle. Pendant que tous les assistants le contemplent avec autant de stupeur que si c'était un fantôme, le duc de la Mirandole, grand écuyer, se détache de l'un des groupes et marchant droit au nouveau venu :

— O ciel! s'écrie-t-il, le marquis de Santa-Cruz dans le palais du roi! Que venez-vous faire ici, Excellence, après tant d'années passées sans paraître à la cour?

— M. le duc de la Mirandole, je vais où le devoir m'appelle. Ne savez-vous point que c'est aujourd'hui, 30 avril 1714, la veille de la fête de saint Philippe, patron de notre roi?

— Nous le savons tous.

— Eh bien, ce jour-là, durant la messe et le baisemain, l'un des grands du royaume

doit tenir l'épée nue au côté du roi. Cet honneur était autrefois dans la maison d'Oropesa, en vertu d'un édit de Ferdinand le Catholique. La maison d'Oropesa s'est éteinte sous le feu roi Charles II, et, ainsi que cela était prévu dans l'édit, c'est la maison de Gusman qui l'a remplacée pour l'épée. Tant que le duc de Médina-Sidonia, chef de cette noble maison, a vécu, j'ai pu m'abstenir de paraître à la cour, mais aujourd'hui qu'il n'existe plus et que son fils a refusé de prêter foi et hommage au roi Philippe V, c'est à la maison de Bazan qu'il appartient, aux termes de l'édit, de prendre sa place, et j'arrive de Saragosse pour revendiquer mon droit. Ainsi donc, ne me retenez plus ; car l'heure de la messe est proche, et il faut que j'aille prendre ma place au côté du roi.

— Demeurez, Excellence, et épargnez-vous ce soin. Vous ne seriez point reçu.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— On m'a refusé l'entrée, à moi le grand écuyer, qui ai la clef d'or, et à qui, dans le palais du roi, tous les pages doivent obéissance !

— On me l'a refusée aussi à moi ! s'écrièrent presque en même temps vingt autres voix qui semblaient n'attendre, pour éclater, que les derniers mots prononcés par M. le duc de la Mirandole ; et comme dans une symphonie où, le thème principal étant donné, tous les instruments le répètent à l'envi, avec quelques variations plus ou moins brillantes, plus ou moins mélodieuses, on entendit aussitôt dans la grande salle un chœur des mieux nourris, où s'interrompaient, sur tous les tons de la gamme, les exclamations suivantes :

— Moi, qui suis chevalier de Saint-Jacques !

— Moi, qui suis grand d'Espagne de première classe !

— Moi, dont le bisaïeul était montero mayor !

— Moi, dont la mère a été camarera mayor sous deux reines !

— Moi, qui suis sommelier du corps et dont le roi Alphonse le Sage a fixé les attributions par une loi expresse !

Enfin, une voix qui couvrit instantané-

ment toutes les autres, tant le timbre en était énergique et puissant, s'écria :

— Moi, qui ne suis rien !

Cette voix venait de l'angle de la salle où se trouvait la statue en pied du cardinal Ximenès.

Tout le monde se tut, et déjà plus d'un regard fauve se tournait avec indignation vers le malencontreux stentor qui osait en pareille circonstance se livrer au rôle de plaisant, lorsque le marquis de Santa-Cruz, rengainant son épée, reprit avec beaucoup de gravité :

— Sang du Christ ! messieurs, que se passe-t-il donc, pour que le roi Philippe V refuse de recevoir ses loyaux et fidèles les grands d'Espagne la veille de sa fête patronale ? Il faut que Sa Majesté soit bien gravement indisposée.

— N'en croyez rien, Excellence, reprit l'un des assistants ; j'ai vu tout à l'heure l'Irlandais Hygheus, son premier médecin, qui s'en allait tout joyeux passer la journée à sa maison des champs, le roi lui ayant fait dire qu'il n'avait pas besoin de ses services.

— En vérité, messieurs, dit un autre, il faut qu'il se passe en ce moment quelque chose de fort étrange. Le roi est plus invisible que jamais, et l'on dit même qu'il refuse de voir ses *recreadores*. D'un autre côté, voici quinze jours que M. le cardinal grand inquisiteur n'a officié et que son palais est fermé. Enfin, il paraît que M. l'ambassadeur de France a quitté Madrid précipitamment et sans prendre congé d'âme qui vive. Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Comme nul ne se pressait de répondre à ces diverses questions, le personnage à tête nue et en costume mi-parti ecclésiastique mi-parti séculier dont nous avons déjà parlé, quitta son poste d'observation et s'avançant au milieu de la salle :

— Messieurs, s'écria-t-il avec un accent italien fort prononcé, si vous voulez bien permettre à un étranger d'énoncer son humble opinion sur ces graves matières, j'aurai l'honneur de vous faire observer, en premier lieu, que la royauté et la très-sainte inquisition sont les deux institutions les plus respectables qui soient en Espagne,

qu'elles sont intimement unies, qu'elles ne sauraient exister l'une sans l'autre, et que dès lors il est bien naturel que quand l'une se cache l'autre en fasse autant. A soleil nuageux lune nuageuse. En second lieu, suivez bien mon raisonnement, que voulez-vous que fasse un ambassadeur, un ambassadeur de France surtout, dans une cour où il ne peut plus parler ?

— Il faut, interrompit M. le duc de la Mirandole, en avoir une fière rage, pour s'en aller entreprendre un voyage de plus de quatre cents lieues par la pluie, par la grêle, à travers des chemins défoncés par l'hiver et au risque de se rompre vingt fois le cou.

— Ah ! dame, on ne calcule pas tout cela, reprit l'homme à tête nue, quand on a la démangeaison de parler. Vous ne connaissez pas cette maladie-là, vous autres, messieurs les Espagnols.

— Et pour cela, repartit gravement le marquis de Santa-Cruz, nous devons des louanges à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— D'ailleurs, s'écria l'un des assistants, quand on ne peut parler on écrit.

— C'est facile à dire.

— Et encore plus facile à faire. A quoi servent donc, s'il vous plaît, la poste et les courriers ?

— Eh mais, la poste et les courriers servent à faire connaître à ceux qui gouvernent tout ce qu'on a intérêt à leur cacher. Demandez plutôt à Son Altesse madame la princesse des Ursins !

A peine ces paroles venaient d'être prononcées qu'il se fit un vide des plus marqués autour du personnage qui n'avait pas craint de se faire l'éditeur responsable de ce singulier aphorisme en invoquant à l'appui le nom de la favorite. Ce personnage n'était autre, au surplus, on le pense bien, que l'homme à tête nue qui avait expliqué à sa manière le départ de M. l'ambassadeur de France. Tous les assistants se mirent dès lors à chuchoter entre eux d'une façon mystérieuse, et le marquis de Santa-Cruz, se penchant à l'oreille de M. le duc de la Mirandole, lui demanda tout bas quel était cet homme.

— On voit bien, répondit le duc, que vous

êtes absent de la cour depuis longtemps, Excellence; sans cela, vous eussiez déjà rencontré cet homme ici : c'est l'ancien secrétaire de feu M. le duc de Vendôme. Quand je dis secrétaire, je pourrais bien me servir d'un autre nom; car s'il a rempli ces fonctions-là auprès du duc, il en a aussi rempli bien d'autres. Il est Italien, originaire du duché de Parme, où l'on prétend qu'il était clerc sonneur dans son village, le village de Firenzuola. On le nomme Alberoni et on le dit abbé, bien qu'il n'y paraisse guère. Il est ici l'agent du duc de Parme; c'est pour cela qu'il est reçu à la cour : un pauvre souverain et un pauvre agent, comme vous voyez. Au demeurant, c'est le meilleur homme du monde que M. Alberoni, sans souci, sans la moindre ambition, et ayant toujours le mot pour rire.

Au moment où M. le duc de la Mirandole s'exprimait de la sorte, un bruit de pas retentit du côté des appartements du roi, et un nouveau personnage entra dans la salle, la tête baissée. C'était le révérend père Robinet, de la Société de Jésus, confesseur de

Philippe V. Tous les regards se portèrent sur lui avec curiosité, et le marquis de Santa-Cruz ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il se mit en devoir de dégainer de nouveau son épée en s'écriant :

— Je savais bien, moi, que le Roi Catholique ne pouvait, dans un pareil jour, se dispenser de se faire voir aux membres de sa grandesse, et si Sa Majesté a congédié ce matin le médecin du corps, c'était, vous le voyez, messieurs, pour s'abandonner tout entier au médecin de l'âme. N'est-ce pas, mon révérend? Maintenant rien ne s'oppose plus à ce que nous entrions dans la chambre du roi.

— Si fait, répondit le confesseur avec un accent plein d'amertume. Il y a ordre exprès de ne recevoir personne, pas même les *recreadores,* et j'ai dû, après des instances qui ont été vaines, me soumettre à la consigne.

— Quoi! vous-même! reprit le marquis de Santa-Cruz, c'est impossible. Qui a donné cet ordre?

— Quel besoin de le demander, Excel-

lence? C'est Son Altesse madame la princesse des Ursins.

Ici il se fit un grand silence, et chacun porta les yeux autour de soi, comme pour étudier la physionomie de ses voisins. M. de Santa-Cruz mordait sa moustache, et tous les visages étaient devenus plus froids et plus compassés que jamais. L'abbé Alberoni souriait.

Ce fut lui qui le premier se mit en devoir de rompre un silence devenu fort embarrassant pour tout le monde.

— Mon révérend, dit-il en s'approchant du père Robinet et avec une merveilleuse bonhomie, n'auriez-vous point rencontré dans votre chemin M. le contrôleur des bâtiments ?

Sur un signe négatif du jésuite, l'abbé ajouta :

— M. le contrôleur vous cherchait pourtant ce matin, et il paraissait avoir fort à cœur de vous parler. C'est demain la fête du roi, vous le savez, et les ouvriers l'ont chargé de vous demander s'ils doivent travailler comme de coutume à la galerie vi-

trée qui conduit de l'appartement de Sa Majesté à celui de Son Altesse madame la princesse des Ursins. Comme Son Altesse a donné l'ordre qu'on travaillât à cette galerie même les dimanches, vous comprenez, mon révérend, que les ouvriers sont un peu embarrassés à ce sujet.

Le père Robinet, qui jusqu'alors avait tenu la tête baissée et semblait même peu disposé à répondre aux interrogatoires de l'abbé, se redressa tout à coup, et, les lèvres tremblantes de colère :

— Si vous rencontrez M. le contrôleur des bâtiments, s'écria-t-il, vous pouvez lui dire que, puisqu'il veut avoir mon avis dans cette circonstance, mon avis est qu'il faudrait travailler à la galerie même le saint jour de Pâques, même pendant le saint sacrifice de la messe... s'il s'agissait de la détruire.

A cette brusque sortie, tous les assistants échangèrent ensemble des regards remplis d'une stupéfaction profonde. Mais le marquis de Santa-Cruz, sans prononcer une parole, s'approcha du jésuite, et mettant devant lui un genou en terre, il saisit le bas

de sa manche et la baisa avec ferveur. Tous les assistants n'attendaient que ce signal pour obéir à l'irrésistible ascendant qu'exerce toujours une conviction chaudement exprimée, alors surtout qu'elle est un écho des sentiments que chacun nourrit dans son cœur; aussi, l'on s'empressa à l'envi autour du révérend, comme si l'esprit saint venait de parler par sa bouche.

— Le père Robinet a raison, disaient les plus modérés; c'est une honte pour nous de souffrir tous les caprices de la princesse des Ursins. Il faut enfin y mettre un terme, n'est-ce pas, messieurs?

— Sang du Christ! reprenaient les plus exaltés, le moment est venu de nous montrer. Allons trouver le roi, messieurs, et si Sa Majesté ne veut pas nous recevoir, sachons forcer la consigne. Pour moi, je suis tout prêt à demander la démolition de la galerie.

Seul le marquis de Santa-Cruz, absorbé dans une préoccupation profonde, gardait le silence.

— Faisons mieux, s'écria un autre plus

hardi, et réclamons, au nom de tous les membres de la grandesse, le renvoi de la favorite.

— C'est cela! c'est cela! fut-il répondu d'une voix à peu près unanime, à bas la favorite!

— Prenez garde, messieurs, dit vivement Alberoni, ces murs ont des oreilles.

Au même instant, un grand tumulte retentit ; les portes de la salle s'ouvrirent avec fracas ; les portières de maroquin rouge se soulevèrent comme par enchantement, et l'on entendit un bruit de hallebardes qui frappaient les dalles. Presque aussitôt, l'on vit apparaître le duc de Bournonville, capitaine des gardes wallonnes, escorté de toute sa compagnie, qui vint s'échelonner en ordre de bataille sur les quatre faces de la salle, enveloppant ainsi toute l'assistance.

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées que la princesse des Ursins entrait elle-même dans la salle, ayant à ses côtés le prince de Chalais, son neveu, et le prince de Robecque, l'un de ses plus chauds partisans.

En se trouvant inopinément en présence de la favorite, et surtout en contemplant l'appareil militaire déployé tout autour de la salle dans laquelle ils étaient rassemblés, plus d'un, parmi les assistants, se sentit pâlir, et, jetant à travers les vitres des fenêtres un regard terrifié, crut voir se dresser à l'horizon les sombres créneaux de la tour de Ségovie. Aussi bien la princesse avait l'air profondément pensif et préoccupé ; mais, soit qu'elle ignorât réellement les dispositions particulièrement hostiles que sa présence venait de déranger, soit plutôt qu'elle n'eût voulu, dans cette circonstance, qu'effrayer un peu ses ennemis, et que, Française avant tout, elle ne vît dans tous ces visages de courtisans pâles et troublés que leur côté comique, un sourire effleura ses lèvres, et, saluant l'assistance avec autant de grâce et de majesté que si elle eût vraiment été reine, elle fit signe au duc de Bournonville d'approcher.

Quelques mots furent échangés entre eux à voix basse. A la suite de cet entretien, et sur un ordre du duc, sa compagnie s'é-

branla et quitta la salle. Alors la princesse, ayant toujours à ses côtés MM. de Chalais et de Robecque, se mit en devoir de traverser la salle, en se dirigeant du côté des appartements du roi.

Elle était en grand costume de cour, bien que vêtue de deuil en mémoire de la reine. Plusieurs pages marchaient à sa suite et un petit More tenait la queue de sa robe. C'était même encore à cette époque, et suivant le portrait que le duc de Saint-Simon, l'un de ses ennemis, nous en a laissé, une grande brune avec des yeux qui disaient sans cesse tout ce qu'il lui plaisait, une taille parfaite, une belle gorge, l'air majestueux et un parler des plus agréables. Par un merveilleux privilége qui justifiait jusqu'à un certain point les rumeurs superstitieuses accréditées sur son compte, ses attraits n'avaient point souffert de l'injure des ans. Sous ce rapport, comme peut-être sous plusieurs autres, elle rappelait Diane de Poitiers, Ninon de l'Enclos, madame de Montespan, la duchesse de Mazarin, toutes ces beautés célèbres qui, s'il faut en croire

les témoignages contemporains, ont traversé l'hiver de la vie sans en subir les atteintes, comme si le temps eût craint, en les touchant de son aile, de détruire ses plus charmants ouvrages.

Tous ceux qui entouraient la princesse étaient tête nue, mais le marquis de Santa-Cruz, et à son exemple le duc de la Mirandole, le comte d'Altamire et plusieurs autres, avaient affecté de demeurer couverts. Sans s'apercevoir, au moins en apparence, d'une impolitesse qui trouvait quelque excuse dans les antiques prérogatives de la grandesse, la princesse suspendit sa marche, et s'adressant d'abord au père Robinet, dans lequel son instinct de femme lui avait fait deviner dès longtemps un ennemi mortel :

— Mon révérend, dit-elle en laissant tomber sur lui l'un de ses plus doux sourires, je suis aise de vous voir, car j'ai une nouvelle à vous apprendre. Vous avez demandé au roi d'établir un séminaire à Madrid pour l'éducation des jeunes nobles qui seraient confiés aux bons pères de la Société de Jésus.

Le royaume est pauvre, vous le savez, épuisé qu'il est par les frais de longues guerres ; aussi le roi avait cru devoir ajourner cette importante création. J'en ai reparlé à Sa Majesté, qui a bien voulu m'autoriser à donner des ordres à M. Orri (le contrôleur général des finances) pour satisfaire à votre désir. Le roi posera lui-même, la semaine prochaine, la première pierre du séminaire des jeunes nobles.

Le confesseur du roi ne put d'abord réprimer un mouvement de surprise ; mais bientôt, maître de lui-même, il s'inclina profondément devant la favorite et répondit d'un ton paterne :

— Altesse, c'est une œuvre sainte dont il vous sera tenu compte là-haut.

— Peut-être, reprit la princesse ; mais ici-bas...

Et sans donner au révérend le temps de répondre, elle se tourna vers le duc de la Mirandole, qui venait de hausser les épaules.

— M. le duc ! s'écria-t-elle en lui présentant un médaillon qu'elle tenait à la main et qui était enrichi de diamants, le roi n'a

pu vous recevoir ce matin et c'est à son grand regret. Voulez-vous bien accepter, en son nom, ce médaillon, ouvrage d'un de nos plus célèbres peintres de France ? En y retrouvant une image fidèle de votre souverain, peut-être vous consolerez-vous de n'avoir pu être admis en sa présence.

En proie à une émotion visible, le duc ne savait trop quel parti prendre. Toutefois, après un moment d'hésitation, il ôta assez gauchement son feutre empanaché. Cédant à l'ascendant irrésistible qu'exerçait la favorite, il porta sa main à ses lèvres en murmurant d'une voix fort peu intelligible :

— Altesse, je suis profondément touché d'une pareille faveur. Sa Majesté ne pouvait, à coup sûr, choisir un plus charmant intermédiaire, et je vous prie de vouloir bien lui en exprimer toute ma reconnaissance.

La princesse sourit, puis elle fit quelques pas en avant et se trouva face à face avec le marquis de Santa-Cruz. Tout le monde devint attentif et l'on eût entendu une mouche voler dans la salle.

— C'est une grande merveille de vous

voir ici, M. de Santa-Cruz, dit la princesse, car il me semble qu'il y a bien des années que le roi est privé de vos services et la cour de votre présence.

— En effet, madame, répondit fièrement le vieil hidalgo en affectant de ne pas se servir du titre d'Altesse qu'il savait avoir été conféré à la princesse des Ursins, il y a sept ans de cela.

— Eh bien! monsieur, vous n'en serez que mieux venu, car vous savez ce que dit l'Évangile à l'endroit des brebis égarées qui reviennent au bercail.

— Oui, madame; mais vous oubliez qu'elles n'y reviennent que quand elles sont bien assurées de ne plus y rencontrer ni le loup ni la louve.

A ces derniers mots, MM. de Chalais et de Robecque portèrent instinctivement la main à la garde de leurs épées; mais sur un coup d'œil de la princesse, coup d'œil accompagné d'un sourire, ils reprirent instantanément une attitude plus pacifique.

— Je suppose, monsieur, reprit en même temps madame des Ursins, que telle a été

votre conviction, puisque je vous retrouve ici. Je n'ai qu'un regret, regret qui sera partagé bien vivement, je n'en doute pas, par tous nos jeunes gentilshommes, c'est que vous soyez venu seul et que vous n'ayez pas amené avec vous votre fille, qu'on dit si belle.

— Madame, la reine est morte, et il paraît qu'il est défendu de pénétrer jusqu'au roi. Pour qui voulez-vous que doña Inez de Santa-Cruz vienne à la cour? Elle n'y reparaîtra que quand nous aurons une reine.

Ces paroles occasionnèrent dans toute l'assistance un frémissement difficile à décrire; mais la princesse, sans paraître s'en apercevoir, repartit avec vivacité :

— Puisse donc Dieu nous en donner une promptement!

Après une pause, elle reprit :

— Est-ce là, M. de Santa-Cruz, tout ce que vous aviez à nous dire?

— Non pas, madame, et vous ne pouvez croire que don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, se soit dérangé pour si peu.

J'étais venu avec l'intention de voir le roi et de lui parler.

— C'est impossible aujourd'hui. Sa Majesté, tout entière à la juste douleur que lui a causée la mort de la reine, ne veut recevoir personne; mais je me chargerai volontiers de lui rapporter ce que vous aviez à lui dire.

— Veuillez donc rapporter au roi, madame, que j'arrive de Saragosse, où j'ai fait mes dévotions, et que, comme de tout temps dans ma maison on a eu grande foi dans Notre-Dame del Pilar, j'ai cru devoir lui demander trois choses, la priant d'abord de rendre l'Espagne florissante et glorieuse.

— C'est un vœu pour l'accomplissement duquel je serai toujours de moitié avec vous.

— Ensuite, de dessiller les yeux du roi, et enfin de le délivrer de ses ennemis.

— Ces ennemis, quels sont-ils?

— Je n'ai pas encore fini, madame. J'ai pris aux pieds de Notre-Dame del Pilar l'engagement solennel de consacrer à cette œu-

vre mon épée, mon bras et ce qui me reste de sang dans les veines. Avant de partir pour Saragosse, j'avais déjà commencé à remplir mon vœu en plongeant mon épée dans la poitrine d'un gentilhomme français qui avait osé soutenir la cause contre laquelle tout bon Espagnol doit combattre. Voilà, madame, ce que vous pourrez rapporter au roi.

— Il suffit, M. de Santa-Cruz. Je vous ai laissé aller jusqu'au bout, et veux bien, par respect pour votre âge et pour vos anciens services, ne point chercher à débrouiller toutes ces énigmes ; mais il est un fait qu'il m'importe d'éclaircir. Vous avez tué un Français, dites-vous? Ce Français, quel est-il? qu'avait-il fait?

— Madame, si vous êtes curieuse de renseignements sur ce point, vous pouvez interroger don Felipe Amenzaga, lieutenant aux gardes du roi. Il était présent, et vous donnera tous les éclaircissements que vous pouvez désirer.

— Ainsi ferai-je, monsieur, et j'en rendrai compte au roi. De votre côté, vous ferez

sagement de sortir de ce palais et de rentrer dans votre demeure pour y attendre les ordres de Sa Majesté. Vous ne tarderez point à les recevoir.

Là-dessus, elle baissa la tête et demeura quelques instants rêveuse.

Après une pause elle reprit :

— Messieurs, je vais chez le roi. Vous pouvez aller rendre vos devoirs à monseigneur le prince des Asturies. Son Altesse Royale vient de terminer toutes ses leçons et vous attend.

Ayant ainsi parlé, elle reprit sa marche, et se trouva bientôt à l'entrée des appartements du roi. Là, il y eut quelqu'un qu'elle salua d'un signe de tête, en ajoutant d'un ton plein d'une affectueuse familiarité :

— Bonjour, l'abbé, je ne vous avais point encore aperçu.

— Le soleil illumine, répondit aussitôt Alberoni (car c'était lui), mais sans s'inquiéter où tombent ses rayons.

— Oh! vous voulez dire la lune, l'abbé, et une lune à son déclin.

— A la bonne heure, si Phébé veut, avant

de se coucher tout à fait, me choisir pour Endymion.

— Toujours des madrigaux ! Vous ne vous corrigerez donc jamais ? Allons ! taisez-vous ! un homme d'Église qui, à ce titre, devrait être un modèle de gravité ! fi ! fi ! vous dis-je ! vous verrez que vous resterez toute votre vie M. l'abbé, et quand on a votre esprit, on devrait avoir plus d'ambition.

En prononçant ces derniers mots, la princesse des Ursins entra seule dans l'appartement du roi. MM. de Chalais et de Robecque se regardèrent en riant, et l'un d'eux s'écria en haussant les épaules :

— L'abbé, de l'ambition ! En vérité, à quoi songe aujourd'hui Son Altesse ? Elle oublie donc que M. Alberoni n'a eu jamais dans sa vie qu'une seule visée, comme disait feu M. le duc de Vendôme, c'est d'être l'homme de toute la chrétienté qui fait le mieux la soupe au fromage !

L'abbé, qui avait tout entendu, se retourna et répondit gaiement :

— Toujours à votre service, messieurs,

en cela comme en toute autre chose ; mais je vous quitte, il faut que j'aille faire ma cour à M. le prince des Asturies.

Quelques instants après, il rejoignit le marquis de Santa-Cruz, et, se penchant à son oreille :

— Excellence, lui dit-il, si vous m'en croyez, vous profiterez du retour de la belle saison pour aller faire un petit voyage à l'étranger.

— Pourquoi donc, monsieur? répondit le vieux capitaine avec hauteur ; parce que j'ai dit la vérité? Apprenez que le mensonge est, comme la peur, un mot inconnu dans la maison de Bazan.

— Alors, M. le marquis, on devrait naître muet dans votre maison.

V

Le courrier de France.

Transportons-nous maintenant dans le cabinet du roi. Au milieu d'une chambre haute de plafond, à solives saillantes sculptées et dorées et dont les fenêtres laissent apercevoir l'extrémité du parc de Buen-Retiro ainsi que le vaste couvent des Dominicains, consacré à Notre-Dame d'Atocha, le roi est seul devant une table recouverte d'un tapis de velours vert à franges d'or. Bien

qu'il soit jeune encore (Philippe V n'avait que trente ans à cette époque), ce n'est déjà plus ce jeune et charmant blondin dont chacun a pu contempler l'effigie au Musée de Versailles, dans ce palais, témoin des jeux de ses premières, de ses plus heureuses années. Il tient sa tête penchée fort en avant de sa poitrine ; son dos est voûté ; son visage est long et pâle ; ses mains, maigres et osseuses, sont abandonnées sur ses genoux, comme si la force lui manquait pour les soutenir ; tout, en un mot, chez cet être lymphatique, porte l'empreinte de la mélancolie et du plus sombre découragement ; tout, à l'exception de deux yeux qui brillent par intervalles d'un éclat fébrile.

Vêtu d'un simple justaucorps de drap noir, avec le cordon bleu par-dessus, qui laisse à peine entrevoir l'ordre de la Toison d'or, attaché à son cou par un ruban rouge caché sous les plis de la cravate, le roi jette alternativement ses regards sur un livre ouvert devant lui et sur une horloge de Boule adossée à un pan de la muraille. Tout à coup une porte s'ouvre et une femme paraît. Le

roi a tressailli et s'est soulevé à demi sur son siége ; ses joues pâles se sont couvertes d'une vive rougeur ; un sourire à la fois plein de douceur et de tristesse est venu errer sur le bord de ses lèvres. La princesse des Ursins est devant lui.

— Enfin, s'écrie-t-il, vous voici donc, princesse ; savez-vous que je commençais à désespérer de vous voir aujourd'hui ?

— Pardon, sire, fut-il répondu, les devoirs de ma charge me retenaient auprès de monseigneur le prince des Asturies ; mais Votre Majesté doit penser que, dans un pareil jour, moins que jamais j'eusse manqué à me rendre auprès d'elle, puisque c'est aujourd'hui la veille de la fête de saint Philippe, son glorieux patron.

— Il est vrai, je l'avais oublié. On ne songe guère aux fêtes quand on est dans le deuil.

— Sire, vos fidèles sujets avaient l'habitude, à pareil jour, de prier pour vous et de se livrer à la joie. Cette fois, ils se contenteront de prier. En ce qui me touche, voulez-vous bien, à cette occasion, recevoir

encore aujourd'hui l'expression de tous les vœux que je forme pour votre bonheur et votre gloire qui sont le bonheur et la gloire de l'Espagne?

— Merci, princesse, merci, repartit le roi en pressant dans ses deux mains celles de la favorite; je sais que de votre part ces vœux sont sincères et que vous n'avez rien épargné vous-même pour les réaliser. Puisse Dieu vous en récompenser! Asseyez-vous là, près de moi, et causons un peu. J'ai besoin de vous voir, de vous parler, car je suis bien triste aujourd'hui, oh! plus triste que jamais.

— Comment avez-vous passé la nuit, sire?

— Comme à l'ordinaire. J'ai peu dormi.

— N'est-ce point un peu votre faute, sire? Aussi, pourquoi vouloir rester toujours renfermé dans ce palais? Savez-vous ce que disent les courtisans? Ils prétendent que c'est moi qui vous retiens ici séquestré, pour empêcher la voix de la vérité de pénétrer jusqu'à vous.

Le roi eut un sourire plein de mélancolie et s'écria en levant les yeux au ciel :

— La voix de la vérité ! ne serait-ce pas plutôt, dans ce cas, celle du mensonge ?

Puis, après une pause, il reprit :

— Eh bien ! princesse, puisqu'il faut que je me fasse voir en public, je sortirai, je vous le promets. Oui, il y a bientôt trois mois que ma Louise est morte, je veux aller la voir. Je veux faire ouvrir son cercueil, pour contempler encore une fois ses traits adorés.

— Ah ! sire, renoncez, je vous en supplie, à un pareil projet.

— Pourquoi ne suivrais-je pas l'exemple de mon prédécesseur, le feu roi Charles II ? Lui aussi, n'alla-t-il pas visiter dans son tombeau ma belle cousine Louise d'Orléans ? C'était une Louise encore. Il est vrai qu'il est mort bien peu de temps après cette visite ; était-ce donc un pressentiment ?

— Sire, ne parlez pas ainsi, c'est offenser Dieu, qui ne veut pas que les regrets de ses créatures soient éternels. Au lieu de vous livrer à la douleur, à une douleur qui épuise en vous les sources de la vie, que ne cherchez-vous à vous distraire un peu ? C'est

aujourd'hui la veille de votre fête, pourquoi ne pas recevoir vos fidèles et loyaux sujets les grands d'Espagne?

— Triste distraction que celle-là, princesse! Ils sont si graves, si compassés! Oh! quelle différence avec la cour de Versailles! Mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas encore duc d'Anjou! Pourquoi ne suis-je pas toujours resté dans notre gai, dans notre beau pays de France!

— Eh bien! sire, mandez auprès de vous ceux-là qui peuvent vous parler de cette France que vous aimez tant. Vos *recreadores* ne sont pas loin d'ici. Vous plaît-il que je donne l'ordre d'introduire Chalais et Bournonville?

— Oh! non pas, cela exciterait de nouvelles jalousies. Si je faisais une exception, dans un pareil jour, en faveur de quelqu'un, je lui attirerais aussitôt cent ennemis mortels. D'ailleurs, n'êtes-vous pas auprès de moi, princesse? Votre présence me suffit.

— Prouvez-le-moi donc, en chassant ces vilaines pensées qui vous assiégent continuellement.

— Je vous promets d'y faire mes efforts.

— A la bonne heure! Vous lisiez quand je suis entrée : cela fatigue peut-être Votre Majesté. Je vais, si vous le désirez, continuer la lecture de ce livre à haute voix.

— C'est inutile, princesse. J'ai terminé ce que je voulais lire.

— Qu'était-ce donc?

— Les Psaumes de la pénitence.

— Ah! sire, un pareil choix....

— Vous semble bien étrange, n'est-ce pas, princesse? et pourtant qui, plus que moi, de tous les monarques de l'Europe, a besoin de l'indulgence divine? Que suis-je dans ce royaume des Espagnes et des Indes, dont je me suis laissé mettre le sceptre entre les mains? Un étranger, un usurpateur.

— Vous, sire!

— Oui, l'on a beau dire, cette monarchie n'appartenait pas en propre au roi Charles II, qui n'a jamais eu le droit d'en disposer, puisqu'il n'en avait que l'usufruit. Et pourtant, pour entrer en possession d'un héritage auquel je n'avais aucun titre, j'ai laissé répandre des torrents de sang. Si aujourd'hui

Dieu m'appelait à comparaître devant lui, que lui répondrais-je ?

— Ah ! sire, plût au ciel que tous les pécheurs qui se présenteront devant le souverain juge n'eussent pas la conscience plus chargée que la vôtre, le bon Dieu pourrait supprimer l'enfer et même le purgatoire. Aussi bien, à votre âge, à trente ans, si l'on a commis quelque faute, on a bien le temps de s'en repentir.

— Qui sait? qu'importe l'âge ? Mes frères de Bourgogne et de Berry, dont la naissance avait précédé ou suivi la mienne de si près, ne sont-ils pas tous les deux dans les tombeaux de Saint-Denis ? Ma Louise et sa sœur la Dauphine étaient aussi bien jeunes toutes les deux, et toutes les deux sont mortes. Allez, on ne vit pas longtemps, princesse, quand on est de sang royal, et si le roi de France, mon auguste aïeul, n'a pas suivi, sous ce rapport, la loi commune, il ne faut pas lui envier ce privilége, à lui qui a mené dans sa vie tant de deuils.

— Sire, que Dieu, qui est maître de nos jours, conserve longtemps les vôtres ! Mon-

seigneur le prince des Asturies a sept ans à peine, et il a encore grand besoin de son père avant d'être appelé à lui succéder. Sans doute l'Espagne est tranquille, mais Barcelone n'est point encore soumise, le drapeau noir flotte toujours sur ses murailles. Amenzaga, que j'avais envoyé porter les instructions de Votre Majesté à l'armée de siége, est de retour. Je l'ai vu ce matin, et il m'a donné, je dois vous le déclarer, sire, d'assez fâcheuses nouvelles.

— Je le sais, je l'ai vu aussi. Il paraît que les troupes étaient entièrement démoralisées, et que si le roi de France ne nous venait promptement en aide et ne pressait l'arrivée du corps d'armée qu'il a promis pour réduire la place, il faudrait lever le siége. Cela est triste, mais ce sera du moins du sang épargné, et l'on n'en a déjà que trop répandu pour ma cause.

— Puissions-nous, sire, n'être pas réduits à lever le siége de Barcelone! Un pareil acte deviendrait le signal d'une insurrection générale dans la Catalogne et peut-être même dans tout le royaume? Déjà des avis

sûrs qui me sont parvenus m'informent de sourdes menées de la part des mécontents. Croyez-moi, sire : d'ici à peu de temps il peut se faire que vous soyez dans l'obligation de monter à cheval et de remettre l'épée à la main pour conserver votre couronne. Si une pareille extrémité venait à se présenter, ne voudrez-vous pas prouver encore une fois à vos sujets, que dis-je, à l'Europe entière, que vous êtes le petit-fils de Louis XIV ?

A ces derniers mots, un éclair brilla dans les yeux du roi, et il redressa la tête comme s'il eût éprouvé une commotion électrique. A ce moment on frappa à la porte du cabinet. La Roche, le valet de chambre du roi, parut. Ses traits portaient l'empreinte d'une vive émotion.

— Qu'est-ce donc ? s'écria Philippe V avec un léger mouvement d'impatience ; n'ai-je pas dit que je voulais être seul ?

— Pardonnez-moi, sire, reprit vivement madame des Ursins, moi seule je suis coupable ; j'avais cru pouvoir prendre sur moi d'engager la Roche à entrer dans votre cabi-

net pour le cas où il arriverait un courrier de France, et probablement...

— Altesse, interrompit le valet de chambre, il n'est jusqu'à cette heure arrivé aucun courrier ; mais une circonstance non moins extraordinaire qu'imprévue me met dans le cas de violer la consigne que j'ai reçue de la bouche du roi lui-même. Les membres du tribunal de la très-sainte inquisition sont là et demandent à être admis sur-le-champ en présence de Sa Majesté.

— L'inquisition ! murmura le roi en frissonnant, que me veut-elle ?

— En effet, reprit madame des Ursins, il est étrange qu'en l'absence du cardinal grand inquisiteur... Il n'importe, on ne saurait rien refuser à la très-sainte inquisition. Qu'elle soit la bienvenue dans le palais de Medina-Celi, comme elle le fut toujours dans les palais du Buen-Retiro et de l'Escurial. Sans doute, sire, messieurs les membres du saint-office ont voulu n'être pas les derniers à vous souhaiter votre fête, et vous ne sauriez vous dispenser de les recevoir.

Le roi, un moment incertain, fit un geste

d'assentiment, et quelques instants après, la porte du cabinet, s'étant ouverte, donna passage à trois des membres de ce tribunal redoutable dont le nom est écrit à chaque page, dans les annales de l'Espagne, en caractères ineffaçables ; car ce sont presque toujours des caractères de sang.

Les trois inquisiteurs portaient le sombre costume consacré par les règlements du saint-office pour les séances judiciaires, à l'exception pourtant du masque noir, dont ils n'avaient point osé couvrir leur visage pour paraître en présence du roi ; mais ce masque était suppléé, jusqu'à un certain point, par leurs capuces, qu'ils avaient eu soin de rabattre jusque sur leurs yeux, en sorte qu'on leur voyait à peine la bouche et le menton. Tous trois s'inclinèrent gravement devant le roi, dont chacun vint, à tour de rôle, baiser la main, puis, se plaçant auprès de lui la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, immobiles comme trois fantômes, ils attendirent dans un morne silence que Philippe V leur adressât la parole.

Le roi, visiblement troublé, échangea

avec la princesse des Ursins un regard rempli de surprise et d'effroi ; mais elle, d'une voix assurée et avec un sourire :

— Mes révérends, vous pouvez parler ; le roi vous écoute.

Les trois inquisiteurs semblèrent se consulter entre eux, puis l'un d'eux tirant un papier de son sein se mit à le lire avec une imposante solennité. C'était un acte d'accusation en bonne forme contre le contrôleur général des finances, M. Orry, l'une des créatures de la princesse. L'acte, basé sur les motifs les plus frivoles, concluait en demandant le renvoi de ce ministre, qu'on savait être celui que la favorite affectionnait le plus, et qui lui avait toujours témoigné le plus de dévouement.

Tant que dura cette lecture, madame des Ursins ne se démentit pas un seul instant, et elle écouta avec le plus grand calme, bien qu'à chaque instant les inductions les plus perfides et les plus malveillantes, évidemment dirigées contre elle-même, vinssent frapper son oreille. Quant au roi, il rougissait et il pâlissait tour à tour, ses lèvres

tremblaient, ses sourcils se fronçaient, et il semblait avoir peine à se contenir dans son fauteuil.

Lorsque la lecture de l'acte fut terminée, il essaya d'articuler quelques mots, mais ce fut en vain, et d'ailleurs la princesse l'interrompit avec vivacité :

— Sire, s'écria-t-elle, la très-sainte inquisition est parfaitement fondée dans la demande qu'elle vient de soumettre à Votre Majesté. M. Orry est Français, et il a eu le tort d'oublier qu'il était ici sur une terre étrangère, et que non-seulement il y devait obéissance aux lois, mais encore qu'à raison du haut rang qu'il occupe, il devait l'exemple de la soumission la plus absolue aux mœurs et aux usages du pays qu'il habite, en ne négligeant aucune des pratiques et des observances auxquelles on lui reproche avec raison de ne s'être point conformé. C'est pourquoi M. Orry a mérité d'être destitué de ses fonctions et exclu à tout jamais du royaume.

Et comme le roi venait de faire un geste négatif, la princesse ajouta :

— Souvenez-vous, sire, des sages instructions que votre auguste aïeul le roi de France vous a données écrites de sa main, à votre départ pour ce pays. La conduite que vous devez tenir dans cette circonstance y est toute tracée. Mes révérends, vous pouvez vous retirer. Satisfaction sera donnée au vœu de l'inquisition, et dans un délai de huit jours M. Orry aura quitté l'Espagne; car en venant prendre la place de la maison d'Autriche, la maison de Bourbon ne veut pas que le roi d'Espagne cesse d'être le Roi Catholique.

Ayant ainsi parlé, d'un geste plein de majesté la princesse congédia les trois inquisiteurs, qui sortirent du palais frappés de stupéfaction. Là-dessus elle resta seule avec le roi. Après quelques instants de silence :

— Eh bien! sire, s'écria-t-elle sans que le moindre nuage vînt altérer la sérénité de son front, je puis maintenant quitter l'Espagne en toute sûreté. Grâce à messieurs du saint-office, j'aurai du moins devant moi sur la route un ami pour préparer mes logements.

— Que voulez-vous dire? reprit le roi plein de trouble.

— Sire, ai-je donc besoin de vous rappeler qu'une fois Barcelone réduite, et j'espère que cela ne saurait tarder avec le secours de votre auguste aïeul, l'œuvre que j'avais entreprise sera remplie? Votre couronne sera à toujours affermie sur votre tête et sur celle de vos descendants, et rien ne s'opposera plus dès lors à ce que je résigne entre vos mains les pouvoirs que vous aviez daigné me confier.

Le roi devint plus pâle encore, s'il est possible, et s'agitant convulsivement sur son fauteuil :

— Eh quoi! balbutia-t-il d'une voix à peine articulée, est-ce donc une détermination bien arrêtée ?

— Croyez, sire, dit la princesse, qu'il m'en coûte de me séparer de vous, après toutes les bontés dont vous m'avez honorée; mais vos intérêts, qui me sont sacrés, les miens même m'imposent cette loi. A tort ou à raison, les courtisans voient en moi une barrière infranchissable incessamment dres-

sée entre leur souverain et eux, et tant que mes pieds fouleront le sol de l'Espagne, ils me considéreront comme leur plus cruelle ennemie. Cette pensée a souvent paralysé tout le bien que j'ai désiré ,... que vous avez voulu faire. Une fois que je ne serai plus là, toutes les préventions contre l'influence française s'effaceront d'elles-mêmes. Quant à moi, retirée dans un petit coin de la Touraine, au fond de mon château de Chanteloup, qui sera bientôt prêt à me recevoir, si j'en crois ce que me mande M. d'Aubigny, j'apprendrai avec joie que l'Espagne a enfin, sous votre règne, recouvré la paix et la prospérité, et ce sera pour moi une consolation d'être privée de votre vue. Seulement, comme il me serait pénible, après avoir exercé, grâce à vous, sire, et en votre nom, une part du commandement dans ce beau royaume, d'apprendre, sur la fin de mes jours, à obéir, je compte que le roi de France se décidera enfin à m'accorder la souveraineté du petit coin de terre que je lui demande. J'en ai écrit à madame de Maintenon, qui me donne bon espoir, et sans

doute M. le cardinal grand inquisiteur justifiera, à cette occasion, la confiance que vous et moi, sire, nous avons dès longtemps placée en lui. Il obtiendra du roi votre aïeul les renforts et le général dont vous avez besoin pour réduire Barcelone, et il lèvera toutes les difficultés qui se sont opposées jusqu'ici à la concession de ma souveraineté. Il me l'a bien promis en partant, et je m'étonne que nous n'ayons pas encore reçu de ses nouvelles. Voici pourtant vingt jours écoulés depuis son départ.

— Il est vrai.

— Pourvu que M. le cardinal del Giudice ne se soit pas laissé devancer par M. de Brancas ! Oh ! tout serait perdu alors ; car cet ambassadeur ne vous pardonnera jamais, sire, non plus qu'à moi, de n'avoir pas été fait grand d'Espagne.

— Mais que voulez-vous, princesse, qu'il dise et qu'il fasse contre vous, contre moi ?

— Tout ce qu'il pourra dire et faire pour se venger, sire, et un ambassadeur a toujours pour cela plus d'un moyen. Déjà, vous avez pu le voir par vous-même, les dernières

lettres que madame de Maintenon m'a adressées sont empreintes d'un caractère de froideur et de réserve auquel elle ne m'a pas habituée. Il se trame quelque chose, je vous l'ai dit, et il était d'une haute importance que M. le cardinal del Giudice ne retardât pas davantage son départ, et surtout qu'il pût arriver à temps pour prévenir l'effet des paroles de M. de Brancas. Heureusement toutes les mesures étaient si bien prises que, malgré toute la promptitude qu'il a pu mettre dans son voyage, M. l'ambassadeur de France a dû arriver le dernier; mais je donnerais beaucoup pour en avoir en ce moment la certitude. Il y va peut-être, sire, de la paix de l'Europe.

A ces paroles, la princesse allait sans doute en ajouter d'autres, lorsque le roi, qui avait eu peine jusqu'alors à surmonter son trouble, laissa enfin éclater sa douleur. Il saisit la main de la favorite qu'il pressa entre les siennes, et les yeux remplis de larmes :

— Oh! non, balbutia-t-il d'une voix étouffée, vous ne me quitterez pas! Rétractez cette cruelle parole! Sans vous, que

deviendrais-je? Vous êtes nécessaire à mon existence comme le jour qui m'éclaire, comme l'air que je respire. Quand je ne vous vois pas, je suis aveugle; quand vous n'êtes pas près de moi, il me semble que j'étouffe et que la pierre de mon tombeau pèse déjà sur ma poitrine. Oh! par grâce, princesse, prenez pitié d'un pauvre roi qui n'a plus que vous seule au monde, et que votre départ plongerait dans le désespoir. J'en mourrais, voyez-vous, je le sens, et vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas? Que faut-il faire pour vous retenir? Parlez, je suis prêt à tout. Tout ce qu'il vous plaira d'ordonner, je le contre-signerai à l'instant même. Que vous manque-t-il ici? Est-ce du pouvoir? Est-ce des trésors? Mon pouvoir, mes trésors sont les vôtres, disposez-en à votre gré. C'est une existence bien triste que celle à laquelle vous êtes condamnée ici, je le sais; mais prenez patience, le deuil de la cour ne sera pas éternel, et dès qu'il sera terminé, nous aurons des distractions, des fêtes si vous le désirez; vous les réglerez vous-même. Mais ne m'abandonnez

pas, je vous en supplie, car nous avons tous besoin de vous ici, moi, mon fils, mon royaume. Vous êtes ma force, mon appui, ma consolation, mon espérance, et vous ne voudrez pas me déshériter de tous ces biens! Je vous le demande à deux genoux, moi le roi des Espagnes et des Indes.

Dans le trouble violent auquel il était en proie, Philippe V allait en effet s'agenouiller devant la princesse des Ursins, lorsque celle-ci, non moins émue elle-même, l'arrêta. Au même instant, on frappa à la porte du cabinet. Le roi tressaillit et s'écria :

— Qu'est-ce donc encore?

— Sire, répondit la voix de la Roche, son valet de chambre, des dépêches de France!

— Ah! enfin, reprit la princesse, dont le front rayonna soudain.

— Donne, dit le roi, donne-moi vite ces dépêches, la Roche!

La Roche entra et remit entre les mains de Philippe V un paquet scellé du sceau royal de France, paquet que le roi tendit immédiatement à madame des Ursins. Celle-

ci rompit le cachet avec une précipitation fiévreuse ; mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le message qu'il contenait, que son visage s'assombrit et qu'elle laissa tomber sa tête avec découragement.

— Eh bien ! reprit le roi, que se passe-t-il de l'autre côté des Pyrénées ?

— Sire, répondit tristement la princesse, cette journée est décidément marquée du sceau de la fatalité. Tout est perdu. Le cardinal a été devancé à Marly par M. de Brancas, et ce que j'avais prévu est arrivé. Le roi votre aïeul est las de tous les sacrifices en hommes et en argent qu'il a faits jusqu'à ce jour pour votre cause, et il a résolu d'abandonner l'Espagne, si vous ne vous soumettez sur-le-champ aux conditions qu'il vous impose.

— Ces conditions, quelles sont-elles ?

— Vous signerez les traités d'Utrecht et de Rastadt auxquels j'avais cru qu'il était de votre intérêt et de votre devoir de ne pas adhérer.

— C'est une humiliation bien cruelle pour moi. Après ?

— Vous êtes autorisé à renoncer à mes services et à me laisser retourner en France ; mais il vous est interdit de renouveler la demande que vous aviez faite d'une souveraineté pour moi. Cette souveraineté est refusée.

— Le roi et madame de Maintenon l'avaient promise.

— Le roi et madame de Maintenon retirent leur promesse.

— C'est un outrage pour vous. Est-ce tout?

— Non pas. Il reste une dernière condition. Le roi votre aïeul, informé du chagrin profond que vous a causé la mort de la reine d'Espagne et craignant que ce chagrin n'exerce sur votre santé une fâcheuse influence, exige que vous vous mettiez sans retard en mesure de contracter une nouvelle union.

Le roi, en proie à un profond accablement, baissa la tête et demeura longtemps dans cette attitude, sans prononcer une parole. Quant à la princesse, elle avait repris toute sa sérénité. Au bout d'un demi-quart d'heure environ, Philippe V se leva de son

fauteuil, et faisant signe à madame des Ursins de s'asseoir à sa place :

— Le roi mon aïeul, s'écria-t-il, n'aime pas à attendre. Princesse, mettez-vous là, à cette table, et écrivez ma réponse.

— Eh quoi ! sire, reprit la favorite au comble de la surprise, dans une circonstance aussi grave, Votre Majesté ne veut-elle pas assembler son conseil ?

— C'est inutile. Écrivez que je suis prêt à me conformer, en tous points, aux intentions du roi mon aïeul, et que, voulant lui donner dès à présent une preuve irrécusable de mon obéissance, j'ai résolu de prendre pour épouse... Anne-Marie de la Trémouille, princesse des Ursins.

La foudre serait tombée à cet instant dans le cabinet du roi, qu'elle n'eût pas à coup sûr produit plus d'effet que cette déclaration. Une vive rougeur colora les joues de la princesse qui poussa un cri et laissa la plume qu'elle tenait à la main s'échapper de ses doigts tremblants. Puis elle balbutia d'une voix à peine perceptible :

— Ah ! sire... pardon... suis-je bien

éveillée ? Non... je ne puis écrire... ce que vous venez de... me dicter.

— Écrivez, reprit le roi, c'est ma volonté. Puisqu'on vous refuse une souveraineté, je suis bien libre de vous offrir en dédommagement une couronne.

— Sire, croyez qu'une pareille offre me pénètre à la fois de reconnaissance et de confusion ; mais, je vous le répète, je ne puis, je ne veux pas l'accepter. Je ne suis point issue de sang royal, moi.

— Madame de Maintenon l'est-elle donc?

— Ah ! sire, imitez votre aïeul dans sa gloire et dans sa grandeur, mais non point dans ses fautes ! Que diraient vos sujets, que diraient les grands d'Espagne, les Altamire, les Albuquerque, les Santa-Cruz ?

— Leur ai-je jamais demandé compte, moi, des unions qu'ils contractent, et doivent-ils désirer autre chose que le bonheur de leur roi ? Que m'importe d'ailleurs l'opinion de M. d'Altamire ou de M. de Santa-Cruz ? Je ne savais seulement pas que ce dernier existât encore, avant qu'Amenzaga vînt m'en parler.

— Il vous en a parlé, sire?

— Oui, il m'a dit qu'il avait été témoin involontaire d'un duel que le marquis de Santa-Cruz a eu dans une posada, à Xadraque, avec un gentilhomme français. Ce dernier avait pris fait et cause pour vous, et le marquis l'a tué. M. de Santa-Cruz a mérité pour cela un châtiment sévère, et vous pouvez compter sur moi; le vicomte de Gondreville sera vengé.

— Gondreville! murmura la princesse avec un accent rempli d'une terreur inexprimable. Il a tué le vicomte de Gondreville!

En même temps ses yeux se troublèrent et une pâleur mortelle couvrit son visage.

— Qu'avez-vous, princesse? s'écria le roi, qui se rapprocha d'elle.

Et comme madame des Ursins demeurait silencieuse et immobile, il se pencha pour ramasser la plume qui était tombée sur le plancher, et la tendit à la favorite.

— Allons, ajouta-t-il, c'est assez nous occuper du marquis de Santa-Cruz, et maintenant il faut écrire ce que je vous ai dit.

Mais tout à coup, un cri sourd s'échappa

de sa poitrine, l'effroi et l'inquiétude se peignirent sur sa physionomie maladive. Il venait de s'apercevoir que madame des Ursins avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et ne respirait plus.

A ce moment on frappa à la porte du cabinet, et une voix dans laquelle on put reconnaître celle du valet de chambre la Roche s'écria :

— Sire, je supplie Votre Majesté de me pardonner ; mais le gentilhomme qui a apporté le paquet que j'ai remis tout à l'heure entre vos royales mains, dit qu'il en a un autre à remettre à Son Altesse madame la princesse des Ursins, de la part de madame la marquise de Maintenon, et qu'il ne saurait s'en dessaisir qu'entre les mains de Son Altesse elle-même.

— Il s'agit bien de madame de Maintenon ! reprit le roi avec un accent désolé. La Roche, congédie bien vite ce gentilhomme. Des sels ! des sels ! la princesse se trouve mal !

VI

Le revenant.

Rassemblés dans le jeu de paume qui avait été installé tout proche le palais de Medina-Celi, sur le modèle de celui des mousquetaires, à Versailles, MM. les officiers aux gardes célébraient le retour du lieutenant Amenzaga, par de copieuses rasades de vin de Xerès de Frontera, après une collation des plus somptueuses, autant du moins qu'on en pouvait juger par les débris épars de tous côtés. Attablé au milieu de ses cama-

rades, le héros de cette petite fête, avec des airs plus évaporés que jamais, leur demandait ce qu'étaient devenues, en son absence, les belles dames de Madrid, ce qui s'était passé à la comédie et sur le Cours, combien de maris avaient été trompés, et autres fariboles en tout temps et en tout pays destinées à servir de sujet de conversation aux jeunes gens en général et à MM. les officiers aux gardes en particulier. Tout à coup l'un des assistants s'écria :

— Eh ! mais don Felipe Amenzaga me semble oublier une chose, c'est qu'il vient de voyager et que nous sommes restés en place, d'où il est assez naturel de conclure que c'est à lui de faire les frais de la conversation et non pas à nous. Qu'en dites-vous, messieurs ?

— Appuyé ! appuyé ! reprit aussitôt en chœur tout le conciliabule ; il faut qu'Amenzaga nous raconte son voyage.

Ici, le front naturellement assez ouvert du lieutenant aux gardes s'assombrit d'une manière sensible.

— Messieurs, dit-il, permettez-moi de

garder le silence à cet égard; je remplissais une mission du gouvernement, et vous n'ignorez point qu'en pareil cas le premier devoir est la discrétion la plus absolue.

— Aussi, reprit vivement l'un des convives, loin de nous la pensée de t'engager à sortir de cette prudente réserve! Penses-tu donc que nous voulions nous immiscer dans les secrets de l'État! Ah! ce serait nous faire injure. Cela regarde spécialement Son Altesse madame la princesse des Ursins. Mais, çà, ne t'est-il arrivé aucune aventure en route, illustre chevalier errant? As-tu rencontré quelques brigands, ou délivré quelque princesse du pouvoir d'un malin enchanteur? Quelque sensible fille d'hôtelier s'est-elle laissé prendre le cœur au double croc de ta moustache? Voyons, parle donc.

— Ma foi, messieurs, je vous avouerai franchement que mon voyage n'a rien présenté pour moi de bien divertissant : un temps exécrable, de la pluie, du vent, de la grêle, un cheval mort en route, un autre éclopé. Je n'en ai rapporté, comme vous voyez, que de fâcheux souvenirs.

— Ah ! bah ! tu veux faire le mystérieux ; ce n'est pas français du tout, je t'en avertis, et je suis bien sûr que M. de Noailles te renierait s'il te voyait l'air si sombre et si empesé.

Amenzaga tressaillit, et promenant autour de lui un œil presque hagard :

— Français ! s'écria-t-il ; qui a parlé de Français ici, messieurs ?

— Par saint Jacques de Compostelle, reprit un des assistants, on dirait que ce mot-là t'écorche la bouche. Toi jusqu'à ce jour un vrai Castillan de Versailles ! Allons donc ! il ne te manque plus que de chanter des boleros au lieu de la faridondaine, et de danser le fandango au lieu du menuet, pour que la métamorphose soit complète.

— Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, à mes dépens. Je voudrais pouvoir vous imiter, mais cela m'est impossible. Je suis en ce moment sous l'influence d'un funeste souvenir qu'il a suffi d'un seul mot pour réveiller.

— Eh bien ! il faut nous le raconter, si tu veux que nous sympathisions avec toi.

— Oh ! pour cela, volontiers.

— A la bonne heure ! Sera-ce bien long?

— Non pas.

— C'est égal, remplissons nos verres et buvons une rasade, nous n'en serons après que plus attentifs. Maintenant commence, don Felipe Amenzaga, nous t'écoutons. Hum! hum! attention, messieurs, le lieutenant Amenzaga va parler.

— Vous saurez donc que je me suis mis en route au milieu de la semaine sainte, ce qui, je commence à le croire, était un grand péché; mais le devoir d'un lieutenant aux gardes est d'obéir à son capitaine, et notre capitaine à tous, ici, c'est Son Altesse madame la princesse des Ursins. Quoi qu'il en soit, le bon Dieu, voulant sans doute me donner une preuve de son mécontentement, me gratifia, comme je vous l'ai dit, durant les premiers jours, du plus épouvantable temps qu'il soit possible d'imaginer. J'arrivai ainsi, tout mouillé et tout glacé, le vendredi saint, dans le bourg de Xadraque, un fort méchant endroit, je vous jure, où les gens sont les moins hospitaliers qui se puissent

voir, et où je prie tous les jours saint Felipe mon patron de faire en sorte que je ne retourne jamais. Dans la posada où je fus forcé de m'arrêter, je me trouvai en compagnie de deux gentilshommes : l'un était de notre nation et touchait à cette limite qui sépare l'âge mûr de la vieillesse, l'autre était un Français, un charmant cavalier, bien qu'un peu trop enclin à la raillerie, dont le visage annonçait à peine vingt-deux ans, un visage d'ange, avec des yeux brillants comme deux escarboucles, des yeux tels que je n'en ai jamais rencontré, tant ils étaient remplis d'un indéfinissable caractère de fascination et de sarcasme, de vrais yeux de démon enfin. Ce gentilhomme se nommait, à ce que j'appris de sa propre bouche, le vicomte de Gondreville. Ce qu'il venait faire en Espagne, je n'en sais trop rien, et nul, selon toute apparence, ne le saura jamais. L'autre seigneur était un vieux chrétien dont le nom n'est inconnu pour personne ici, c'était le marquis de Santa-Cruz.

— Eh quoi! celui qui a reparu à la cour avec un tel scandale?

— Lui-même. Le Français, je vous l'ai dit, était, comme tous ceux de sa nation, très-enclin à la raillerie. De mon côté, j'étais d'assez mauvaise humeur, si bien que je ne sais trop lequel de nous deux chercha querelle à l'autre. Mais le fait est que nous n'avions pas échangé deux paroles ensemble que déjà un duel était convenu entre nous. Un vendredi saint, c'était un gros péché! Cependant, j'étais à peu près décidé à le commettre, lorsqu'un incident que je ne pouvais prévoir vint mettre obstacle à l'accomplissement de ce projet. Mes deux compagnons, le marquis de Santa-Cruz et le vicomte de Gondreville ne se connaissaient en aucune façon, mais ils étaient tous deux d'opinions opposées, comme bien vous pensez, puisque l'un était Français, et en conséquence très-chaud partisan du régime actuel; l'autre, au contraire, bien connu pour son opposition à ce régime, dont il est depuis longues années l'ennemi déclaré. A la suite de quelques propos dont Son Altesse madame la princesse des Ursins était le sujet, tous deux se prirent sérieusement de

querelle et voulurent à toute force terminer leur différend dans la salle même de la posada où nous nous trouvions réunis.

Bien que je fusse loin de soupçonner un dénoûment aussi tragique que celui dont j'allais être le témoin, je cherchai à m'opposer à leur résolution en faisant valoir mon droit de priorité, mais ce fut en vain : j'avais affaire à deux obstinés adversaires. Le combat s'engagea. Il fut des plus acharnés, et le résultat en parut longtemps douteux. A la fin, le vieillard l'emporta sur le jeune homme; le vicomte de Gondreville tomba frappé à la poitrine par cet enragé marquis de Santa-Cruz. Moins d'une heure après, je quittai Xadraque au moment où il venait de rendre le dernier soupir, sans avoir eu le temps de recevoir les sacrements, en sorte qu'à l'heure qu'il est son âme est probablement errante ici-bas, jusqu'à ce que les prières de ses proches et de ses amis lui aient obtenu grâce là-haut. Pauvre jeune Français ! quelle destinée ! S'il avait survécu, il aurait pu me tuer, c'est vrai, et pourtant, vous me croirez si vous voulez, messieurs, j'ai trente-six

ans, j'ai souvent été au feu dans le cours de mon existence ; j'ai donné la mort à plus d'un ennemi, et peu s'en est fallu plus d'une fois que je ne la reçusse moi-même ; mais le sort de cet infortuné, frappé ainsi à la fleur de l'âge, loin de sa famille, de sa patrie, de ses amis, m'a ému profondément. Il me semble toujours le voir devant moi, plein de vie, de jeunesse et de bonne humeur, avec ses yeux fixés sur les miens, ses yeux, dont l'expression singulière me trouble encore aujourd'hui malgré moi. Depuis lors il ne s'est pas passé une nuit sans qu'il m'apparût dans mes rêves, et ce matin, en me rendant au palais (était-ce une hallucination de mon cerveau?) j'ai cru l'entrevoir...

— En voici bien d'une autre! interrompit l'un des assistants. Que l'âme soit errante après la mort, je le veux bien, mon cher Amenzaga ; mais tu me permettras de te dire que le corps de ton jeune gentilhomme est sans nul doute fort tranquillement couché dans le cimetière de Xadraque, d'où il ne sortira guère, selon toute apparence, qu'au jour du jugement dernier. Et là-des-

sus, messieurs, si vous m'en croyez, laissons en paix les morts et buvons aux vivants. Çà, qui me fait raison?

— Moi! moi! répétèrent à l'envi toutes les voix.

Et en même temps tous les verres s'entrechoquèrent.

Dans ce moment, une voix d'un timbre encore plus éclatant que les autres s'écria :

— Je bois à votre santé, seigneur Amenzaga, dans ce monde comme dans l'autre.

Amenzaga tressaillit jusqu'à la moelle des os, et fixant sur son interlocuteur un œil hagard et terrifié, il laissa tomber son verre, qui se brisa avec fracas sur le plancher.

— Qu'est-ce donc? s'exclamèrent à la fois tous les compagnons d'Amenzaga.

— C'est lui! balbutia le lieutenant d'une voix étouffée, c'est bien lui, je le reconnais. Bonté divine! qu'est-ce que cela signifie?

— Oui, messieurs, repartit gaiement le nouveau venu, je suis le vicomte de Gondreville, pour vous servir, si vous m'en jugez digne.

— Dites le diable en personne, reprit

Amenzaga qui commençait à revenir quelque peu de sa frayeur. Je vous laisse mort à Xadraque, il y a trois semaines, et prêt à être mis en terre, et je vous retrouve aujourd'hui à Madrid!

— N'ai-je pas pris envers vous l'engagement de revenir, au besoin, de l'autre monde pour vider notre querelle? Me voici; mais comme il me serait fort pénible de tuer un galant cavalier tel que vous, ou d'être renvoyé par lui une seconde fois chez les trépassés, je viens tout simplement vous faire mes excuses d'avoir manqué de respect à Pacheco (c'est bien le nom de votre cheval, n'est-ce pas?) et vous demander de ses nouvelles.

— Hélas! le pauvre animal est resté en route.

— Mort pour le service du roi et de Son Altesse madame la princesse des Ursins! N'en parlons plus, et qu'il lui soit accordé un éternel picotin d'avoine dans le paradis des chevaux! Çà, quoi de nouveau, mes gentilshommes, dans la capitale des Espagnes? Donne-t-on toujours des sérénades aux belles

dames, et les maris sont-ils toujours aussi jaloux?

— Avant de répondre à vos questions, seigneur, reprit Amenzaga en hochant la tête, je désire que vous nous expliquiez comment il se fait que vous-même soyez en état de nous les adresser.

— Rien de plus facile. C'est un chirurgien de vos compatriotes qui m'a cru mort. Ce chirurgien était un âne, car il paraît qu'Espagnols et Français se valent, sous le rapport de la médecine, bien entendu. Il s'était trompé, voilà tout. Ah! si ma mort avait été de son fait, je ne dis pas. J'étais bien sûr, dans ce cas-là, de n'en pas revenir.

— Mais enfin cette blessure affreuse que vous avez reçue à la poitrine et que je vois encore là béante devant moi, je ne l'ai pas rêvée, bien sûr, et il est difficile que dans l'espace de trois semaines vous en soyez complétement guéri.

— Allons donc, seigneur Amenzaga! oubliez-vous que tout Français que je suis me voici dans le pays qui a donné naissance au fameux baume de fier-à-bras, ce baume qui

fait revenir les morts? J'en porte toujours une petite fiole sur moi comme feu don Quichotte, et c'est à ce baume, messieurs, que je dois l'honneur de me trouver à présent en votre compagnie.

Il convient de remarquer que tous ces beaux discours ne semblaient point convaincre absolument MM. les officiers aux gardes. Devenus, dans cette circonstance, presque aussi sceptiques que saint Thomas, d'incrédule mémoire, ils oubliaient qu'il n'y a rien d'infaillible en ce bas monde, pas même les arrêts de la médecine, et que maint guerrier laissé pour mort sur un champ de bataille ne s'est jamais mieux porté quelque temps après cela. Tous contemplaient avec une stupéfaction profonde le revenant qui se tenait debout devant eux. A la fin, ce dernier s'écria gaiement :

— Il paraît, messieurs, que je vous dérange, et je vous en fais mes très-humbles excuses. Don Felipe Amenzaga, autant qu'il m'a semblé, était en train de vous faire le récit des événements surprenants qui se sont passés dans la posada de Xadraque le ven-

dredi saint de l'an de grâce 1714. Que ce ne soit pas moi qui l'empêche de continuer. Bien plus, me voici prêt à lui prêter l'appui de mon témoignage. Seigneur Amenzaga, avez-vous déjà raconté à ces messieurs la double rencontre que nous avons faite à Xadraque dans cette matinée mémorable? Le card...

— Malheureux! interrompit vivement le lieutenant aux gardes, en passant sa main sur la bouche du jeune vicomte, pas un mot de plus; vous vous perdez! En vérité, ce serait bien la peine d'être échappé de si loin pour...

— C'est pourtant dommage. L'aventure est si curieuse! Je gage qu'elle intéresserait fort ces messieurs. Au surplus, par égard pour vous, seigneur Amenzaga, je me tairai; mais c'est à une condition : vous m'apprendrez ce qu'est devenu mon farouche antagoniste, M. le marquis de Santa-Cruz. Tudieu! quel rude jouteur! Avant de le connaître, je me croyais passé maître dans le grand art de l'escrime; mais il m'a prouvé que je n'étais encore qu'un écolier. Je serais

bien aise, ce nonobstant, de lui demander une nouvelle leçon ; où le trouverai-je à cette heure ?

— Écoutez, mon gentilhomme, ordinairement le marquis n'habite point Madrid. Il demeure, été et hiver, dans un vieux château situé, je crois, dans les montagnes de Guadarrama ; mais en revenant de Saragosse, où vous savez qu'il a été faire ses dévotions, il s'est arrêté dans son palais.

— Ce palais, où est-il ?

— Vous n'avez qu'à gagner la rue d'Alcala, que vous suivrez tout du long, en montant toujours tout droit devant vous. Un peu avant d'arriver au bout de la rue, sur la gauche, vous trouverez une petite ruelle, et dans cette ruelle, vers le milieu, un grand bâtiment à moitié ruiné, tout lézardé, tout noir, avec un porche gothique surmonté d'un écusson, l'écusson de la maison de Bazan, à laquelle appartiennent, comme vous savez peut-être, les Santa-Cruz. Ce bâtiment était jadis, au temps de l'empereur Charles-Quint, un palais magnifique, car les Santa-Cruz étaient riches et puissants alors. Au-

jourd'hui ils sont pauvres, et n'ont plus pour eux que le souvenir de toutes leurs anciennes charges et dignités; leur demeure est nue et désolée, l'herbe croît dans les cours, et les murs tombent pierre à pierre sans qu'on puisse les faire réparer. Si vous voulez voir le marquis de Santa-Cruz et lui parler, c'est là qu'il faut vous rendre; mais hâtez-vous, car dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être, vous ne le trouveriez plus ni dans son palais ni dans son château des montagnes de Guadarrama.

— Où donc doit-il se rendre?

— Eh! mais, selon toute apparence, où l'on envoie les prisonniers d'État, à la tour de Ségovie.

— Ah! bon Dieu! je cours auparavant... Deux mots seulement. Qu'a-t-il fait?

— Il s'est vanté hautement d'avoir tué un gentilhomme français.

— Il en a menti par la gorge! et je vais bien le lui prouver. Oh! il n'est pas encore à la tour de Ségovie...

— Ce n'est pas tout, il a manqué de respect à la princesse des Ursins.

— Il a manqué de respect à Son Altesse !... C'est différent, alors il a mérité de passer le reste de ses jours dans le plus sombre cachot et je ne me battrai point avec lui. Je l'abandonne à la justice de Son Altesse.

— Seigneur, ou je me trompe fort, ou vous avez l'intention de vous faire solder par Son Altesse le coup d'estocade que vous avez reçu en son honneur.

— Eh ! mais, pourquoi pas ?

— Vous prenez mal votre moment pour cela, monsieur le vicomte ; il y a un gros nuage sur l'étoile de votre nation. L'inquisition vient d'obtenir le renvoi de M. Orry, le contrôleur général des finances. Ignorez-vous d'ailleurs quelle est aujourd'hui la nouvelle qui occupe à la fois la ville et la cour ? La princesse a demandé une souveraineté en France, car elle s'ennuie fort en Espagne et n'aspire qu'à aller voir sa belle Touraine, où M. d'Aubigny, son écuyer, lui fait préparer à grands frais un véritable palais de fée. D'ici à huit jours, peut-être, madame des Ursins aura quitté Madrid.

— Ah ! diable, vous croyez ? Eh bien !

moi, je suis prêt à gager le contraire. Madame des Ursins peut se passer de l'Espagne, mais l'Espagne ne saurait se passer d'elle, et je me fais fort de le lui prouver.

— Par Notre Dame del Pilar, M. le vicomte de Gondreville, j'ai déjà rencontré dans ma vie bien des gentilshommes de votre nation, mais quoiqu'il soit établi qu'un Français ne doute de rien, je n'en ai pas encore vu un seul de votre force sous ce rapport.

— Patience! seigneur Amenzaga, avec le temps vous en verrez bien d'autres. J'arrive à peine. Or sus, messieurs, je vous fais mes très-humbles excuses de vous avoir tant occupés de moi. Ce n'est pas tout à fait ma faute, au surplus, vous en conviendrez. Çà, parlons d'autre chose. J'entends sonner les cloches. C'est l'heure du salut sans doute. Je vais, si vous voulez bien le permettre, aller me placer à une fenêtre pour voir passer vos belles señoras pendant qu'elles se rendent à l'église, afin d'examiner si elles valent nos Françaises. Qui veut me servir d'assesseur? Je promets d'être un juge impartial.

Entraînés par la bonne humeur du nouveau venu, Amenzaga et ses compagnons se levèrent de table aussitôt et coururent aux fenêtres, d'où l'on apercevait en effet un grand concours de population se dirigeant vers l'église.

— Ouais! s'écria le vicomte de Gondreville, après avoir promené ses regards pendant quelques instants sur la foule; il me semble que ce n'était guère la peine de vous déranger, et je serais tenté, pour ma part, de retourner bien vite en France, si je n'avais l'honneur de me trouver dans votre compagnie. Je ne m'étonne plus maintenant si les dames espagnoles ne sortent jamais sans leur mantille. Cela cache toujours une partie du visage; mais vous devriez, en amis, leur conseiller d'y joindre le voile, pourvu, bien entendu, que le voile cachât le reste.

— M. le vicomte de Gondreville, murmura les dents serrées le plus jeune des assistants, je vous conseille de mieux parler des dames espagnoles.

— Et moi, reprit le plus tranquillement

du monde notre jeune Français, je conseille aux dames espagnoles d'être plus belles.

— Sang du Christ! M. le gentilhomme français, s'écrièrent dix voix ensemble, et en même temps dix mains touchèrent, en frémissant, la garde de dix épées.

Gondreville ne put d'abord réprimer un léger froncement de sourcil, puis partant du plus franc éclat de rire :

— Pardon, messieurs, s'écria-t-il, je m'aperçois que j'ai oublié mon baume de fier-à-bras, et tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous défier à la paume pendant qu'il fait encore jour. Qui relève mon gant?

Ici, Amenzaga, qui était resté les yeux machinalement fixés à l'extérieur, saisit vivement le bras du vicomte, et avec un accent de triomphe :

— Ah! mon gentilhomme, vous prisez peu les dames espagnoles? Eh bien, regardez maintenant!

Gondreville se pencha en riant à la fenêtre, puis tout à coup il tressaillit, et une vive rougeur monta jusqu'à son front.

— Eh bien! qu'en dites-vous? reprit Amenzaga. Au surplus, ce n'est pas la première fois que vous voyez la personne que je viens de vous montrer, et elle a semblé vous reconnaître elle-même; car elle a rougi bien fort en vous apercevant à ce balcon, tenez, absolument comme vous en ce moment.

— Son nom! son nom! balbutia Gondreville comme frappé d'un souvenir soudain.

— C'est la fille de votre adversaire, c'est la belle doña Inès de Santa-Cruz.

— Doña Inez! doña Inez! ô mon Dieu, murmura mentalement notre gentilhomme, je m'en souviens maintenant, oui, c'est elle qui m'est apparue dans la posada de Xadraque, au moment où j'allais rendre le dernier soupir; c'est elle dont le regard a ranimé en moi les sources de la vie.

Et perdant instantanément sa joyeuse insouciance, il tomba dans une profonde rêverie.

En ce moment, un grand tumulte retentit à l'extrémité de la rue. Au milieu d'une imposante escorte de gardes, de pages et de

valets, on vit s'avancer une chaise à porteurs, drapée de velours noir et ornée de franges d'argent, sur laquelle se détachait l'écusson royal d'Espagne. Tout le monde se découvrit aussitôt avec respect. Gondreville seul, toujours absorbé, selon toute apparence, par le souvenir des beaux yeux de doña Inez, avait gardé son chapeau sur sa tête et regardait vaguement dans la rue, sans se rendre compte du spectacle qui lui était offert, lorsque Amenzaga, le poussant par le coude, lui dit à voix basse :

— Découvrez-vous donc, M. le vicomte, est-ce que vous voulez imiter le marquis de Santa-Cruz ? Il faudrait pour cela être grand d'Espagne, et encore...

— Qu'est-ce? s'écria notre gentilhomme, comme s'il eût été réveillé en sursaut; est-ce que c'est l'infant qui passe? car on m'a dit que le roi ne sortait pas encore.

— C'est plus que l'infant, c'est plus que le roi lui-même.

— Qui est-ce donc?

— C'est Son Altesse madame la princesse des Ursins.

Gondreville poussa un cri, et portant la main au feutre empanaché qui couvrait sa tête, il l'ôta avec tant de vivacité, que l'élégant couvre-chef s'échappa de ses doigts et s'en alla rouler jusque auprès de la chaise à porteurs qui passait alors devant la maison. Comme toutes les glaces de cette chaise étaient abaissées, on pouvait distinguer parfaitement la favorite. Aussi bien, en voyant tomber le chapeau du jeune Français, elle avait avancé la tête en dehors de la portière et levé les yeux vers le balcon où Gondreville se tenait avec Amenzaga et quelques officiers aux gardes. Éclairé par les rayons du soleil couchant, le visage de notre gentilhomme semblait alors environné d'une auréole de feu. La princesse ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle devint fort pâle et attacha sur le jeune homme un long regard où l'on pouvait lire à la fois la surprise, l'épouvante et la joie : puis elle fit signe à l'un de ses pages de ramasser le chapeau et continua son chemin.

— Palsambleu ! s'écria Gondreville en se retirant de la fenêtre, dès qu'il ne fut

plus possible d'apercevoir la princesse ; je me confesse vaincu. Voici la plus merveilleuse beauté que j'aie jamais rencontrée de ma vie ; madame des Ursins est la perle de l'Espagne et du monde entier.

Comme il parlait ainsi, un page entra dans la salle.

— Seigneur ! s'écria-t-il en s'adressant au vicomte, je suis chargé par Son Altesse madame la princesse des Ursins de vous dire que si vous voulez votre chapeau, vous devez venir le chercher en personne demain matin, au palais de Medina-Celi. Son Altesse veut vous le rendre elle-même.

Gondreville s'inclina, mais sans témoigner aucune surprise et comme s'il eût reçu simplement une réponse qu'il attendait ; puis se retournant vers les assistants ébahis :

— Eh bien ! messieurs, s'écria-t-il, que vous disais-je?

— Décidément, reprit Amenzaga à voix basse, il faut que ce soit le diable en personne, sous la forme d'un gentilhomme français.

VII

Le petit lever de la favorite

Dans un grand cabinet, dont les panneaux sont couverts de peintures empruntées tour à tour aux scènes les plus sombres de l'Évangile et à la vie monacale, non loin d'un prie-Dieu, surmonté d'un Christ en croix sur un fond de velours noir, et d'une tête de mort, une femme, sur les traits de laquelle une pâleur maladive n'a pu effacer la beauté, se tient nonchalamment assise

au fond d'un grand fauteuil à bras, meuble massif et lourdement sculpté, pour le moins contemporain du roi Philippe II. Devant elle, deux petits nègres à collier d'or, et qu'à leur immobilité on prendrait pour deux cariatides, soutiennent un riche miroir de Venise, pendant qu'à ses côtés plusieurs caméristes achèvent, les unes, d'échafauder l'élégant édifice de sa coiffure, les autres, d'attacher son collier et ses pendants d'oreilles. Elle, cependant, la tête baissée et indifférente aux soins dont elle est l'objet, porte alternativement ses regards sur un papier qu'elle tient à la main et sur un chapeau d'homme placé à quelque distance sur une console.

C'est un contraste bizarre que celui que présente l'aspect claustral et profondément lugubre de la chambre où nous venons d'introduire nos lecteurs avec les frivoles apprêts de toilette dont cette même chambre est le théâtre, contraste qui se renouvelle à chaque pas et presque à chaque instant partout où les mœurs, les idées, les habitudes de France ont fait irruption dans la vie

espagnole, et qui, mieux que toutes les descriptions du monde, explique la position respective des deux nations à l'époque où se passe cette histoire.

Tout à coup, une portière de tapisserie se soulève, et une camériste, s'avançant sur la pointe du pied jusque auprès du fauteuil, balbutie timidement :

— M. l'abbé Alberoni est là depuis une grande demi-heure, attendant que la toilette de Son Altesse soit terminée, et il demande si Son Altesse voudra bien permettre alors qu'il vienne lui présenter ses devoirs et s'informer de l'état de sa santé.

A ces derniers mots, la princesse des Ursins, car on n'a pu la méconnaître, se soulève vivement sur l'un des bras de son fauteuil ; et comme réveillée en sursaut :

— Qu'est-ce ? s'écria-t-elle, que me veut-on ?

Et la camériste s'étant vue dans la nécessité de renouveler la question :

— Vous savez bien, reprend-elle, que je ne veux recevoir personne, excepté ce gentilhomme nouvellement arrivé de France.

— Altesse, M. le vicomte de Gondreville ne s'est point encore présenté au palais, tandis que M. l'abbé Alberoni ne cesse, depuis trois jours, de demander des nouvelles : M. le prince de Chalais et M. le duc de Bournonville, sachant combien Votre Altesse est devenue triste et chagrine depuis son indisposition, avaient pensé que la conversation de M. Alberoni pourrait la distraire un peu... M. Alberoni est si gai ! Que Son Altesse daigne me pardonner si j'ai osé prendre sur moi de l'engager à attendre. C'est le médecin du roi, M. Hygheus, qui, d'après l'avis de M. le prince de Chalais, m'y avait autorisée.

— A la bonne heure ! Je veux bien qu'on laisse entrer M. Alberoni.

Là-dessus, la camériste s'en alla toute joyeuse porter cette bonne nouvelle aux huissiers et aux gardes, et deux minutes après, l'abbé était introduit. Il s'approcha avec une pétulance tout italienne, et posant un genou en terre :

— Altesse, s'écria-t-il d'un ton moitié patelin, moitié plaisant, souffrez que le plus

dévoué comme le plus humble de tous vos serviteurs vous témoigne à genoux sa reconnaissance de la faveur insigne que vous daignez lui accorder en l'admettant ainsi à votre toilette. Certes, M. Hygheus est bien vieux, bien laid, bien maussade, et, de plus, il a le malheur d'être Irlandais, eh bien ! je suis prêt à déclarer cet Esculape aussi beau que son père Apollon puisqu'il est parvenu en si peu de temps à rendre la santé à la reine des belles.

Pour toute réponse, la princesse tendit à l'abbé, avec un sourire mélancolique, une main que celui-ci porta dévotement à ses lèvres, et en même temps elle l'invita par un geste à se relever ; mais lui :

— Permettez, Altesse, que je garde encore cette attitude. J'ai composé un sonnet en italien sur la fièvre qui vous a tenue ces trois jours-ci, et je ne saurais me relever avant de l'avoir récité.

En même temps, Alberoni entonna avec emphase le premier tercet de son œuvre poétique. Cette œuvre n'étant pas venue jusqu'à nous, le lecteur nous pardonnera de

lui laisser le soin de deviner si elle était digne de Pétrarque, ou bien, tout simplement, de l'abbé Cotin. Quoi qu'il en soit, la princesse, qui n'avait prêté, il faut bien le dire, qu'une oreille assez distraite aux vers de l'abbé, et dont les yeux s'étaient reportés involontairement plus d'une fois sur le papier qu'elle tenait à la main et sur le chapeau placé vis-à-vis d'elle, répondit avec sa grâce accoutumée :

— En vérité, mon cher abbé, savez-vous que je suis presque tentée de me féliciter d'avoir eu la fièvre, puisque ce petit accident vous a inspiré de si jolis vers ? Çà, maintenant, pendant qu'on achève ma toilette, asseyez-vous là, sur ce pliant, près de moi, et causons un peu. Qu'y a-t-il de nouveau dans Madrid ?

— Du nouveau ici, Altesse ! oubliez-vous que dans ce pays d'antiquités de tout genre, il ne faut pas moins d'une année pour faire éclore une nouveauté ? Et vous avez été malade trois jours !

— Il est vrai.

— Parlez-moi de mon Italie, de votre

France, Altesse! Ah! quelle différence! A propos de France, on assure qu'il est arrivé un courrier de Versailles, et que ce courrier était porteur de dépêches de la plus haute gravité. Il court à cet égard mille bruits plus étranges les uns que les autres.

— Quels sont donc ces bruits... l'abbé? demanda la princesse avec quelque inquiétude.

— Eh, bon Dieu! repartit Alberoni, ce qu'on dit est fort invraisemblable et ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête un instant. A moins donc que Votre Altesse ne l'exige...

— Telle est mon intention.

— Veuillez donc, Altesse, faire retirer vos femmes, ainsi que ces deux petits noirs.

— A quoi bon, puisqu'il s'agit de bruits... publics? D'ailleurs, vous le voyez, ma toilette n'est pas encore entièrement terminée, et ce n'est pas vous, à coup sûr, qui me chausserez mes mules.

— Pourquoi pas, Altesse? Vous plaît-il de me mettre à l'essai?

— Oh! non pas, l'abbé; je sais que vous êtes

un homme universel; feu M. de Vendôme me l'a dit plus d'une fois.

— Mais Votre Altesse ne veut pas que je le lui prouve.

— Quels sont ces bruits, M. l'abbé Alberoni ?

— Le plus accrédité de tous, madame, c'est que Votre Altesse, affligée du renvoi d'un de ses plus fidèles serviteurs, M. Orry, serait résolue à quitter l'Espagne pour aller prendre possession d'une souveraineté qui lui serait réservée en France, et ce bruit-là répand dans toute la ville la tristesse et le deuil.

La princesse sourit avec mélancolie.

— Vous oubliez, dit-elle, mon cher abbé, que le premier devoir d'un écho est d'être fidèle.

Puis s'adressant à l'une de ses femmes :

— Ce collier me sied mal, ajouta-t-elle, allez m'en querir un autre.

L'abbé se disposait à répondre, mais son interlocutrice l'interrompant :

— S'il faut vous parler franc, dit-elle, je crois peu, en pareil cas, à la douleur des

Madrilènes. Je sais trop bien qu'on me considère ici généralement comme une étrangère qui n'a pas su se conformer aux mœurs du pays où elle a reçu l'hospitalité. Que voulez-vous ? je n'ai pu oublier sous le ciel de Madrid que j'étais Française. A la gravité, à la roideur castillane, j'ai voulu mêler quelque peu de notre gaieté, de notre bonne humeur d'au delà des monts. C'est un grand crime aux yeux de bien des Espagnols, et il est naturel que je l'expie.

— Eh ! quoi, serait-il donc vrai ? Votre Altesse songerait sérieusement à quitter l'Espagne ?

— Je ne saurais m'expliquer encore à cet égard.

— Cette souveraineté dont on a tant parlé vous est donc accordée en France ?

— Prenez garde, l'abbé, vous intervertissez les rôles : c'est vous qui m'interrogez maintenant, et il me semble que c'est moi qui, tout à l'heure, vous priais de me répondre.

Alberoni devint fort rouge et murmura quelques paroles d'excuse, puisées dans l'in-

dulgence que Son Altesse lui avait toujours témoignée, indulgence par laquelle il s'était senti enhardi.

— Oh ! rassurez-vous, reprit vivement la princesse, je ne vous en veux pas pour cela, l'abbé, et afin de vous en donner sur-le-champ la preuve, je veux vous demander un conseil sur une affaire d'une haute importance pour cette monarchie... Mais, dites-moi, d'abord, vous qui êtes homme de goût, comment vous trouvez ma coiffure.

— Ravissante, sur mon honneur, Altesse, ravissante ! Mais ce conseil que vous daignez réclamer de moi, il me tarde...

A ce moment, un huissier entra vivement et s'écria :

— M. le vicomte de Gondreville est là.

La princesse tressaillit et un vif incarnat colora ses joues, pendant que d'un geste elle congédiait tout son entourage.

— M. l'abbé Alberoni, dit-elle, vous pouvez vous retirer ; nous reprendrons une autre fois cette conversation.

L'abbé se leva et dissimula son désappointement sous les apparences du respect, il

prit congé de la gouvernante du prince des Asturies, non sans se demander mentalement quel pouvait être ce personnage mystérieux pour lequel on avait consacré tant de soins à sa toilette, et qui obtenait ainsi de prime abord la faveur d'une audience particulière, faveur alors si hautement ambitionnée par les plus grands seigneurs de la cour et si rarement accordée. Dès qu'il se fut retiré, la princesse des Ursins ordonna à l'huissier d'introduire le vicomte et de ne laisser pénétrer âme qui vive auprès d'elle, tant que ce gentilhomme serait là.

Gondreville entra ; il était vêtu avec beaucoup de recherche, mais en même temps avec beaucoup de goût, et l'élégance de son costume faisait ressortir encore davantage sa bonne mine et tous les charmes de sa personne. Il n'avait point de chapeau à la main. La princesse attacha sur lui un regard rapide et presque furtif. En même temps, mille sensations indescriptibles passèrent sur sa physionomie ; son sein se gonfla, sa respiration devint courte et précipitée, et ce fut d'une voix mal assurée qu'elle laissa tomber

les paroles suivantes, bien qu'elle affectât, en les prononçant, une sorte d'enjouement :

— Eh bien ! monsieur, m'en voulez-vous beaucoup de vous avoir mis dans la nécessité de rester hier soir tête nue? et si, par aventure, il vous survenait quelque rhume, ne seriez-vous point disposé à m'en rendre responsable?

— Ah ! madame, reprit vivement le vicomte, permettez qu'au contraire je commence par témoigner à Votre Altesse toute ma reconnaissance de ce qu'elle veut bien m'accorder la faveur si précieuse d'être admis en sa présence. Votre Altesse a sur ce point devancé mon vœu le plus cher.

— Eh ! pensez-vous, monsieur, que je n'aie pas eu pour cela un motif, un motif plus puissant que vous ne pouvez le croire?

— Ce motif, Altesse, doit-il être pour moi un mystère ?

— Oh ! non pas, monsieur, car plus je vous regarde et plus je trouve dans vos traits, dans toute votre personne, une ressemblance bien frappante avec un gentil-

homme que j'ai connu jadis en Italie et qui portait le même nom que vous.

— Madame, le vicomte de Gondreville, dont Votre Altesse a bien voulu garder le souvenir, était mon père.

— Votre père ! balbutia la princesse, dont un léger frisson parcourut tout le corps, je ne m'étais donc pas trompée !... Et c'est vous qu'on avait cru mort à la suite d'un duel avec le marquis de Santa-Cruz à Xadraque, duel dans lequel vous vous êtes constitué avec tant de courage et de dévouement le champion de mon honneur, de ma réputation ! Mon Dieu, mon Dieu, soyez béni !

— Eh quoi ! madame, Votre Altesse a déjà appris... ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe en Espagne ? Tenez, lisez !

En parlant ainsi, madame des Ursins tendait au jeune vicomte le papier qu'elle avait contemplé quelques instants auparavant avec une attention si marquée, et ce ne fut pas sans surprise et peut-être même sans un peu de désappointement que celui-ci lut alors ce qui suit :

« Le gentilhomme sur le compte duquel Votre Altesse a désiré obtenir des renseignements précis arrive de France. Il a eu en entrant en Espagne, dans une hôtellerie du bourg de Xadraque, un duel avec le marquis de Santa-Cruz, qui avait osé attaquer en sa présence l'honneur et la réputation sans tache de Votre Altesse, il a été si dangereusement blessé qu'on l'avait cru mort. Cependant il paraît être aujourd'hui entièrement rétabli. A son arrivée à Madrid, il y a trois jours, il est descendu au palais de l'ambassade de France, où un appartement lui était préparé. Il en est sorti depuis lors deux fois : la première, pour se rendre au palais de Medina-Celi, où il a apporté des dépêches en compagnie d'un de MM. les secrétaires de l'ambassade ; la seconde, tout seul. C'était hier soir, et il pouvait être environ six heures. Il s'est rendu directement au jeu de paume, où se rassemblent d'ordinaire MM. les officiers aux gardes, et y a passé près d'une heure. Il était à une fenêtre lorsque Votre Altesse est passée dans sa chaise, et il a laissé tomber son chapeau, que Votre

Altesse a daigné faire ramasser. Quelques instants après il est sorti du jeu de paume avec MM. les officiers aux gardes et s'est rendu au salut. Après le salut, il est rentré au palais de l'ambassade de France. Tels sont les seuls renseignements qu'il ait été possible à mes espions de se procurer sur le compte de ce gentilhomme ; mais Votre Altesse peut être assurée que dorénavant toutes ses démarches seront l'objet de la plus attentive surveillance et que je m'empresserai de lui en rendre compte, heureux de lui prouver ainsi le dévouement sans bornes et les sentiments de respect et de profonde soumission avec lesquels je suis son très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur. »

Le factum se terminait par une signature entièrement illisible.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? reprit la princesse, pensez-vous qu'il soit facile de me tromper ?

— D'honneur, repartit notre gentilhomme un tant soit peu interdit, voici un rapport qu'on jurerait émané de M. d'Argenson en

personne, et je reconnais qu'en toutes choses Madrid et Paris se ressemblent à présent. Seulement, je veux croire, pour l'honneur des Espagnes, que de ce côté des Pyrénées, Votre Altesse n'a pu trouver un lieutenant général de police aussi laid que M. d'Argenson.

— Plût à Dieu qu'il fût aussi clairvoyant et aussi habile!

— Eh! mais, à en juger par ce qui me concerne, il me semble qu'il ne va déjà pas trop mal. Tudieu! quel historiographe Votre Altesse m'a donné là!

— Maintenant, monsieur, vous pouvez brûler ce papier, dit la princesse en désignant du doigt au jeune Français un brasero dans lequel brûlaient des noyaux d'olives.

Puis après s'être recueillie quelques instants.

— C'est vous, monsieur de Gondreville, qui étiez porteur des dernières dépêches que le roi de France a adressées au roi d'Espagne. Votre mission est remplie. Quels sont vos projets à présent?

— Eh ! mais il me semble que Votre Altesse a un moyen bien simple de le savoir, et l'auteur du rapport que je viens de lire pourra tout aussi bien que moi, et mieux encore peut-être, la renseigner à cet égard.

— Mais moi, monsieur, je ne veux plus rien apprendre de ce qui vous touche que de vous-même.

— C'est différent. Alors, madame, daignez jeter les yeux sur un message que madame la marquise de Maintenon a bien voulu me remettre pour Votre Altesse.

En même temps notre gentilhomme tira de sa ceinture une lettre pliée et cachetée d'un sceau de cire noire (car la cour de France était aussi en deuil).

La missive de Françoise d'Aubigné était ainsi conçue :

« Celui qui vous remettra cette lettre est le jeune vicomte de Gondreville dont vous avez, si je ne m'abuse, connu jadis la famille en Italie... »

Le front de la princesse s'assombrit et elle murmura tout bas :

— Il y a donc des souvenirs impérissables ! Et comment se fait-il qu'elle aussi... ?

La lettre se terminait ainsi :

« Demeuré orphelin de bien bonne heure, M. de Gondreville n'a qu'une fortune des plus médiocres, et il a grand besoin de faire son chemin. J'ai pensé qu'à ma recommandation, vous voudriez bien l'y aider, en le faisant admettre, s'il est possible, dans la maison du roi d'Espagne, où son esprit comme sa naissance le rendent digne de prendre place. Je ne doute pas que le roi et vous ne soyez complétement satisfaits de lui, car il a le plus grand désir de bien mériter de tous deux. En ce qui me touche, je crois devoir ajouter que ce sera un nouveau titre que vous aurez acquis ainsi à la reconnaissance de votre très-humble et très-obéissante servante.

« FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, marquise DE MAINTENON. »

Lorsqu'elle eut terminé cette lecture, madame des Ursins demeura quelques instants

pensive, puis avec un accent presque solennel :

— La recommandation dont vous êtes l'objet, dit-elle, m'est trop précieuse pour que je n'y aie pas égard. Vous avez d'ailleurs plus d'un titre à mon intérêt, et alors même que vous n'auriez pas exposé votre vie pour défendre ma réputation plus ou moins justement attaquée, ce dont je vous remercie, le nom que vous portez eût suffi pour que ma protection vous fût acquise en tout temps, en tout lieu. Car j'ai eu jadis d'étroites relations avec votre famille en Italie, à Rome, où votre père, qui revit en vous trait pour trait, et à tel point qu'en vous apercevant j'ai cru le voir encore lui-même, était venu se fixer, où... votre mère, si charmante, si digne d'amour, d'estime, de vénération, était l'une de mes meilleures amies. Tous deux sont morts bien jeunes et d'une façon bien mystérieuse.

— On me l'a dit en effet, madame.

— Ah!... vous saviez alors sans doute que... mon nom s'est trouvé mêlé d'une façon funeste aux bruits qui coururent alors

sur la mort tragique de la vicomtesse de Gondreville et de votre père lui-même ?

— Je le sais aussi, Altesse, et si j'avais été tenté de croire quoi que ce pût être à votre désavantage, il me suffirait aujourd'hui de vous voir, de vous entendre pour être désabusé.

— Bien vrai ?

Aucune parole humaine ne saurait donner une idée de l'expression suppliante avec laquelle cette question fut énoncée. Le vicomte baissa les yeux et répondit avec calme :

— Bien vrai.

— Allons, je veux vous croire, je vous crois. Vous êtes trop jeune encore pour mentir, alors surtout qu'il s'agit de pareils souvenirs. Il faut les écarter. Parlons d'autre chose.

— Ce sera comme il plaira à Votre Altesse.

— Vous arrivez de France. Voyons, soyez sincère avec moi. Que dit-on, que pense-t-on dans ce pays des affaires d'Espagne ?

— On pense, madame, que ces affaires ne sauraient être en de meilleures comme en de plus belles mains que les vôtres.

— Si jeune et déjà courtisan !

— Madame, j'ai dit la vérité.

— J'en doute. Il n'importe ; ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais du roi, de Philippe V. Quelle opinion a-t-on de lui à la cour de France ?

— Tout le monde s'accorde à voir en lui un monarque plein de courage, de bonté, et qui s'est montré digne par son mérite du trône auquel il a été appelé par la volonté du feu roi.

— J'entends, et je vous crois cette fois. Mais est-ce bien là tout ce qu'on dit du roi d'Espagne ? Et n'ajoute-t-on pas autre chose ? Le croit-on, par exemple, aussi heureux qu'il mérite de l'être ?

— Altesse, c'est là une question qu'il est bien difficile de résoudre, à moins d'être admis dans l'auguste intimité du roi, comme vous l'êtes. Tout ce que j'ai entendu dire, c'est que la mort de la reine a causé au roi d'Espagne une douleur profonde, et qu'il vit depuis lors dans une retraite absolue. Mais il est jeune encore, et sans doute tôt ou tard une nouvelle union...

— Ainsi, vous considérez cette nouvelle union comme une nécessité dans la position du roi?

— Altesse, permettez, je ne dis pas...

— C'est aussi mon avis, et, après y avoir mûrement réfléchi, je ne vois guère que trois princesses en Europe qui puissent être appelées à venir s'asseoir sur le trône d'Espagne. C'est d'abord l'infante de Portugal, puis la princesse de Bavière, puis enfin, et peut-être de préférence aux deux autres, une archiduchesse. S'il vous fallait opter entre ces trois partis, M. de Gondreville, dites, lequel aurait votre choix?

— Madame, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, moi chétif, je répondrai avec franchise : aucun des trois.

— O ciel! est-il possible? mais qui donc alors choisiriez-vous?

— Altesse, c'est mon secret.

— Ne voulez-vous point me faire part de ce beau secret?

— Si vous l'ordonnez, je le ferai, mais à la condition que ce secret ne sera connu que de vous seule.

— Parlez donc, je vous écoute et vous avez ma promesse.

— Eh bien! Altesse, c'est vous que je choisirais.

La princesse rougit et pâlit tour à tour, et tout son corps trembla; puis, sans prononcer une parole, elle se leva, et ayant détaché de son corsage un nœud de diamants, elle l'attacha elle-même au chapeau du vicomte et plaça en souriant le feutre empanaché sur la tête du jeune gentilhomme. Celui-ci, qui s'était empressé de mettre un genou en terre, saisit la main de la favorite et la porta respectueusement à ses lèvres. La princesse lui fit signe alors qu'il pouvait se retirer. Gondreville s'inclina et se dirigea vers la porte par laquelle il était entré. Comme il en atteignit le seuil, il se retourna et dit timidement :

— Votre Altesse permet-elle que je revienne... ici... quelquefois?

— Toutes les fois que vous voudrez, répondit la favorite d'une voix pleine d'émotion. Je vais donner des ordres en conséquence.

— Ce sera donc tous les jours, si Votre Altesse daigne y consentir.

Là-dessus, le vicomte s'inclina de nouveau et sortit. La princesse attacha sur lui un long regard, puis, levant vers le ciel un front rayonnant d'allégresse :

— Maintenant, s'écria-t-elle, le sort en est jeté, je resterai en Espagne...

Dans cette même journée, il y eut une nouvelle recrue parmi les *recreadores* du roi : ce fut le jeune vicomte de Gondreville.

Dans cette même journée aussi, le roi ayant demandé à la princesse des Ursins quel châtiment il convenait d'infliger au marquis de Santa-Cruz qui, l'on s'en souvient peut-être, attendait, renfermé dans son palais de Madrid, qu'il fût statué sur son sort, la favorite répondit :

— Sire, la clémence est le plus bel attribut de la royauté, c'est pourquoi je supplie Votre Majesté de pardonner au marquis comme je lui pardonne moi-même.

VIII

L'auberge des Apennins.

Il y a certainement le sujet d'un livre fort curieux dans la destinée de la femme dont le nom se trouve inscrit en tête de notre récit, et l'on pourrait trouver mainte page piquante et bien digne d'intéresser le lecteur dans les aventures variées qui ont marqué la longue durée de son existence. Toutefois ayant choisi de préférence, dans le vaste cadre qui nous était ouvert, l'épo-

que, ou, si l'on veut, le coin du tableau qui nous a paru présenter le plus d'enseignements au double point de vue de l'histoire et du roman, nous croyons devoir nous borner à consigner ici, sur le passé de notre héroïne, les seuls détails qui se rattachent directement à l'une des catastrophes les plus mystérieuses qui aient occupé l'attention publique au commencement du siècle dernier.

Anne-Marie de la Trémouille de Noirmoutier, issue, comme on sait, d'une des plus illustres familles de France, avait été mariée en premières noces à Adrien Blaise de Talleyrand, prince de Chalais. Bien faite, à tous les titres du monde, pour devenir l'un des ornements de la cour de Louis XIV, cette cour à laquelle se rattachent tant de souvenirs d'esprit et de beauté, la jeune princesse dut bientôt partager l'exil de son mari, à la suite du duel fameux de ce dernier contre la Frette, Saint-Aignan et d'Argenlieu ; peu de temps après, demeurée veuve à un âge où d'ordinaire on est à peine épouse, elle résolut de se fixer à Rome, sous

les auspices des cardinaux de Bouillon et d'Estrées, qui tous les deux s'étaient déclarés ses protecteurs. Là, elle subjugua tous les cœurs par sa grâce et ses merveilleux attraits, et bientôt la ville éternelle ne retentit plus que du bruit des séductions et des triomphes d'une étrangère, d'une Française.

Cependant, patronnée comme elle l'était par les principaux membres du sacré collége, la jeune veuve, afin d'éviter tout sujet de scandale, ne tarda pas à se trouver dans l'obligation de faire un choix entre les nombreux soupirants attachés à son char... Guidée uniquement, dans cette circonstance solennelle, par l'ambition, elle jeta les yeux sur le vieux duc de Bracciano, chef de l'illustre maison des Ursins, l'un des seigneurs les plus riches et les plus considérables de toute l'Italie, et elle lui donna sa main. Dès ce moment le palais des Ursins, à Rome, devint le centre des plaisirs, et la duchesse de Bracciano fut plus que jamais la reine du bel air et de la galanterie.

On a prétendu que le vieux duc, qui l'ai-

mait éperdument, avait eu beaucoup à souffrir de ses légèretés, et que les austères devoirs qu'impose la foi conjugale avaient été plus d'une fois enfreints par la jeune duchesse. Sans nous appesantir sur ce grave sujet, nous devons à nos lecteurs communication d'une aventure non moins bizarre que tragique qui, vers 1690, attira fortement l'attention publique et fournit pendant longtemps un sujet de conversation dans les États romains et même au delà.

Au milieu de l'année précédente (1689), au mois de juin, un seigneur français nouvellement marié et proche parent de l'ambassadeur de France, arriva à Rome avec sa jeune épouse. On le nommait le vicomte de Gondreville. C'était le couple le plus charmant qu'il soit possible d'imaginer, et, au milieu de la fièvre mythologique qui s'était emparée alors de tous les esprits, on eût cru voir en eux Vénus et Adonis. Aussi bien, comme Vénus et Adonis, tous deux nourrissaient l'un pour l'autre la plus vive passion, passion qui avait été surexcitée par bien des obstacles. En effet, le vicomte, plus favorisé

par la naissance que par la fortune, s'était vu dans la nécessité de recourir à un enlèvement pour devenir l'heureux époux de celle qui lui avait donné son cœur sans consulter le vœu d'une famille riche, puissante, et d'ailleurs préoccupée de tout autres visées.

Quoi qu'il en soit, forcés, après cette escapade, de quitter la France et de venir chercher un refuge à Rome, les deux époux furent présentés dans une fête au palais des Ursins. Français et exilés, eux aussi, l'un et l'autre avaient plus d'un titre aux sympathies de la belle duchesse de Bracciano, qui les accueillit avec une grande distinction. Bien plus, cette dernière prit la jeune épouse sous son patronage immédiat, et bientôt la plus douce comme la plus tendre intimité s'établit entre elles.

On les eût prises pour les deux sœurs, tant elles avaient soin l'une et l'autre d'adopter les mêmes vêtements, la même coiffure, les mêmes ornements dans leur toilette. A la comédie, sur le Cours, aux champs, partout, on était sûr de ne jamais apercevoir l'une

sans l'autre, si bien que l'on eût dit que quelque affinité magnétique avait réuni ces deux existences, et que le jour où l'une d'elles viendrait à s'éteindre, l'autre s'évanouirait également.

Un jour, pourtant, un changement assez marqué se déclara dans l'extérieur de la vicomtesse de Gondreville; sa taille élégante et flexible commença à épaissir quelque peu, et tous les symptômes d'une maternité plus ou moins prochaine apparurent en elle. Cette fois, l'âge fort avancé du vieux duc de Bracciano ne permettait guère de supposer que la duchesse sa femme continuerait jusqu'au bout l'imitation du modèle qu'elle semblait s'être attachée à suivre en tous points. Néanmoins, par une inconcevable bizarrerie, quelques personnes dans Rome crurent remarquer que, probablement pour consoler sa jeune amie du désavantage passager que sa situation lui faisait éprouver sous le rapport physique, la duchesse de Bracciano avait eu la délicatesse de simuler aussi un embonpoint, à coup sûr factice. En effet, depuis l'arrivée de la jolie Fran-

çaise, les deux femmes ne se quittaient pas d'un instant, et si parfois un tiers venait troubler leur doux tête-à-tête, ce tiers n'était autre que le vicomte de Gondreville qui se montrait toujours passionnément épris de sa femme. Quant aux galants, ils avaient tous été notoirement éconduits depuis que le cœur d'Anne de la Trémouille s'était si bien ouvert à l'amitié, qui semblait devoir y régner désormais sans partage.

Les choses en étaient là lorsqu'au printemps de l'année 1690 la duchesse de Bracciano annonça l'intention d'aller faire sa visite annuelle dans ses domaines des Apennins. Le duc, retenu à Rome par des infirmités sans cesse croissantes, ne put l'accompagner, et comme de son côté, dans l'état de grossesse avancée où elle était parvenue, la vicomtesse de Gondreville ne pouvait songer à se mettre en route, il fallut qu'à leur grand regret les deux jeunes femmes se séparassent. Bien des larmes coulèrent de part et d'autre, et la duchesse jura d'abréger autant qu'elle le pourrait la durée d'un voyage dont elle aurait voulu

de grand cœur s'abstenir, mais que d'impérieuses circonstances rendaient indispensable.

Au surplus, il faut bien le dire, des deux jeunes femmes, celle qui avait le moins sujet de s'attrister était sans contredit la vicomtesse de Gondreville, puisque son mari, ou, pour mieux dire, son amant lui restait, et que dorénavant elle aurait la faculté de donner entièrement à l'amour un temps dont l'amitié lui ravissait une si notable part.

Quelques jours se passèrent ainsi, et madame de Gondreville commençait à se consoler d'avoir perdu pour quelque temps une société qui lui était devenue chère, lorsqu'un matin son mari se présenta dans sa chambre avec une agitation extrême. L'ambassadeur de France venait, annonça-t-il, de le mander auprès de lui, afin de lui confier une mission de la plus haute importance. Il fallait partir pour Naples à l'instant même. Quelque pénible qu'il pût être pour lui de se séparer de sa femme, il avait osé d'autant moins décliner l'honneur du choix dont il

était l'objet que le succès d'une semblable mission pouvait avoir pour son avenir les résultats les plus avantageux.

A cette nouvelle, non moins terrible qu'inopinée, madame de Gondreville fondit en larmes, et se jetant dans les bras de son mari, elle le supplia, en sanglotant, de ne point la laisser seule à Rome et de l'emmener avec lui. Le vicomte lui représenta avec douceur que dans la position où elle se trouvait le voyage de Naples serait d'une haute imprudence, que son existence et celle du précieux dépôt qu'elle portait dans son sein pouvaient se trouver ainsi compromises. Il s'engagea, par les serments les plus solennels, à abréger, autant qu'il lui serait possible de le faire, la durée d'une mission qui, l'ambassadeur lui-même venait d'ailleurs de le déclarer, ne pouvait excéder un mois au plus. Bref, après des adieux vraiment déchirants de part et d'autre, les deux époux se séparèrent ce jour-là même.

En proie au plus violent désespoir, madame de Gondreville essaya d'abord de

trouver dans la prière et l'accomplissement des devoirs sacrés que l'Église impose à ses fidèles un remède aux angoisses qui déchiraient son âme; mais ce fut en vain. Elle voulut dormir, et des songes effrayants lui retracèrent sous les plus lugubres images les conséquences d'une séparation qui, dans sa douleur, lui semblait devoir être éternelle. Après cinq mortels jours passés dans cette cruelle situation, la jeune femme, ne pouvant plus maîtriser les funèbres pressentiments qui revenaient l'assaillir à chaque instant, se résolut à partir pour Naples afin de rejoindre son mari.

On était au printemps et il faisait le plus beau temps du monde. Madame de Gondreville se mit en route après avoir pris toutes ses dispositions pour conjurer, autant qu'il était possible de le faire, les dangers qui pouvaient résulter, dans la situation vraiment critique où elle se trouvait, d'une semblable détermination. Il était d'ailleurs bien arrêté que, pour plus de précaution, le voyage s'accomplirait à petites journées.

Les deux premières étapes furent fran-

chies avec beaucoup de bonheur, mais vers la fin de la troisième, la jeune femme, qui avait été soutenue jusqu'alors par l'idée que chaque pas que faisaient les chevaux la rapprochait de son mari, vaincue tout à coup par la fatigue physique, s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie entre les bras d'une fille de chambre qui l'accompagnait. Bientôt des signes non équivoques annoncèrent les approches d'une crise dont son imprudence avait si fâcheusement avancé le terme, et les postillons reçurent l'ordre de s'arrêter.

Par un heureux hasard, on se trouvait à l'entrée d'un village et l'on pouvait apercevoir de loin, aux rayons du soleil couchant, l'enseigne d'une hôtellerie d'assez pauvre apparence, mais où il était permis du moins d'attendre les secours, si nécessaires en pareil cas. C'est là que la jeune femme fut transportée encore à moitié évanouie. Quand elle commença à reprendre ses sens, un pénible débat s'agitait auprès d'elle.

— Je suis au désespoir, disait l'hôtesse, mais je ne puis recevoir cette jeune dame

dans mon hôtellerie qui a été entièrement retenue depuis plus de huit jours par des personnes respectables et que j'ai à cœur de ménager; car elles payent fort bien. On m'a fait encore promettre, ce matin même, de ne recevoir âme qui vive, sous quelque prétexte que ce puisse être. Cherchez ailleurs. Vous trouverez sans doute dans le village quelque paysan qui sera fort aise de céder sa maison pour gagner quelques écus; car c'est un pauvre pays que le nôtre.

Ici la vicomtesse de Gondreville recouvra momentanément assez de force pour intervenir elle-même.

— Par pitié! ma bonne femme, s'écria-t-elle, laissez-moi rester ici. Je sens que je ne pourrais aller plus loin. Oh! ne repoussez pas ma prière! Ces personnes qui ont retenu votre hôtellerie, où sont-elles? Je veux les voir, leur parler. Dans l'état où je suis, elles ne me refuseront pas un petit coin. Conduisez-moi près d'elles.

— Je le veux bien, ma belle dame, car vous me faites compassion, et il est impossible qu'en vous écoutant, en vous voyant

surtout, on puisse vous résister. Venez, venez plaider vous-même votre cause auprès de la signora Mattea, c'est le nom de la personne qui est venue s'installer dans mon hôtellerie avec son mari, un charmant cavalier, sur ma parole, vous allez voir.

— Son mari ! murmura madame de Gondreville, son mari est auprès d'elle ! oh ! cette dame est bien heureuse !

En parlant ainsi, la vicomtesse, soutenue par l'hôtesse d'un côté, et par sa fille de chambre de l'autre, se traîna jusqu'au fond d'un corridor qui conduisait à l'appartement d'honneur de l'hôtellerie. La porte en était fermée, mais la clef était restée en dehors. L'hôtesse, après avoir frappé discrètement et à petit bruit, se crut suffisamment autorisée à faire tourner la clef dans la serrure, et franchit le seuil de la porte. Il faisait fort sombre. Tout l'appartement consistait dans une grande pièce lambrissée de poutres saillantes et dès longtemps noircies par la fumée durant l'hiver, et par les mouches durant l'été, avec un lit tapissé de serge verte et quelques images de piété grossièrement en-

luminées, appendues le long des murs. Au fond de cette chambre, et dans l'embrasure d'une fenêtre, on distinguait à la faible lueur que projetait encore, à travers les vitres, le crépuscule du soir, une femme enveloppée d'un peignoir blanc et à demi couchée dans un grand fauteuil de cuir. Elle était placée de telle sorte qu'elle tournait le dos aux personnes qui entraient dans la chambre. A côté d'elle, il y avait un escabeau, sur lequel un homme était assis; un homme dont la tête touchait la sienne, un homme dont les mains étaient amoureusement entrelacées avec les siennes, mais sans qu'on pût voir non plus son visage.

Au bruit que fit la porte en roulant sur ses gonds, le couple dont il s'agit tressaillit et se retourna avec vivacité du côté des personnes qui entraient. D'abord il y eut de part et d'autre un instant de doute, tant les regards avaient de peine à percer l'obscurité de la chambre; mais tout à coup un cri terrible se fit entendre, un cri dont nulle parole humaine ne saurait exprimer l'angoisse et le désespoir. En même temps,

madame de Gondreville tomba inanimée sur le carreau. Dans la prétendue signora Mattea, l'infortunée jeune femme avait reconnu la duchesse de Bracciano, et l'homme qui se trouvait auprès d'elle était M. de Gondreville.

Le surlendemain de cette aventure, deux cercueils sortirent de l'hôtellerie, un grand et un petit. Dans le premier était une femme dont le visage découvert, suivant l'usage consacré en Italie, conservait, sous les ombres de la mort, l'empreinte d'une angélique beauté. Dans le second, il y avait un pauvre enfant nouveau-né. Est-il besoin d'ajouter que la jeune femme n'était autre que la vicomtesse de Gondreville? Quant à l'enfant, par une juste punition du ciel, c'était, dit-on, le fruit du double adultère de Henri de Gondreville et de la duchesse de Bracciano.

C'est qu'un double accouchement avait eu lieu dans l'hôtellerie, à la suite de l'événement qui avait mis d'une façon si funeste les deux rivales en présence, et des deux enfants nouveau-nés un seul avait survécu,

l'autre était mort en venant au monde. Cette fois au moins la victime était bien choisie.

Demeuré veuf après cette cruelle catastrophe, celui qui en avait été le complice n'y survécut que bien peu de temps. A un mois de là, il fut trouvé un matin percé de douze coups de stylet, sous les murs de l'église des Saints-Apôtres, à Rome, sans qu'on ait jamais pu découvrir, malgré toutes les investigations de la police pontificale, quels avaient été les auteurs de sa mort.

Pendant tout le printemps et tout l'été de 1690, la duchesse de Bracciano ne reparut pas à Rome. Elle demeura dans ses terres, uniquement occupée, disait-on, du soin de sa santé devenue fort chancelante ; mais l'hiver étant venu, on la vit reparaître dans les fêtes, belle, coquette et courtisée comme par le passé. A cette époque, comme aujourd'hui encore, il suffisait d'un laps de quelques mois pour effacer bien des souvenirs, et la catastrophe mystérieuse qui avait fait disparaître de la scène du monde deux êtres destinés à plus d'un titre pour

en être l'ornement, se trouvait entièrement oubliée.

On sait que ce fut dix ans après que Philippe V étant monté sur le trône d'Espagne et ayant épousé la princesse Gabrielle-Louise de Savoie, le cardinal Porto-Carrero désigna comme la personne la plus accomplie et le plus en état de remplir dignement les fonctions de camarera-mayor auprès de la nouvelle reine, la duchesse de Bracciano, qui, depuis la mort de son second mari, avait pris le nom de princesse des Ursins.

L'orphelin qui avait vu le jour sous de si funèbres auspices fut, peu de temps après la mort de son père, ramené en France par les soins de l'ambassadeur, et madame de Maintenon, dont la haute faveur commençait à se déclarer à cette époque, touchée du récit de cette aventure, le prit sous sa protection spéciale. L'enfant répondit à merveille aux soins de son auguste protectrice. Doué d'une physionomie charmante et d'un esprit plein de vivacité et d'enjouement, possédant tout ce qui constituait alors la science d'un gentilhomme, à savoir : l'es-

crime, la danse, un peu de blason et quelques bouts-rimés, le jeune Gondreville semblait appelé aux plus hautes destinées. Madame de Maintenon l'avait fait admettre d'abord au nombre des pages de la grande écurie, puis dans les gendarmes de la garde du roi, où il avait atteint assez rapidement le grade de cornette.

Malheureusement pour lui, le roi se faisait bien vieux alors, et la cour suivait l'exemple du roi.

Ce qui avait fait, au temps jadis, la fortune de Lauzun, de du Lude et de tant d'autres, n'était plus de mise sous un monarque septuagénaire et dévot. Gondreville le sentait bien, et comme il ne manquait pas d'habileté, il avait grand soin de se montrer de temps à autre en compagnie de MM. les sulpiciens et de rendre de fréquents devoirs au père Tellier; mais en particulier, il secouait bien vite le masque d'hypocrisie dont il s'était affublé en public. Lié d'amitié avec les Noailles, les Nocé, les Canillac, et toute cette jeunesse dissolue qui formait déjà le noyau de l'association à peu de temps

de là si célèbre sous le nom de roués du régent, il se dédommageait amplement la nuit, dans les orgies du Palais-Royal, des journées qu'il avait passées à écouter des sermons et des offices. Malgré son extrême jeunesse, on citait déjà de lui plus d'un tour pendable et plus d'une adorable perfidie en matière galante. C'est un ange, disait de lui madame de Maintenon. — Oui, ajoutait tout bas M. le duc d'Orléans, un ange d'enfer !

Sur ces entrefaites, une grande nouvelle vint à retentir dans les petits appartements de Versailles. La reine d'Espagne était morte, et l'ambassadeur, M. le marquis de Brancas, annonçait avec une terreur profonde qu'il n'était pas impossible qu'elle fût bientôt remplacée par la princesse des Ursins. Louis XIV se montra fort indigné d'une semblable supposition, à laquelle son orgueil ne lui permettait pas d'ajouter la moindre foi. Mais madame de Maintenon, qui avait apparemment ses raisons pour être moins incrédule, commença tout d'abord à partager les appréhensions de M. de

Brancas. Ces appréhensions, d'ailleurs, comme le fait très-bien remarquer le duc de Saint-Simon dans ses curieux mémoires, se compliquaient de la jalousie que ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point chez la veuve Scarron l'annonce d'un mariage qui devait être public, tandis que le sien avec Louis XIV n'avait eu lieu qu'à la condition expresse qu'il demeurerait secret pour tous. Ainsi, la femme qu'elle avait choisie pour sa confidente, pour son instrument en Espagne, pour son lieutenant, comme disait plaisamment le duc d'Orléans, l'emporterait sur elle! Cette femme-là serait reine avec tous les honneurs attachés à ce titre, tandis qu'elle était condamnée, elle, à rester toujours la marquise de Maintenon! C'était à en mourir de dépit.

Plusieurs conseils secrets avaient été tenus chez le roi, et l'on y avait agité la grande question de savoir quels moyens l'on emploierait pour battre en brèche l'influence sans cesse croissante de la princesse des Ursins; mais on s'était toujours séparé sans rien conclure, lorsqu'un jour Torcy, secré-

taire d'État des affaires étrangères, demanda à parler au roi en particulier et hors de la présence de ses collègues.

Ce qui se passa entre Louis XIV et son ministre, nul ne le sut sans doute, excepté Dieu et madame de Maintenon. Quoi qu'il en soit, quarante-huit heures après cette entrevue, le jeune vicomte de Gondreville quittait Versailles et montait en chaise de poste pour se rendre à Madrid. On a dit qu'avant son départ il avait été reçu en audience particulière par madame de Maintenon.

Le soir même, il y avait conciliabule au Palais-Royal, c'était un peu avant le souper, et comme on s'étonnait de l'absence du vicomte de Gondreville, M. de Canillac s'écria:

— Eh mais, messieurs, ne vous souvient-il pas que l'autre jour ce diable de Gondreville, qui ne doute jamais de rien, a voulu gager avec Nocé qu'il parviendrait à détrôner madame des Ursins, pourvu que l'on consentit à lui payer ses frais de voyage? Vous verrez que MM. les ministres l'auront pris au mot.

— Ma foi, moi, dit le duc d'Orléans, je le proclame le plus habile homme d'Europe, s'il en vient à bout; mais je n'en crois rien, et je doute fort qu'il réussisse là où tant d'autres ont échoué.

— C'est que ceux-là, monseigneur, reprit Canillac à voix basse, n'avaient pas à venger à la fois la mort d'un père et d'une mère.

— Eh quoi! pensez-vous donc que Gondreville soit informé de tout ce qui s'est passé en Italie à l'occasion de sa naissance?

— Parfaitement, monseigneur.

— Alors, mon cher Canillac, allons souper. Nous boirons à la santé de la princesse des Ursins. Sur mon honneur, c'est une des plus belles femmes que j'aie rencontrées dans ma vie, et, grâce au ciel, j'en ai vu et aimé plus d'une.

IX

Une conspiration.

Une huitaine de jours après la première audience donnée par la princesse des Ursins à Gondreville, celui-ci rencontra dans l'une des galeries du palais l'abbé Alberoni. Or, il faut qu'on sache que l'abbé, sous prétexte d'un voyage qu'il avait fait en France six ans auparavant, pour le compte de son souverain, le duc de Parme, sans que le roi Louis XIV eût daigné l'admettre en sa pré-

sence, s'était constitué en relations ouvertes avec le jeune Français, l'accablant de soins, de prévenances, et lui offrant même de lui servir de cicerone dans la ville de Madrid. Aussi du plus loin qu'il aperçut Gondreville il courut à lui avec sa pétulance habituelle, et lui sautant au cou :

— Mon cher vicomte, s'écria-t-il, recevez mon compliment bien sincère, car je viens d'apprendre ce qui vous arrive, et vous m'en voyez transporté. Vous voilà premier écuyer de Son Altesse madame la princesse des Ursins pendant tout le temps que durera l'absence de ce pauvre d'Aubigny qui, s'il m'en croit, fera fort sagement de rester en Touraine pour y faire le métier de maçon au château de Chanteloup. Tudieu ! comme vous y allez, vous autres Français ! Vous faites en huit jours autant de chemin qu'un Espagnol durant toute sa vie. Je me recommande à vous, vicomte, quand vous serez premier ministre, afin de me faire donner quelque bon bénéfice.

— Mon cher abbé, je vous remercie de tout mon cœur, mais que le ciel me pré-

serve de voir jamais se réaliser votre horoscope !

— Pourquoi donc ?

— Parce que je ne sais pas de plus sot métier au monde que de donner aux intérêts du roi ou du pays un temps qui serait bien mieux employé avec ses amis et ses maîtresses.

— Il n'y a qu'un Français pour parler ainsi.

— Et qu'un Italien pour le penser sans le dire.

— Oh ! quant à moi, je n'accepte point votre reproche. J'ai fait mes preuves, Dieu merci ! et je ne comprends l'existence qu'à table.

— A la bonne heure ! Moi, je ne suis pas si exclusif. Cérès et Bacchus ont des droits à mes hommages, mais il est d'autres dieux que je sers.

— Dites d'autres déesses.

— Comme il vous plaira.

— Çà, mon cher vicomte, avec une figure et une tournure comme les vôtres, je gage que vous allez faire bien des victimes à Madrid.

— Ce n'est pourtant pas mon intention.

— Je comprends. Vous avez de hautes visées, et la qualité pour vous est préférable à la quantité. C'est une noble ambition.

— Que voulez-vous dire, l'abbé? Je ne vous comprends pas du tout.

— Je veux dire que si vous étiez franc, vous avoueriez qu'il est ici, dans ce palais, une personne très-puissante, très-respectée et très-belle encore dont vous cherchez à conquérir les bonnes grâces, et que vous êtes déjà en bon chemin pour cela.

— Oh! quelle idée vous est venue là, mon cher abbé! Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement.

Et Alberoni, attachant sur son interlocuteur un regard plein de malice et de pénétration, ajouta mentalement :

— Il y viendra. Ces Français sont si vaniteux!

Puis, après un silence :

— Voyons, mon cher vicomte, faites-moi cette petite confession, et je vous promets

une discrétion à toute épreuve. Vous voulez plaire à madame la princesse des Ursins, n'est-ce pas ?

— M. l'abbé, vous êtes bien curieux.

— Ah ! dame, j'ai entendu dire par un de vos compatriotes qu'autrefois, en Italie, feu votre père avait été très-fort avant dans les faveurs de Son Altesse, alors qu'on la nommait encore la duchesse de Bracciano, et je ne vois pas pourquoi le fils n'hériterait pas du père en cette circonstance. J'ai lu, dans l'histoire de votre propre pays, que Diane de Poitiers avait été la maîtresse de Henri II, après avoir été celle de son père François Ier; madame des Ursins vaut bien Diane de Poitiers : qu'en pensez-vous ?

— Je pense que madame des Ursins vaut beaucoup mieux, et que Diane de Poitiers eût été tout au plus digne d'être sa suivante. N'est-ce pas aussi votre avis, l'abbé ?

— Certainement, certainement.

— A la bonne heure ! Touchez là ! Il faut que je vous quitte pour aller présenter mes devoirs à Son Altesse.

— Vous me quittez déjà, mon cher vi-

comte ? J'avais pourtant bien des choses encore à vous dire.

— Eh bien ! gardez-les pour une autre fois.

— C'est que... Écoutez, vicomte, il me vient une idée : venez souper avec moi ce soir, je vous ferai manger de la cuisine italienne arrosée de vieux vin d'Espagne, et durant le repas nous pourrons achever cette conversation.

— J'y consens, mais à une condition : c'est qu'il ne sera porté dans ce repas qu'une santé, celle de la princesse des Ursins.

— C'est entendu. A ce soir, donc !

— A ce soir !

— Oui-da ! s'écria l'abbé, en voyant s'éloigner notre gentilhomme, tout ce beau dévouement pour la princesse cache quelque mystère qu'il faut que j'approfondisse, et vous n'avez qu'à vous bien tenir, M. le vicomte. J'ai dans ma cave des vins qui feraient parler un muet.

Comme il se livrait à ce soliloque, il se sentit frapper sur l'épaule, et en même temps quelqu'un, se penchant mystérieusement à son oreille, lui dit à voix basse :

— J'ai tout entendu ; mais si vous m'en croyez, M. Alberoni, vous ferez en sorte d'ajourner ce souper indéfiniment.

— Pourquoi donc, seigneur Amenzaga ?

Le conseiller de l'abbé n'était autre, en effet, dans cette circonstance, que le superstitieux lieutenant aux gardes.

— Parce qu'il y a quelque danger à se trouver en tête-à-tête avec ce gentilhomme, et je sais bien, moi, qu'en pareil cas, je ne serais pas du tout tranquille.

— Ah bah !

— Songez-y donc ! un homme qui reçoit un coup d'épée dans la poitrine et qui ne s'en porte que mieux après cela ! Est-ce que c'est naturel ?

— Le fait est que...

— Quant à moi, je sais bien ce que je ferais à votre place, et puisque Son Altesse madame la princesse des Ursins vous veut du bien, je l'engagerais de tout mon pouvoir à ne pas écouter ce... gentilhomme, qui ne peut être qu'un suppôt de l'enfer, et qui la mènera beaucoup plus loin qu'elle ne le voudra.

— En êtes-vous bien sûr, seigneur Amenzaga ?

— Écoutez : s'il faut tout vous dire, j'ai voulu éclaircir mes soupçons sur le compte de ce gentilhomme. J'ai, sans qu'il s'en doutât d'abord, fait épier tous ses pas, toutes ses démarches, et j'ai découvert un grand secret.

— Ah ! vous allez me conter cela !

— Savez-vous où il passe toutes ses nuits ?

— Eh ! mais, je pense, dans son lit.

— A d'autres ! Est-ce qu'il a besoin de dormir, lui ? C'est bon pour nous autres mortels ; mais ceux de sa sorte ne dorment jamais. Aussi, dès que tout Madrid est plongé dans le sommeil, il prend tout doucement sa cape et son épée et s'en va rôder dans les rues de la ville.

— Oh ! oh ! serait-il somnambule ?

— Allons donc ! Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, bien qu'il affecte toujours de prendre des chemins différents, il revient toujours au même endroit.

— Où donc ?

— Dans la partie la plus déserte et la plus

sombre de la ville, au milieu de ces bâtiments ruinés qui s'étendent de tous côtés autour du vieux palais Santa-Cruz.

— Et que fait-il là ?

— Ah ! je ne saurais malheureusement vous donner sur ce point aucune lumière, attendu que notre homme est fort vigilant et fort alerte, et que, l'autre soir, il s'est aperçu, à ce qu'il paraît, qu'on le guettait, et s'élançant aussitôt sur mon malheureux valet, il l'a roué de coups, si bien que je n'ai pu obtenir de ce dernier qu'il continuât le cours de ses observations.

— Il suffit, seigneur Amenzaga. Je me charge, moi, d'accomplir l'œuvre que votre valet a laissée inachevée, et vous pouvez vous en reposer sur moi. Merci du renseignement !

— Ah çà, j'espère maintenant que vous êtes bien convaincu, M. Alberoni, et que vous renoncez à souper avec ce personnage infernal ?

— Moins que jamais.

— Alors, prenez garde à vous.

— Vous voulez dire qu'il prenne garde à

lui. Au revoir, seigneur Amenzaga ! Je n'ai pas peur du diable, moi dont le métier est de l'exorciser.

Là-dessus, l'abbé s'éloigna en riant et laissant Amenzaga tout ébahi.

Comme il rentrait à son logis, on lui annonça qu'un moine s'était présenté pour le voir, et que, tenant beaucoup à lui parler, ce moine s'était résolu à attendre son retour dans l'intérieur de la maison.

— Que me veut-il? murmura Alberoni, c'est quelque mendiant sans doute qui vient réclamer des secours pour retourner dans sa communauté. A-t-il dit son nom au moins?

— Non pas, répondit le valet auquel s'adressait cette question ; je n'ai même pu voir son visage, enveloppé qu'il est dans les plis de son capuce, mais sa robe est en drap fin. Ce n'est certes pas un moine mendiant.

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous, mon frère ? s'écria assez brusquement l'abbé en s'approchant de son hôte.

Ce dernier, qui était assis sur un escabeau, dans le vestibule de la maison, se leva, et, posant mystérieusement son index

sur sa bouche, il fit signe à Alberoni qu'il avait à l'entretenir en particulier. Dans ce moment, il paraît que les plis de son capuce se dérangèrent, ce qui permit d'entrevoir ses traits. A cette vue, Alberoni tressaillit, et se découvrant aussitôt avec tous les signes du plus profond respect, il dit à voix basse :

— Entrez, mon révérend, entrez. Quel honneur pour moi !

Tous deux pénétrèrent dans un grand cabinet où rien ne rappelait l'homme d'Église ; seulement, quelques livres épars sur une table, mêlés à des cartes géographiques, semblaient annoncer que le maître du logis n'était pas tout à fait aussi frivole qu'il voulait bien le paraître ; puis Alberoni, ayant fermé la porte au verrou, le moine rabattit son capuchon sur ses épaules, et alors l'abbé s'écria :

— Béni soit le jour où le confesseur du roi d'Espagne a mis le pied dans ma maison.

— Chut ! parlez bas, reprit vivement le jésuite Robinet, on ne sait pas ce qui peut arriver, et je suis toujours en méfiance de la police de madame des Ursins. Écoutez,

M. Alberoni, les moments sont précieux. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre, et je n'ai pas hésité à venir vous trouver, parce que je sais que nous pouvons compter sur vous, et qu'au fond de l'âme, quoi qu'il puisse paraître au dehors, la favorite n'a pas d'ennemi plus acharné que vous.

— Certainement, mon révérend, certainement.

— Le père Tellier, confesseur du roi de France, et l'un des plus dignes représentants de l'ordre illustre et saint auquel j'ai l'honneur d'appartenir, m'a mandé que Louis XIV avait enjoint à son petit-fils de se remarier dans le plus bref délai. C'est à cette condition seulement qu'il lui accordera les moyens de réduire Barcelone et de s'affermir sur le trône. Le maréchal de Berwick se tient prêt à partir avec soixante-huit bataillons, aussitôt que Philippe V aura déclaré qu'il est disposé à obéir.

— O ciel! est-il possible! et moi qui n'avais rien deviné de tout cela! Et que dit le roi?

— Le roi a expédié ce matin même un

courrier à Versailles et il se soumet à la volonté de son aïeul.

— Ah, bon Dieu ! Son choix serait-il déjà fait ?

— Je le crains. Hier soir, mon royal pénitent m'a demandé si c'était péché pour un roi que d'épouser une personne non issue de sang royal.

— Et qu'avez-vous répondu, mon révérend ?

— J'ai répondu que c'était un gros péché.

— A la bonne heure.

— Mais comme le roi s'inquiétait fort de savoir si ce péché devait être rangé parmi les péchés mortels ou véniels, ce gentilhomme arrivé récemment de France, et que madame des Ursins a fait admettre parmi les *recreadores,* le vicomte de Gondreville, est entré pour faire sa cour. Après quelques paroles échangées et toutes plus ou moins insignifiantes, le roi lui a demandé si les dames de Madrid lui paraissaient aussi belles que celles de Paris, et ce Gondreville a osé répondre que, sans se prononcer sur une

matière aussi délicate, il pouvait affirmer du moins qu'il en connaissait une qui, en fait d'esprit, comme en fait de beauté, aurait la palme dans toutes les capitales de l'Europe.

— O le maudit serpent de France ! Que la peste l'étouffe !

— Alors le visage du roi s'est épanoui et il s'est écrié :

« — Allons, je vois que M. de Gondreville est connaisseur. »

En même temps il a porté ses regards sur un tableau qu'on vient d'exécuter d'après son ordre, et qui représente madame des Ursins tenant par la main le petit prince des Asturies.

— Mon révérend, vous avez raison, voici une grande et terrible nouvelle. Il n'y a plus à en douter maintenant. Le roi a pris son parti, et il est fermement résolu à braver la colère de Louis XIV ; seulement il veut gagner du temps. Et ce Gondreville que la princesse a trouvé moyen de mettre si vite dans ses intérêts ! Oh ! quelle femme ! quelle femme !

— Vous voyez, M. Alberoni, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que tous ceux qui veulent franchement la chute de la favorite doivent se réunir et frapper un grand coup.

— Je le reconnais comme vous.

— Cette réunion aura lieu dans quelques heures.

— Ah!

— Et l'on compte sur vous.

— Je comprends. C'est donc... une conspiration?

— A peu près!

— Ah! diable!

— Eh quoi! hésiteriez-vous?

— Moi! au contraire! J'en suis, de la... conspiration.

— Je savais bien que je pouvais répondre de vous!

— Ah! vous avez répondu de moi! Je vous rends mille grâces, mon révérend.

— Trouvez-vous un peu avant minuit sous les murs du palais Santa-Cruz. Vous heurterez doucement à la porte en chan-

tonnant à mi-voix ce vieux refrain aragonais :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française :
Plutôt mort ou prison. »
La Vierge est bonne Aragonaise !
Victoire à l'Aragon !

Alors, on vous ouvrira.

— C'est parfait. Ah çà, mon révérend, qui donc est à la tête de cette... conspiration ?

— Le marquis de Santa-Cruz en personne dirige toute l'affaire, soyez tranquille. Si la favorite en réchappe cette fois !...

— C'est admirable ! Elle n'en réchappera pas.

— Je vous quitte. Nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas ?

— A la vie, à la mort, mon révérend !

— Bonsoir, mon cher abbé, le jour baisse et je puis sortir maintenant sans crainte d'être reconnu. Nous nous reverrons dans quelques heures.

Ayant ainsi parlé, le père Robinet remit son capuchon sur sa tête et sortit. Lorsque

Alberoni fut seul, il se mit à se promener à grands pas par la chambre avec une agitation extrême.

— Ah ! s'écria-t-il, on veut déjà marier le roi ! et moi qui m'endormais ! Allons, le jésuite a raison, il n'y a pas un moment à perdre : à l'œuvre ! à l'œuvre !

Puis s'asseyant devant une table, il prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit avec une rapidité presque convulsive les quelques lignes qui suivent :

« Monseigneur,

« Lors du dernier voyage que j'ai fait à Parme, je me souviens d'avoir rencontré dans le jardin de votre palais une jeune demoiselle remplie de grâce et d'attraits, qu'on m'a dit être nièce de Votre Altesse. Vous aviez exprimé plusieurs fois la crainte, a-t-on ajouté, que cette personne, qui appartient de si près à Votre Altesse, ne pût s'établir convenablement, à raison de son manque de fortune. Que si, par aventure, lorsque la présente vous parviendra, quelque gentilhomme venait vous demander la main de

votre auguste nièce, qu'il soit comte, marquis, duc ou prince même, je supplie humblement Votre Altesse de le refuser, attendu qu'il est fort possible qu'un parti plus sortable se présente d'ici à fort peu de temps.

« Deux mots de plus seulement, monseigneur : Votre Altesse daignerait-elle s'employer à faire obtenir un chapeau de cardinal à l'abbé qui offrirait en échange à sa nièce la couronne d'Espagne et des Indes? »

Après avoir terminé sa lettre et l'avoir soigneusement pliée et cachetée, Alberoni appela l'un de ses gens, garçon fort intelligent qui lui servait à la fois d'intendant, de secrétaire et de courrier diplomatique.

— Tu vas, lui dit-il, faire à l'instant même tes préparatifs de départ, puis tu enfourcheras quelque bon bidet et tu t'en iras à franc étrier jusqu'à Alicante, sans débotter ni sans perdre une minute. Là tu prendras le premier bâtiment en partance pour Gênes, d'où tu gagneras Parme avec la même promptitude. Arrivé là, tu te rendras incontinent au palais, et à quelque heure que ce puisse

être, tu demanderas à parler à Son Altesse monseigneur le duc de Parme. Tu lui remettras ce message à lui-même, à lui seul, entends-tu bien? S'il y a une réponse, tu l'attendras. Va, pars, et souviens-toi que tu portes entre tes mains la fortune de ton maître.

Après avoir donné à son valet ces instructions fort sommaires, Alberoni le congédia et se remit à se promener à grands pas par la chambre, car il ne pouvait plus désormais rester en place, et il semblait que d'invisibles démons s'occupassent à la fois à stimuler de leurs aiguillons tous les muscles de son corps. On voyait en même temps ses yeux étinceler, ses narines se dilater, son front même s'élargir. Alberoni était vraiment beau dans ce moment, où le feu du génie illuminait son visage de je ne sais quelle poétique auréole. Seulement, ne nous y trompons pas, c'était tout bonnement le génie de l'intrigue. Celui qui eût prêté l'oreille alors eût pu entendre prononcer à haute voix ces mots dans lesquels se trouvaient entremêlées des idées à coup sûr fort disparates :

— J'ai mon plan dans ma tête : c'est à merveille. Maintenant il me faut mon menu pour le souper. Pourvu que ce jeune étourneau n'aille pas venir se jeter à la traverse! Je ne crains d'obstacles que de ce côté... Il n'y a pas de bon souper sans une olla podrida. C'est échauffant : tant mieux! cela porte à boire, et quand on a bu... Nous disons donc : Olla podrida... mortadelle de Bologne. Cela convient aussi. J'ai promis de la cuisine italienne... Et cet imbécile d'Amenzaga qui croit avoir affaire à un personnage diabolique! Ah! ah! quel bélître! Ah! ah! nous verrons comment notre ami se tirera d'affaire cette fois, et si messire Satan lui viendra en aide comme pour sa blessure... J'ai dans ma cave de bon vin de Xérès et d'Alicante, puis pour le dessert du Malaga... Vive la compagnie de Jésus! Sans le révérend père Robinet où en serais-je, bon Dieu? Nous aurons aussi un pâté aux épices et du macaroni. Ouf! je tiens mon menu ; ce n'est pas sans peine, et pour que l'on n'aille pas me faire quelque solécisme, je vais m'installer à la cuisine.

X

Le souper de l'abbé.

Il est dix heures du soir. Devant une table couverte des débris d'un succulent souper deux hommes sont attablés. C'est Gondreville et Alberoni. Les nombreux flacons épars sur la table et à travers lesquels la lumière des bougies, placées dans deux petits candélabres d'argent, accuse en se réfléchissant plus d'un vide, attestent suffisamment, pour parler le langage du vicomte, que Bacchus n'a pas été moins bien fêté que

Cérès dans cette circonstance solennelle. Aussi les yeux de Gondreville, ces yeux fascinateurs qui inspiraient naguère au crédule Amenzaga une terreur superstitieuse, semblent maintenant deux escarboucles.

Quant à l'abbé, soit qu'il ait la tête plus forte que le jeune gentilhomme, soit qu'en engageant son commensal à faire honneur aux vins de sa cave il ait jugé devoir s'abstenir de prêcher d'exemple, il attache sur Gondreville un regard à la fois souriant et placide, mais rempli d'une rare pénétration; puis tout à coup élevant son verre au-dessus de sa tête :

— Allons, s'écrie-t-il, à la santé de la princesse des Ursins !

— Mordieu ! reprend Gondreville, voilà pour le moins la vingtième fois que vous portez cette santé, l'abbé. Il me semble que le moment serait venu d'en changer.

— Hein ? plaît-il ? Ne vous rappelez-vous plus nos conventions ? « Il ne sera porté qu'une seule santé, celle de Son Altesse. » C'est vous même qui l'avez voulu.

— Et je le veux encore. Car la princesse

des Ursins est la plus belle personne du royaume, et celui qui oserait vouloir soutenir le contraire aurait affaire à moi.

— A la bonne heure! A la santé de la princesse! Videz donc votre verre.

— Eh! mais, l'abbé, commencez par me donner l'exemple; car il me semble que vous vous ménagez furieusement. On dirait que vous avez intérêt à me faire boire pour égarer ma raison, et que vous voulez conserver la vôtre.

— Moi? oh! quelle idée! Tenez, regardez-moi, et, maintenant, à votre tour!

En parlant ainsi, l'abbé s'empressa de porter son verre à ses lèvres, tandis que Gondreville avalait d'un trait le contenu du sien.

— Que dites-vous de ce malaga, vicomte?

— Je dis... je dis... Mais votre verre est encore plein, l'abbé!

— Certainement. N'avez-vous pas vu que pendant que vous buviez je me versais une nouvelle rasade?

— Ah! c'est différent... Alors, je dis... de quoi parlions-nous donc?

— De mon vin de Malaga. Ne pensez-vous pas, comme moi, que c'est le roi des vins, tout comme la princesse des Ursins est la reine des belles ?

— Oh ! j'en sais une autre...

— Un autre vin ou une autre femme ?

Gondreville demeura quelques instants muet, immobile et comme si, par un violent effort sur lui-même, il eût cherché à enchaîner sa langue, dont il sentait bien qu'il commençait à n'être plus maître. Pendant ce temps-là l'abbé murmurait tout bas :

— Ouf ! ce n'est pas sans peine ; mais maintenant je le tiens.

Puis, regardant fixement le vicomte, il ajouta :

— Est-ce que, par aventure, la princesse aurait déjà une rivale ? Voyons, contez-moi cela ?

Notre gentilhomme baissa les yeux en balbutiant :

— L'abbé, vous ne saurez rien, c'est un secret.

— Allons donc ! reprit Alberoni ; est-ce qu'on a des secrets pour ses amis ?

— Quelquefois.

— Jamais, quand on est sûr de leur dévouement. Aussi bien, je gage que je suis sur la trace de ce beau secret.

— A d'autres! prouvez-le-moi.

— Rien de plus facile. Qu'allez-vous faire toutes les nuits sous les murs du palais Santa-Cruz?

A ces derniers mots, Gondreville tressaillit, et saisissant vivement le bras de l'abbé.

— Tête et sang! s'écria-t-il, qui a pu vous dire...? Oh! malheur à celui-là! il ne mourra que de ma main.

— Allons, calmez-vous. Celui-là vous a peut-être rendu, sans que vous vous en doutiez, un très-grand service. Tenez, prenez-moi pour confident, et non-seulement je vous engage ma foi que nul n'en saura rien, mais encore je suis homme à vous aider dans l'accomplissement de vos desseins.

— Vous, l'abbé! est-il possible? Vous ne me trompez pas?

— Dans quel intérêt voulez-vous que je vous trompe?

— C'est vrai. Écoutez, vous gagnez ma confiance. Eh bien! oui, j'aime de toute mon âme la plus charmante jeune fille que j'aie rencontrée de ma vie. Vous n'en direz rien à personne, au moins? surtout à la princesse des Ursins! Vous me l'avez promis.

— Ma foi, jusqu'à présent je serais bien embarrassé pour vous trahir, vous n'avez prononcé aucun nom.

— Apprenez donc que c'est doña Inès de Santa-Cruz.

— La fille du marquis! Ah çà, est-ce que vous voudriez vous venger ainsi de certain coup d'épée que le père vous a, dit-on, donné?

— Eh! sais-je ce que je veux, sinon que j'aime doña Inès comme je n'ai jamais aimé! Aussi bien, la circonstance dans laquelle elle m'est apparue pour la première fois est trop solennelle pour que je l'oublie jamais, et si j'existe encore, je suis sûr que c'est à cette jeune fille que j'en suis redevable. Oui, l'abbé, lorsque frappé d'un coup d'épée en pleine poitrine par le marquis de Santa-Cruz, j'étais étendu dans une misérable posada du

bourg de Xadraque, prêt à rendre le dernier soupir, lorsque déjà mes yeux voilés des ombres de la mort ne distinguaient plus tous les objets environnants que comme enveloppés d'un brouillard, j'ai vu rayonner tout à coup dans les ténèbres un regard plein d'une ineffable douceur, un regard qui a pénétré jusqu'au fond de mon âme et y a répandu comme un baume céleste sur ma blessure. Puis j'ai distingué une forme humaine d'une exquise beauté qui semblait prier Dieu pour moi, et je me suis demandé alors, il m'en souvient maintenant, si ce n'était pas là mon ange gardien. Hélas! quand je rouvris les yeux, l'ange avait disparu ; mais jugez de ma surprise lorsqu'un soir, en arrivant à Madrid, cette angélique vision qui m'était apparue dans mon agonie, revint frapper mes regards, et, prenant tout à coup un corps et un visage, se révéla à moi sous les traits d'une belle jeune fille ! J'appris en même temps que cette jeune fille avait pour père mon plus mortel ennemi, le marquis de Santa-Cruz.

— Eh bien ! mon cher vicomte, que vous

importe, si l'ange s'est montré pour vous une sensible mortelle?

— Halte-là, l'abbé! gardez-vous bien de calomnier doña Inès! Elle est aussi sage qu'elle est belle, et je dois confesser, à ma honte, qu'elle ne m'a point donné jusqu'à présent le droit d'en douter.

— Allons donc, vous voulez faire le mystérieux.

— Plût à Dieu! Mais je commence à croire qu'il y a dans ma physionomie quelque chose de souverainement déplaisant pour les Santa-Cruz en général, quel que soit leur âge et quel que soit leur sexe, car j'ai eu beau employer toutes les ressources qui m'ont plus d'une fois si bien réussi en France, je suis tout aussi avancé que le premier jour.

— Oui-da! Je suis curieux de savoir comment un cavalier si bien tourné que vous a pu échouer ainsi.

— Tenez, l'abbé, je vous parle à cœur ouvert : j'en suis encore plus triste que honteux, et ma passion m'effraye d'autant plus que je vois incessamment s'évanouir toutes

mes espérances. Le soir où j'aperçus pour la première fois à Madrid doña Inès, ayant appris qu'elle se rendait au salut, je n'avais garde d'y manquer. Là j'eus le bonheur de la retrouver, de toucher ses doigts charmants en lui présentant l'eau bénite. Si vous saviez comme j'étais troublé! Il m'avait semblé qu'elle-même n'avait pu se défendre d'une certaine émotion en m'apercevant, car elle m'avait reconnu sans doute; bref, j'espérais. Aussi, le lendemain j'allai me placer en sentinelle devant ce vieux bâtiment gothique que les Madrilènes décorent du nom pompeux de palais Santa-Cruz.

Là, j'attends qu'elle sorte, et me plaçant adroitement près de la muraille, je lui décoche l'œillade la plus meurtrière. Elle rougit, mais à ce moment, voici qu'une vieille señora, qu'on m'a dit être sa tante, apparaît, me lance à travers ses lunettes un coup d'œil farouche, puis, ayant échangé avec sa nièce quelques paroles à voix basse, lui ordonne de rentrer. Que faire? J'avais commencé le siége et j'étais résolu à le pousser jusqu'aux dernières opérations. Toutefois, avant d'en

venir là, je crus devoir me présenter en parlementaire devant la place, la bourse convenablement garnie, pour me ménager des intelligences. En France, c'est le moyen qui réussit le mieux : mais, baste! il parait qu'il n'en est pas de même en Espagne. Comme je venais de heurter à la porte, une façon de laquais fort maigre et fort rébarbatif a montré sa tête derrière une chatière treillissée en fer et m'a répondu brusquement qu'il y avait ordre de ne recevoir personne au palais Santa-Cruz, attendu que le marquis et sa famille vivaient dans une retraite absolue. J'avais prévu cette réponse, et j'ai fait alors luire ma bourse à travers la chatière, en montrant en même temps un billet que j'avais préparé pour doña Inès. Croiriez-vous, mon cher abbé, que mon homme a pris le billet et repoussé la bourse! Il faut venir en Espagne pour voir cela.

— Que contenait ce billet?

— Oh! quelques lignes seulement. J'exprimais à doña Inès tout l'amour qu'elle m'a inspiré, et je lui annonçais que je viendrais le soir même sous son balcon, car j'avais

remarqué que la chambre de la jeune fille donnait sur une ruelle déserte...

— Eh bien ?

— Eh bien, il faut croire que mon billet n'aura pas été remis à doña Inès ou qu'elle l'aura dédaigné, car durant quatre nuits de suite je suis venu au pied de son balcon sans qu'elle m'ait donné aucun signe d'attention. Dans cette conjoncture, vous voyez qu'il ne me reste plus d'autre ressource que l'escalade, et, ma foi, je l'eusse tentée peut-être, au risque d'avoir la tête cassée par quelque valet mal appris, s'il ne m'était, hélas! trop démontré maintenant que doña Inès n'a pas le moindre goût pour moi.

— Qu'en savez-vous ? s'écria Alberoni, qui durant tout ce récit avait prêté une attention profonde.

— O ciel ! l'abbé, que voulez-vous dire ? Est-ce que vous connaissez doña Inès ? Est-ce que...?

— Ne m'interrogez point, car il ne m'est pas permis de vous répondre avant que nous n'ayons entendu sonner onze heures à l'horloge de la paroisse. Alors, je pourrai vous

apprendre une chose qui vous intéresse au plus haut degré.

— Est-il possible? l'abbé! vous ne me trompez pas? Oh! répétez-moi encore que je ne suis pas indifférent à doña Inez... Mon Dieu! mon Dieu! c'est un si grand bonheur, et si inattendu, que je ne puis y croire et qu'il me semble que je rêve.

— Onze heures ne sont pas encore sonnées à la paroisse, et je vous répète que je ne puis ni ne veux ouvrir la bouche sur ce sujet qu'à onze heures. En attendant, buvons encore un verre de vin de Malaga!

— Oh! l'abbé, si vous voulez que je sois en état d'écouter ce que vous avez à me dire, pas une raison de plus.

— Allons donc! un Français! un habitué des soupers du Palais-Royal qui refuse de me faire raison! Si monseigneur le duc d'Orléans apprenait cela, il vous renierait tout de suite.

— C'est possible, mais je ne veux plus boire.

— Eh quoi! même si je vous portais la santé de doña Inez...

— Ah! pour celle-là, c'est différent. A la santé de doña Inez!

Et le vicomte vida d'un trait son verre qu'Alberoni venait de remplir.

Le timbre d'une horloge voisine sonna onze heures.

— Enfin! voici l'heure, s'écria Gondreville, et cette fois, l'abbé, quoique vous m'ayez donné un délicieux souper, je suis homme à vous faire un mauvais parti, si vous ne tenez votre promesse.

— Aussi suis-je prêt à le faire, repartit victorieusement Alberoni. Puis avec un accent plein de solennité : Vous êtes Français, je ne vous demande donc pas si vous avez du courage, mais bien si vous êtes disposé à en déployer à l'instant même.

— Pourquoi?

— Parce que doña Inès de Santa-Cruz répond à votre amour.

— La preuve! l'abbé, la preuve!

— Doña Inès vous attend chez elle tout à l'heure, un peu avant le coup de minuit.

— Qui vous l'a dit?

— C'est mon secret.

— O ciel! est-il possible! Vous ne me trompez pas?

— Pourquoi vous tromperais-je?

— C'est vrai; pourquoi! Ainsi ce dédain qu'elle m'a témoigné...

— N'était qu'une façon de mieux cacher son jeu.

— Oh! les femmes! les femmes! L'abbé, que je vous embrasse!

—Je vous en dispense, vicomte. Partons! car je veux du moins vous servir de compagnon de route.

— Comment! vous consentiriez!... Ah! M. Alberoni, vraiment vous me comblez.

—Un mot seulement. Savez-vous chanter?

—Eh! mais un peu, je sais par cœur tous les opéras de Quinault.

—A merveille; mais il ne s'agit pas de Quinault, cette fois. Nous sommes en Espagne.

— C'est vrai, je l'oubliais.

— Et c'est un chant espagnol qui vous ouvrira les portes de votre belle.

— Ah! je comprends, quelque boléro bien tendre, quelque amoureuse séguédille.

— Nullement. Écoutez-moi bien, et vous

répéterez ensuite après moi. C'est un simple refrain :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française,
Plutôt mort ou prison. »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

Y êtes-vous ? Qu'avez-vous donc ? Est-ce que ce refrain vous contrarie ? C'est le refrain d'un chant aragonais. Quant au choix qui en a été fait, bien qu'il soit un peu étrange, j'en conviens, pour un rendez-vous d'amour, cela ne doit vous étonner à aucun titre. Vous savez que la maison de Santa-Cruz boude le nouveau régime.

— Je le sais, mais j'avoue que j'eusse préféré tout autre refrain, car je ne puis m'empêcher de me souvenir que j'ai entendu celui-là, pour la première fois de ma vie, dans une circonstance assez funeste. C'est le jour où j'ai failli rendre l'âme, percé d'un coup d'épée par le marquis de Santa-Cruz.

Un pli imperceptible vint rider le front

d'Alberoni, qui pâlit et détourna la tête ; puis, se levant brusquement.

— Allons, dit-il, qui sait si ce n'est pas pour que ce refrain réveille désormais en vous des souvenirs tout différents que doña Inès en a fait choix ?

— C'est possible, repartit gaiement le vicomte. Aussi bien, Française ou Aragonaise, que la Vierge me soit en aide cette nuit !

— N'en doutez pas, reprit Alberoni en entr'ouvrant une fenêtre : voyez comme la nuit est noire ; pas une étoile au ciel ; une véritable nuit d'amoureux.

Gondreville s'enveloppa de son manteau, tout en chantonnant à demi-voix et d'une façon ironique :

La Vierge est bonne Aragonaise...

Puis, s'interrompant.

— Si fait, pardieu, dit-il, elle le sera ; n'est-ce pas, l'abbé ? En route ! Je ne me sentis jamais plus de joie au cœur. Ah ! doña Inès ! doña Inès ! Je suis aimé de doña Inès !

Un bon quart d'heure après, Alberoni et son compagnon, qui venaient de traverser le quartier le plus silencieux et le plus désert de Madrid, arrivaient sous les murs du palais Santa-Cruz.

— C'est ici qu'il faut nous séparer, dit Gondreville. Au revoir, mon cher abbé.

— Adieu, vicomte. Ah! je vous recommande de ne pas chanter trop fort, de peur d'attirer l'attention de quelque *sereno*.

— Soyez tranquille.

— Là-dessus, tous deux prirent congé l'un de l'autre en se serrant la main, et Gondreville, ayant traversé la ruelle au bout de laquelle était située l'entrée du palais Santa Cruz, s'en alla frapper discrètement à la porte. La lueur d'une lanterne apparut derrière le treillis en fer, ménagé au milieu de l'huis pour reconnaître les visiteurs, et une voix pleine de rudesse s'écria :

— Qui que vous soyez, qui venez frapper à la porte du palais à une pareille heure, passez votre chemin. Il y a ordre de n'ouvrir à âme qui vive en l'absence de monseigneur.

— Eh ! pardieu, l'ami, je le sais bien, repartit Gondreville, et je reconnais parfaitement votre voix qui est aussi laide que votre visage, mais comme défunt Orphée, je sais charmer les monstres.

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française... »

Au moment même et avant que notre héros eût terminé son refrain, la lumière avait disparu et la place était retombée dans son obscurité première. Tout était silencieux à l'intérieur du palais comme à l'extérieur ; tout semblait plongé dans un profond sommeil et la porte restait immobile.

— Hum ! grommela Gondreville, l'abbé se serait-il moqué de moi ? Par la mordieu ! s'il en est ainsi, gare à ses deux oreilles !

L'impatient vicomte allait heurter de nouveau, lorsque la porte roula tout à coup sur ses gonds, et livra enfin passage. Dès qu'elle se fut refermée sur lui, un rire de satisfaction retentit à l'extrémité opposée de la ruelle, et l'on put entendre un bruit de

pas qui se perdit peu à peu dans l'éloignement.

Dans ce moment, le *sereno* vint à passer et cria d'une voix profondément mélancolique :

— Il est minuit !

XI

Le palais Santa-Cruz.

Lorsque Gondreville eut franchi la porte d'entrée, ce même valet à figure rébarbative qu'il avait aperçu la première fois qu'il s'était présenté au palais Santa-Cruz, et dont il venait tout à l'heure encore de reconnaître la voix, se dressa devant lui pour le recevoir. C'était un homme d'une stature assez élevée, mais d'une maigreur prodigieuse, qui ne militait pas précisément en faveur

de la cuisine du palais Santa-Cruz. Il tenait à la main une lanterne, dont les reflets accusaient vigoureusement son teint hâve et les saillies de sa puissante musculature. Il était vêtu d'une vieille souquenille râpée, aux couleurs de la maison de Bazan, et portait en sautoir un large baudrier armorié, auquel était appendu un coutelas de chasse. Un énorme trousseau de clefs se balançait à sa ceinture. Enfin, une hallebarde rouillée chargeait celui de ses deux bras qui ne soutenait pas la lanterne. Dans cet appareil, où la pompe des anciens jours était complétement effacée par la pénurie, et l'on pourrait presque ajouter la misère du présent, notre homme se tenait debout, droit et fier comme un empereur.

Il s'inclina gravement devant le vicomte, et après qu'une servante, qui n'eût pas mal figuré l'une des trois Parques, eut sous ses yeux soigneusement verrouillé la porte, il fit signe à Gondreville de le suivre. Celui-ci, guidé par cet étrange Mercure, traversa successivement plusieurs cours dont l'herbe avait disjoint les pavés, heurtant à chaque

pas quelque pierre moussue ou quelque débris de construction que le vent d'automne avait renversé. Pendant ce temps-là, à la lueur du fanal dont son guide était armé, il voyait se profiler sur le fond nébuleux du ciel de grandes masses de bâtiments, tout couverts de la poussière des siècles, mêlée çà et là à une végétation parasite.

Tous ces bâtiments, dont l'ornementation variée rappelait les styles divers d'architecture successivement en honneur en Espagne depuis Ferdinand le Catholique, avaient un aspect sombre et désolé, et pas une lumière ne brillait aux nombreuses ouvertures dont ils étaient percés. On n'entendait dans cette enceinte déserte d'autre bruit que celui des pas de Gondreville et de son guide, assourdis encore par l'herbe et la mousse qui avaient étendu sur le sol et sur les dalles comme un linceul. Puis à ce bruit venait se mêler parfois celui des clefs, qui s'entrechoquaient comme les anneaux d'une chaîne de fer.

Sous les impressions en ce moment si mélancoliques du monde extérieur, tout autre

que Gondreville n'eût pas manqué sans doute d'éprouver une sorte d'appréhension superstitieuse ; mais notre héros n'était guère, on a pu le remarquer, disposé au fatalisme, à la rêverie et à tous ces instincts plus ou moins hétéroclites que l'invasion des idées et de la poésie du Nord a si étrangement développés depuis lors dans notre France. Bercé comme il l'avait été dans son enfance avec les contes célèbres de Perrault, il lui arriva de se demander s'il n'était pas par hasard dans le palais de la Belle au bois dormant. Soit qu'il eût à cœur d'éclaircir ses doutes à cet égard, soit plutôt encore que le silence fût pour lui d'un grand poids, il se mit en devoir d'adresser la parole à son guide.

— Y a-t-il longtemps, lui dit-il, que vous êtes au service de la famille de Santa-Cruz ?

A cette question le valet s'arrêta court et, après avoir promené sa lanterne sur le visage du jeune homme, il hocha la tête d'une façon affirmative, puis il se remit en marche.

— Hum ! murmura Gondreville, voilà un

garçon qui, à coup sûr, ne compromettra jamais sa maîtresse. Quelle différence avec nos laquais de Paris et de Versailles !

Puis, après un silence.

— Comment vous nommez-vous ?

— Gil Perez.

— Eh bien ! Gil Perez, mon ami, voici une pièce d'or.

Gil Perez regarda Gondreville avec une surprise profonde ; puis il fit un signe de tête négatif.

— Ne voulez-vous pas, reprit le vicomte, boire un verre de vin à ma santé ?

— Gil Perez ne boit pas de vin.

— Ah bah ! Eh bien, vous ferez de cette pièce l'usage que bon vous semblera.

— Gil Perez n'a besoin de rien.

— J'aurais cru tout le contraire.

— Gil Perez est majordome du palais Santa-Cruz.

— Quel palais et quel majordome ! Allons ! gueux comme un rat d'église et fier comme un paon, c'est un véritable Espagnol.

L'entretien en resta là forcément. Quel-

ques instants se passèrent. Maintenant la promenade n'avait plus lieu à ciel ouvert. Après avoir gravi quelques degrés de marbre brisés en maint endroit, Gondreville s'était engagé, à la suite de son guide, dans un labyrinthe de longs corridors sombres et humides comme des caveaux funéraires, et la lueur de la lanterne avait donné l'éveil à maintes chauves-souris qui s'en venaient voleter autour du luminaire, et effleuraient en passant le frais visage du vicomte du bout de leurs ailes immondes.

— Ah çà, reprit ce dernier, est-ce que nous ne sommes pas bientôt arrivés au terme du voyage? Savez-vous, M. le majordome Gil Perez, que mes jambes commencent à se lasser et que, n'était le bonheur qui m'attend, je serais presque tenté de vous souhaiter le bonsoir? Tudieu! quel pèlerinage!

Comme il parlait ainsi, Gil Perez s'arrêta devant une porte massive en chêne sculpté d'un assez beau travail, et ayant posé sa lanterne sur le plancher, il secoua son trousseau de clefs et se mit en devoir d'ouvrir la porte. Cette opération accomplie, il

murmura mystérieusement à l'oreille de Gondreville :

— Entrez ici et attendez. Vous êtes le premier venu.

— Je le vois parbleu bien, reprit le vicomte.

Et en même temps, il pénétra dans une grande salle fort délabrée, dont les murs étaient recouverts d'une tapisserie en lambeaux. Au milieu d'une des parois de cette salle était un dais en velours cramoisi, où la poussière et l'humidité avaient laissé d'ineffaçables empreintes, et dans la queue duquel étaient brodées, suivant l'usage distinctif adopté depuis longtemps par tous les membres de la grandesse, les armoiries de l'illustre maison de Santa-Cruz. Sous ce dais, on apercevait une estrade surmontée d'un grand fauteuil garni en cuir de Cordoue et également armorié. Devant ce fauteuil, une petite table avec un crucifix et un poignard. Enfin, çà et là dans la vaste salle apparaissaient de chaque côté de l'estrade quelques siéges vermoulus, disposés en demi-cercle avec un ordre méthodique

et comme une double haie de satellites.

Gil Perez, ayant ouvert sa lanterne, en retira la bougie de cire jaune qui l'éclairait, et l'ayant placée au bout du fer de sa hallebarde, il se mit en devoir d'allumer un antique lustre en cuivre appendu à l'une des solives saillantes du plafond ; puis, cette tâche remplie, il allait se retirer, lorsque Gondreville, qui s'étonnait avec quelque raison de tous ces préparatifs pleins de solennité, pour un simple rendez-vous de galanterie, l'arrêta par le bras.

— Ah çà, M. le majordome, lui dit-il, est-ce qu'on n'aurait pas pu choisir une salle un peu moins spacieuse pour me recevoir? Il y a ici de quoi passer un régiment en revue, et il me semble que pour un tête-à-tête...

Le majordome répondit avec son imperturbable gravité :

— Gil Perez a exécuté l'ordre qu'il a reçu.

— A la bonne heure! c'est peut-être un usage en Espagne. Il faut bien que je m'y fasse. Je ne vous demande plus qu'une seule chose, M. le majordome, c'est de me

faire l'amitié de dire à doña Inès que je suis là, attendant son bon plaisir, et qu'elle m'obligera infiniment de venir bientôt.

— Doña Inès! balbutia Gil Perez ébahi, vous voulez parler à doña Inès, Excellence?

— Eh mais, à qui donc voulez-vous que je parle? Décidément, ce majordome est stupide! Allez, l'ami, allez vite!

Gil Perez reprit sa lanterne et sortit de la salle.

— Ouf! s'écria Gondreville, sur le cerveau duquel les vins d'Albéroni exerçaient leur perfide influence, voilà une bonne fortune dont personne, au Palais-Royal, ne voudra croire les détails, et j'en suis à me demander moi-même si je suis bien éveillé. Comment! jusqu'à un crucifix et un poignard! Peste! il paraît que ma belle ne badine pas. Qu'est-ce que tout cela signifie, bon Dieu? J'avais bien entendu parler de la solennité que mettent les Espagnols jusque dans leurs moindres actions, mais je ne savais pas que cela s'étendît jusqu'aux rendez-vous que leurs femmes et leurs filles veulent bien accorder. Par la sambleu! je suis

curieux de voir s'il en sera ainsi jusqu'à la fin.

A ce moment, la porte roula sur ses gonds, et une femme voilée entra dans la salle. C'était doña Inès.

— Vous avez demandé à me parler, dit-elle ; me voici. Que voulez-vous de... ?

Mais à peine elle avait prononcé ces mots, qu'un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine, et que, se retournant avec une vivacité convulsive, elle se précipita en fuyant vers la porte de la salle.

— Oh ! vous ne me quitterez pas ainsi, s'écria Gondreville en s'élançant auprès de la jeune fille, dont il osa saisir la main, qu'il colla amoureusement à ses lèvres ; me voici enfin admis en votre présence, et ce n'est pas sans peine. Vous m'écouterez !

— Malheureux ! repartit doña Inès toute tremblante, qui vous a donné tant d'audace que de pénétrer jusqu'ici ? Ne savez-vous donc pas où vous êtes ? ne savez-vous pas que si j'appelle vous êtes perdu ?

Gondreville, habitué de longue main à tous les artifices par lesquels une beauté

facile essaye parfois de colorer sa défaite, crut voir dans la conduite de doña Inès une de ces scènes de comédie dans lesquelles les belles dames de Paris et de Versailles n'excellaient pas moins au temps de Louis XIV que de nos jours, et, pénétré de cette idée, il reprit avec un merveilleux aplomb :

— Eh mais, señora, il me semble que si je suis ici, ce ne peut guère être que de votre consentement; laissez-moi donc d'abord embrasser vos genoux, pour vous exprimer tout mon bonheur de vous avoir retrouvée, toute ma reconnaissance de l'entrevue que vous voulez bien m'accorder.

— Une entrevue ! moi ! balbutia la jeune fille, mais je ne vous connais pas, monsieur; vous m'avez écrit, il est vrai, mais je ne vous ai pas répondu. Je ne le devais pas, je ne le pouvais pas. Retirez-vous ; oh ! si vous saviez... tenez, j'ai pitié de vous : pendant qu'il en est temps encore, échappez-vous d'ici. Mon Dieu, mon Dieu, tout à l'heure il ne sera plus temps.

Pendant que doña Inès s'exprimait ainsi, il y avait dans sa pure et touchante physio-

nomie une expression de terreur si profonde, ses beaux yeux noirs étincelaient d'une flamme si vive, que Gondreville en fut frappé.

— M'aurait-on trompé? murmura-t-il en portant la main à son front comme pour mieux recueillir ses souvenirs.

— Oui, l'on vous a trompé : je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé, entendez-vous... ?

Et comme pour corriger l'effet de ces cruelles paroles, elle ajouta rapidement :

— Pourtant, ce n'est pas une raison pour que je veuille votre mort, et si vous tardez d'un seul instant, rien ne pourra vous sauver. Cette fois ils seront sans pitié pour vous. Qui sait si déjà l'on n'est pas instruit de votre présence ici ; si l'on ne va pas venir vous chercher, vous tuer, là, sous mes yeux?... Oh! ce serait horrible!... Fuyez! fuyez!... Mais fuyez donc!

A la révélation du danger qui le menaçait, Gondreville ne changea pas de couleur.

— Señora, dit-il avec une parfaite tranquillité, je me suis laissé prendre au piége

comme un sot, et il est juste que j'en subisse les conséquences. Je vous rends grâce de la compassion que vous daignez me témoigner en cet instant. Peut-être, si j'avais eu l'espoir de vous inspirer un autre sentiment, aurais-je cherché à sauver une existence qui me serait dès lors devenue précieuse ; mais puisqu'il en est autrement, je veux du moins vous prouver que je ne suis pas un lâche. Aussi bien, puisqu'il faut toujours en finir par là, je ne saurais trouver une meilleure occasion. En mourant je pourrai contempler encore vos beaux yeux. Vous voyez bien que je ne suis pas à plaindre. Seulement, comme on pourrait vous croire de connivence avec moi, veuillez appeler à l'aide. Un baiser sur votre jolie main, et je suis prêt.

En entendant l'insouciant et aventureux gentilhomme s'exprimer ainsi, une larme vint mouiller les paupières de doña Inès. Ce qu'il y avait de chevaleresque et de vraiment français dans de tels sentiments et dans la résolution qui en était la conséquence, la toucha jusqu'au fond de l'âme.

Celui qui tenait un tel langage était d'ailleurs, il n'est pas inutile de le rappeler, l'un des plus charmants compagnons de plaisirs et de folies du futur régent de France. Il était jeune, il était beau, il avait cette éloquence simple et entraînante à laquelle ces deux merveilleux dons de la nature ajoutent tant de prestige. Enfin doña Inès ne pouvait oublier dans quelle circonstance solennelle elle avait pour la première fois rencontré celui dont la résurrection miraculeuse avait, sans qu'elle s'en fût aperçue peut-être encore, troublé pour jamais le repos de son âme. Sous tant d'influences enivrantes, la jeune fille, émue, fascinée, tendit la main à Gondreville en s'écriant avec exaltation :

— Et moi je vous dis que je ne veux pas que vous mouriez ; suivez-moi, je vais vous montrer une issue.

— Maintenant, s'écria Gondreville en saisissant la main que son Ariane lui laissa cette fois sans trop de résistance approcher de ses lèvres, maintenant je m'abandonne à vous.

Tous deux se dirigèrent vers la porte de la salle, qu'ils ouvrirent avec précaution ; mais ils reculèrent épouvantés en apercevant, à l'extrémité opposée de la longue galerie sur laquelle elle s'ouvrait, plusieurs personnes qui s'avançaient en silence, sous la conduite du majordome Gil Perez.

— Il est trop tard, balbutia la jeune fille d'une voix défaillante ; Seigneur mon Dieu, qui l'avez sauvé il y a un mois, voulez-vous donc qu'il meure aujourd'hui ?

Puis, d'un geste convulsif, l'entraînant au fond de la salle auprès d'une fenêtre qu'on avait laissée entr'ouverte :

— Écoutez, lui dit-elle rapidement, je ne vois plus qu'un seul moyen de vous sauver. Cette fenêtre n'est pas très-élevée ; laissez-vous glisser jusqu'à terre. Dès que vous aurez touché le sol, vous marcherez avec beaucoup de précaution tout droit devant vous, jusqu'a ce que vous soyez arrivé à un massif de lauriers-roses. Au bout de ce massif, vous trouverez un petit mur, et à quelques pas, sur la droite, une porte. Cette porte donne sur une ruelle déserte, et il est

possible que la clef soit encore en dedans à cette heure... s'il en était autrement, brisez la serrure, mais fuyez surtout, fuyez sans perdre une minute, une seconde, et que la Vierge et tous les saints vous conduisent; moi, je vais les prier pour vous.

Gondreville porta une dernière fois la main de la jeune fille à ses lèvres avec non moins de galanterie et sans plus de précipitation que s'il se fût agi d'un bal de cour et que doña Inès l'eût agréé pour son danseur; puis, franchissant l'appui de la fenêtre, il disparut. Presque au même instant la porte de la salle roula sur ses gonds, et le marquis de Santa-Cruz parut en personne accompagné de plusieurs gentilshommes, et précédé de l'inévitable Gil Perez avec sa lanterne et sa hallebarde.

FIN DU TOME PREMIER.

LA

PRINCESSE DES URSINS.

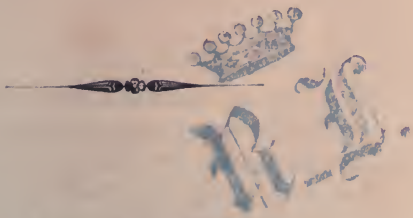
LA
PRINCESSE DES URSINS

PAR

Alexandre de Lavergne.

—

TOME II.



Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1844

I

L'arrestation.

— Par le Christ ! s'écria le marquis en entrant, nous allons enfin savoir ce que veut dire mon majordome, et quelle communication on avait à faire à ma fille ; ce ne peut être, au surplus, qu'un des nôtres. Eh quoi ! doña Inès seule ici ! où donc est cette personne?

— Je ne l'ai pas vue, mon père, répondit doña Inès en tremblant.

— Que dites-vous? mais alors Gil Perez a donc menti? mais alors qui vous a mandée ici?

Gil Perez baissa la tête, attendant avec une résignation parfaite la réponse qu'il plairait à sa jeune maîtresse de faire, et tout prêt, s'il le fallait, à confesser humblement que ses yeux et ses oreilles l'avaient trompé, sinon même qu'il était un imposteur. Doña Inès gardait toujours le silence.

— Il se passe quelque chose d'étrange ici, reprit le marquis en hochant la tête, quelque chose que je veux éclaircir : un homme est entré dans mon palais, cet homme a demandé à vous parler, à vous, doña Inès, et vous dites que vous n'avez point retrouvé cet homme ici. Je vous crois, car vous êtes ma fille. En tous cas, cet homme ne saurait être bien loin, et il faut qu'il se retrouve; n'est-ce pas, messieurs? car c'est peut-être un espion ou un faux frère. Que cette salle soit visitée à l'instant même dans tous ses recoins!

Doña Inès leva les yeux au ciel et sentit s'alléger quelque peu l'horrible poids qui

pesait sur sa poitrine depuis quelques instants et qui menaçait de l'étouffer. Pendant qu'on visitait la salle, qu'on soulevait quelques vieux lambeaux de tapisserie, celui qu'elle avait résolu de sauver gagnait du temps et pouvait parvenir à sortir du palais par le chemin qu'elle lui avait indiqué. Tout à coup, le marquis s'écria :

— Voici une fenêtre entr'ouverte, plus de doute, messieurs, c'est par là que l'homme dont il s'agit se sera échappé. Mon vieux majordome, Gil Perez, va vous servir de guide. Il suffit que quelques-uns d'entre vous se rendent avec lui dans le jardin où l'homme est sans doute caché à présent. Quel qu'il puisse être, dès lors qu'il s'est introduit ici en fraude, c'est un ennemi et vous le tuerez.

Avant même que M. de Santa-Cruz eût cessé de parler, plusieurs rapières soudainement tirées du fourreau avaient étincelé, et une demi-douzaine des assistants s'étaient élancés en dehors de la salle, sans attendre que Gil Perez leur servît de guide. Aussi bien la lune, ce soir-là, longtemps cachée

par les nuages, venait d'apparaître radieuse au milieu du firmament, et versait des torrents de clarté sur le jardin, clarté qui venait se refléter jusque dans l'intérieur de la salle; si Gondreville n'avait pu déjà parvenir à ouvrir la porte du jardin, ou du moins à la briser, il était perdu. Doña Inès se sentit frémir jusqu'à la moelle des os, et pâle, les yeux couverts d'un nuage, elle se dirigea machinalement vers la porte de la salle, prête à s'offrir elle-même victime résignée aux coups des meurtriers, s'ils voulaient, en échange, sauver Gondreville de la mort que, pour elle, il était venu affronter avec tant d'imprudence. Mais la voix du marquis de Santa-Cruz retentit tout à coup à son oreille, comme la trompette de l'archange au jour du jugement dernier :

— Pourquoi nous quittez-vous ainsi, doña Inès?

— Mon père, balbutia la jeune fille d'une voix à peine articulée, il est tard, je rentre dans mon appartement.

— Demeurez. La fille du marquis de Santa-Cruz n'est point de trop ici quand on

va délibérer sur les moyens de sauver l'Espagne, n'est-ce pas, messieurs ?

— Excusez-moi, mon père, je vous en supplie, je ne me sens pas bien, je souffre !

— En effet ! s'écrièrent à la fois plusieurs des assistants, la señora est bien pâle.

— Il n'importe, reprit le marquis, j'ai dit !

Doña Inès demeura immobile et glacée. Le vieux compagnon d'armes du maréchal de Berwick était un de ces hommes de fer devant lequel tout le monde dans sa maison, à commencer par sa fille, était habitué à plier, et le ressentiment qu'il nourrissait depuis plusieurs années contre le régime nouveau, avait encore accru son humeur despotique et impatiente de toute espèce d'obstacles.

Il se fit un silence, silence durant lequel on pouvait entendre distinctement, sous les fenêtres de la salle, des bruits de pas sur le sable. Ces bruits avaient quelque chose de sinistre ; car, d'un instant à l'autre, il pouvait s'y mêler un cliquetis d'épées, puis le râle d'un moribond.

A la fin, un cri perçant, un cri d'angoisse et de désespoir retentit à peu de distance.

— Ah ! je savais bien, s'écria M. de Santa-Cruz, qu'il ne pouvait nous échapper ! Écoutez !... je n'entends plus rien. Justice est faite ! Réjouissez-vous avec nous, doña Inès.

— Mon père...

La jeune fille essaya, mais en vain, d'articuler une parole de plus. Sa bouche se crispa, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sur le plancher, privée de sentiment.

Pendant que l'on s'empressait autour de doña Inès évanouie, l'un de ceux qui étaient descendus dans le jardin rentra dans la salle. C'était le comte d'Altamire, ce jeune seigneur qui, au témoignage de Saint-Simon, s'en allait toujours vêtu comme au temps du roi Philippe II, et qu'on eût pris volontiers, avec sa fraise godronnée, son pourpoint et ses chausses de velours noir, pour un portrait de famille descendu de son cadre. Il tenait encore son épée nue à la main, et, frappé du spectacle qui s'offrait à sa vue, il s'arrêta sur le seuil avec surprise ; mais le marquis de Santa-Cruz, s'avançant à sa ren-

contre, lui dit avec sang-froid et en employant à son égard le tutoiement alors en usage parmi les membres de la grandesse :

— Par Notre-Dame del Pilar ! comte, ce qui se passe ici ne vaut vraiment pas la peine que tu y fasses attention. C'est une jeune fille qui tombe en défaillance, parce qu'on vient de tuer un homme. J'augurais mieux, je l'avoue, du sang dont elle est issue ; mais, hélas ! tout dégénère dans notre vieille Espagne depuis que cette damnable Française, qu'on nomme la des Ursins, y a mis le pied.

— Il est vrai, reprit le comte d'Altamire en poussant un profond soupir et en rangainant sa rapière dans le fourreau. Pourtant, tu es dans l'erreur, marquis, en ce qui touche à l'homme : nous ne l'avons pas encore tué.

— Qu'est-ce à dire ?

— Au moment où nous approchions de lui, il avait entrepris de forcer une porte du jardin avec son épée ; mais son épée s'est brisée. Alors, il a poussé un cri ; puis, nous ayant aperçus, il est venu droit à nous,

et nous a dit : « Messieurs, je suis votre prisonnier ; vous le voyez, je n'ai plus d'arme pour me défendre ; mais que l'un de vous me prête une épée, et je suis prêt à tenir tête à chacun de vous l'un après l'autre. Un contre six ! je vous la fais belle, et nous verrons qui gagnera la partie. »

— L'insolent ! Je gage que c'est un Français.

— En gageant, marquis, tu gagnerais, car il nous l'a déclaré ainsi, et il a ajouté qu'il était gentilhomme. Un gentilhomme désarmé qui demande à se défendre, tu comprends, marquis, que nous ne pouvions, que nous ne devions pas le tuer.

— Que m'importe ! C'est son nom maintenant qu'il me faut, le nom de ce larron de nuit... gentilhomme.

En parlant ainsi, le marquis attacha un regard soupçonneux sur doña Inès, qui était peu à peu revenue à elle, et qui, tremblante et respirant avec peine, prêtait une oreille attentive à ce dialogue.

Le comte d'Altamire répondit :

— Il a refusé de nous dire son nom.

— Il a bien fait, repartit le marquis d'une voix sourde ; il n'y a plus de nom pour les morts, et s'il vous a plu de l'épargner, je ne l'épargnerai pas, moi. Tout homme qui est entré dans le palais de Santa-Cruz contre le gré du maître et seigneur de ce palais, n'en doit plus sortir. Cela est écrit dans le livre des coutumes de la maison de Bazan. N'est-ce pas, doña Inès ?

La jeune fille tressaillit et baissa la tête avec consternation.

A ce moment la porte de la salle se rouvrit, et tous ceux qui étaient descendus dans le jardin avec le comte d'Altamire rentrèrent. Gil Perez les suivait, portant un plat d'argent, sur lequel était déposée une clef; il mit un genou en terre devant le marquis.

— Monseigneur, dit-il, voici la clef du caveau où le prisonnier est enfermé.

M. de Santa-Cruz prit la clef sur le plateau et la plaça dans sa ceinture. Puis, se penchant à l'oreille du marjodome, il prononça quelques mots à voix basse. Gil Perez inclina respectueusement la tête.

— Maintenant, ajouta le marquis en se tournant vers sa fille, je ne vous retiens plus ici. Doña Inès, vous pouvez vous retirer.

La jeune fille fit quelques pas vers la porte, puis se retournant soudain, presque convulsivement, elle s'en vint se prosterner, à son tour, aux pieds de son père, et là, d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Monseigneur, s'écria-t-elle, le bon Dieu m'est témoin que je ne connais pas ce gentilhomme ; mais puisque ceux qui devaient le tuer l'ont épargné, ne lui ferez-vous pas grâce aussi à votre tour ? Monseigneur, par pitié, avant que je vous quitte, dites-moi qu'il ne mourra pas.

L'austère physionomie du marquis de Santa-Cruz conserva toute son impassibilité, et, sans prononcer une parole, il fit signe à Gil Perez d'emmener sa fille.

Après que doña Inès eut quitté la salle, il y eut quelques instants de silence. La scène qui précède avait péniblement impressionné les assistants. Le comte d'Altamire prit enfin la parole.

— Je sais, dit-il, qu'il convient peu à la jeunesse de contredire les barbes grises. Pourtant, marquis, je crois de mon devoir d'ajouter quelques paroles à celles que tu viens d'entendre dans la bouche d'une personne qui t'est chère, sans doute; tu es ici dans ton palais, et, en vertu des priviléges de ta race, tu dois y exercer, suivant ton bon plaisir, tes droits de haute et basse justice. Cependant, daigne considérer qu'il s'agit ici d'un Français, d'un gentilhomme qui appartient, suivant toute apparence, à la cour. S'il disparaît, ce fait éveillera des soupçons, on fera des recherches, et ces recherches peuvent être fatales à nos projets. Il me semble, sauf meilleur avis, qu'il serait préférable de faire venir ici ce gentilhomme, de l'interroger, et, d'après ses réponses, d'examiner s'il doit être renvoyé en exigeant de lui l'engagement d'honneur de ne rien révéler de ce qu'il a pu voir et entendre ici, ou bien s'il convient de le garder prisonnier jusqu'à nouvel ordre en le forçant à écrire une lettre dans laquelle il colorera son absence d'un prétexte quel-

conque. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

— C'est aussi notre sentiment, s'écrièrent à l'envi la plupart des assistants.

— Messieurs, dit le marquis, si vous m'en croyez à votre tour, sans nous occuper davantage, pour le moment, de ce Français, nous aviserons sur-le-champ au parti que nous devons prendre dans la conjoncture délicate où le royaume se trouve placé. Les moments sont précieux et il ne faut pas en perdre un seul.

Ayant ainsi parlé, le marquis alla s'asseoir sous le dais, à la place d'honneur qui lui était réservée à plus d'un titre, pour son âge, pour son rang et pour ses services passés, et le reste de l'assemblée prit place sur les siéges qui avaient été préparés pour recevoir ce qu'il faut bien appeler les conjurés.

— Il convient d'abord, reprit M. de Santa-Cruz, de constater si tous ceux qui ont été convoqués sont bien ici présents. Comte d'Altamire, c'est toi le plus jeune de l'assemblée, ce soin te regarde.

M. d'Altamire reçut des mains du mar-

quis une liste sur laquelle tous les noms des conjurés, ou, pour mieux parler, des mécontents, alors présents à Madrid, se trouvaient inscrits. C'étaient les plus beaux noms de l'Espagne, et il est facile de s'en rendre compte en se rappelant que les premiers postes du royaume avaient été distribués à des Français, contrairement aux sages avis que le roi Louis XIV avait tracés de sa main pour son petit-fils, au moment où ce dernier vint prendre possession de l'héritage du roi Charles II.

Les premiers qui répondirent à l'appel furent le comte de Palma, dont la femme était, dit-on, si merveilleusement belle; don Manrique de Lara, comte d'Aguilar, ex-capitaine de la compagnie espagnole des gardes du roi, celui-là même qui avait été exilé par la princesse des Ursins pour avoir essayé de donner une maîtresse au roi; le duc d'Albuquerque, petit-fils de la camarera mayor de la reine Louise d'Orléans; le duc de Médina-Sidonia, de la maison de Gusman, fils du grand écuyer de ce nom, et qui, suivant l'expression tout espagnole du duc de Saint

Simon, avait mieux aimé conserver sa golille que de faire sa couverture. Nous nous abstiendrons de nommer les autres.

Certes, ce dut être un spectacle curieux que de voir dans cette salle délabrée tous ces nobles rejetons de la grandesse, qui, au milieu de ces lambeaux de tapisseries où se trouvaient retracés les souvenirs de gloire attachés d'une manière impérissable au nom de leurs aïeux, leurs combats acharnés contre les Mores, et toutes les traditions chevaleresques du romancero, s'en venaient, graves et recueillis, conspirer le renversement d'une femme.

A mesure qu'ils étaient appelés, les assistants s'avançaient auprès de la table sur laquelle étaient déposés, comme on l'a vu, le livre des saints Évangiles et un poignard, puis ils prononçaient le serment dont la formule suit :

« Par ce saint livre et par la croix de ce poignard, moi (chacun disait ses noms et prénoms), je jure d'apporter tous mes efforts, tout mon crédit et toute mon assistance à l'accomplissement de ce qui va

être résolu ici contre la personne damnée de Anne-Marie de la Trémouille, princesse des Ursins, et de n'en rien révéler à âme qui vive, promettant même, s'il le faut, de sacrifier ma vie pour cette œuvre sainte. »

Deux personnes seulement ne répondirent point à l'appel : c'étaient le jésuite Robinet, confesseur du roi, et Albéroni, l'agent du duc de Parme. Le premier pouvait avoir été retenu par les devoirs de sa charge auprès de Philippe V, dont la dévotion, comme on sait, était extrême, et qui, sous ce rapport, véritable malade imaginaire, envoyait chercher à toute heure du jour et de la nuit le médecin de l'âme. Quant à Albéroni, comme il n'avait absolument du prêtre que l'habit et la tonsure, son absence était beaucoup plus faite pour étonner.

— Êtes-vous bien sûrs, messieurs, de cet Albéroni ? s'écria l'un des assistants ; ces Italiens sont gens à double face dont il faut toujours se défier.

Le doute exprimé dans cette circonstance fut victorieusement réfuté par ces mots ré-

pétés avec emphase par divers membres de l'assemblée :

— Le père Robinet nous répond de lui !

Or, il faut qu'on sache que le jésuite, bien qu'absent alors, était l'âme de la réunion, comme le marquis de Santa-Cruz en était le bras. Ce dernier repartit aussitôt :

— Or çà, messieurs, nous ne saurions attendre davantage, et il faut nous résoudre à prendre un parti sans le concours du révérend père Robinet et de M. Albéroni. Vous savez tous quel est l'objet qui nous rassemble. Toutes ces dérogations aux saintes coutumes de nos pères, dont nous sommes les témoins depuis tantôt quatorze années, ont eu le résultat que j'avais prévu. Le roi Philippe V est à la veille de commettre un acte qui déshonorerait à jamais la monarchie espagnole si nous n'y mettions obstacle, nous les grands du royaume, nous les gardiens naturels de la gloire de cette monarchie. Pour cela, il n'est qu'un seul moyen : il faut que la personne qui, par ses artifices et, sans nul doute, avec l'aide du démon (ici le marquis se signa et presque tous les

membres de l'assemblée l'imitèrent), a conduit le roi sur le bord de l'abîme, y tombe seule. Je viens de traverser une grande partie de l'Espagne, et partout j'ai retrouvé les sentiments qui m'animent moi-même, haine et mépris pour la princesse des Ursins. Nous n'avons donc pas à craindre d'être désavoués par le peuple espagnol. Castillans, Aragonais, Galiciens, tous sont unanimes. Il s'agit seulement de nous entendre sur le moyen que nous emploierons pour renverser notre ennemie. Quant à moi, le nom que je porte m'interdit l'emploi de tout moyen dont un Bazan puisse avoir à rougir. J'ai été outragé ouvertement et en face par la favorite. Je veux me venger d'elle ouvertement et en face.

— Nous le voulons tous! s'écrièrent les assistants.

— Ainsi donc, point de poison ni d'embûches. Cela est indigne des fils de nos pères. Si vous m'en croyez, nous marcherons tous en armes sur le palais de Médina-Céli, et nous enlèverons de vive force la princesse des Ursins.

— C'est cela ! nous le voulons ainsi.

— A la bonne heure. Les Bournonville et les Chalais essayeront sans doute de la défendre ; mais nous aurons pour nous la garde espagnole, lorsqu'elle reconnaîtra parmi nous son ancien capitaine, le comte d'Aguilar.

— Vive Aguilar ! vive Santa-Cruz ! Et maintenant le jour et l'heure ?

— Le jour, il ne saurait être trop prochain, ce sera demain. L'heure, au sortir de la messe que nous irons entendre à Notre-Dame d'Atocha, pour nous préparer à l'accomplissement de cette grande résolution.

— Adopté ! adopté ! Il faut que cette nuit soit la dernière où le palais de Médina-Céli aura à souffrir la présence de la favorite !

— Mais une fois qu'elle sera tombée en notre pouvoir, reprit le duc de Médina-Sidonia, qu'en ferons-nous ? Ne convient-il pas de prononcer dès à présent sur son sort ?

— Elle m'a exilé, dit le comte d'Aguilar, qu'elle soit comme moi frappée d'exil !

— Elle a prodigué l'or de l'Espagne à ses

créatures, ajouta le comte de Palma, que tous ses biens soient confisqués.

— Ce n'est pas là un châtiment suffisant, murmura Santa-Cruz.

— En effet, reprit le duc d'Albuquerque, investie des hautes fonctions de camarera mayor que mon aïeule avait exercées avec tant de gloire, elle a laissé s'introduire dans le palais des reines d'Espagne toutes les distractions frivoles et tous les plaisirs coupables qui conduisent les âmes à la perdition. Chargée de maintenir l'autorité de la règle, elle a été la première à la violer. Qu'elle soit donc renfermée pour le reste de ses jours, là où la règle est la plus sévère, afin de faire pénitence. Je demande que la grille du couvent de *las Descalzas reales* s'ouvre demain pour la princesse des Ursins et qu'elle se referme à jamais sur elle.

— Ce n'est point encore un châtiment suffisant, répéta Santa-Cruz.

— Je pense comme toi, marquis, dit Altamire, si l'Espagne a été la reine du monde sous les rois de la maison d'Autriche, elle

n'en est pas seulement redevable au génie de Charles-Quint et de Philippe II. Que Dieu ait les âmes de ces deux grands monarques! Deux institutions non moins sages que sacrées ont contribué à ce grand résultat : l'inquisition et l'étiquette. Or, la princesse des Ursins a anéanti le pouvoir du saint-office et réduit le cardinal grand inquisiteur au rôle d'un de ses valets, pendant qu'elle-même bravait outrageusement toutes les lois de l'étiquette, aujourd'hui, hélas! presque entièrement oubliées en Espagne. C'est là un double crime, un double crime d'État. C'est pourquoi je demande que la princesse des Ursins soit condamnée à finir ses jours dans les cachots de la tour de Ségovie, où sont les criminels d'État.

— Ce n'est point encore un châtiment suffisant, dit Santa-Cruz pour la troisième fois.

— Que voulez-vous donc, Excellence? s'écrièrent avec surprise plusieurs des assistants.

— Je veux, répondit le marquis, qu'elle meure comme est morte, il y a cent ans,

en France, une femme peut-être encore moins coupable qu'elle, la maréchale d'Ancre. Croyez-moi, messieurs, comme jadis Leonora Galigaï, la princesse des Ursins a jeté un sort sur la famille royale ; comme jadis Leonora Galigaï, la princesse des Ursins a osé substituer sa volonté à la volonté royale ; comme Leonora Galigaï, ce n'est rien qu'une magicienne. Livrons-la donc à l'inquisition pour qu'elle périsse dans un *auto-da-fé,* avec le *san benito* en tête, après avoir fait amende honorable à Dieu, au roi, aux grands et au peuple, et que cet exemple terrible effraye à jamais quiconque serait tenté de l'imiter.

— Qu'elle meure donc ! s'écrièrent tous les assistants, subjugués par l'énergie sauvage du vieux capitaine, qu'elle meure !

— Oui, qu'elle meure, dit Aguilar, afin que je puisse reprendre mes fonctions de capitaine des gardes, dont elle a osé m'exclure !

— Qu'elle meure, dit Santa-Cruz, afin qu'à la Saint-Philippe prochaine, ce soit moi qui tienne l'épée nue au côté du roi !

— Qu'elle meure, dit Médina-Sidonia, afin

que je sois grand écuyer comme l'était mon père!

— Qu'elle meure! qu'elle meure! répéta un chœur formidable, pendant que tous les bras levés vers le plafond de la salle semblaient prendre le ciel à témoin de l'arrêt prononcé contre la favorite.

Tout à coup la porte de la salle s'ouvrit avec violence et le père Robinet parut. Il était pâle et hors d'haleine.

— Messieurs, s'écria-t-il, j'avais promis de me rendre à cette réunion, et je n'ai point voulu manquer à ma promesse, quels que pussent être les obstacles que j'ai rencontrés. J'ignore si la princesse des Ursins a des soupçons; mais tous les postes ont été doublés ce soir au palais de Médina-Céli, et il y a ordre exprès de ne laisser entrer ni sortir âme qui vive. Moi-même, malgré le saint caractère dont je suis investi, j'ai éprouvé toutes sortes de difficultés, et il m'a fallu recourir à un subterfuge pour franchir le seuil du palais. Quoi qu'il en soit, j'espère n'avoir point été suivi dans ma course précipitée jusqu'ici; mais si vous m'en croyez,

nous ne demeurerons pas davantage réunis, et nous éviterons même de sortir par la grande porte, afin de n'être point aperçus dans la ville, à cette heure, sans doute, sillonnée en tous sens par les espions de la princesse des Ursins. Il y a tout près d'ici une issue secrète, par laquelle ce palais communique avec le couvent des révérends pères jésuites. C'est par là que je suis venu, c'est par là qu'il faut fuir. Nous pourrons passer la nuit dans l'intérieur du couvent, et dès que le jour sera venu, j'aurai soin qu'on vous procure les moyens convenables pour regagner vos demeures. Venez, suivez-moi.

Ainsi qu'il arrive trop souvent en pareil cas, l'arrivée du père Robinet, la terreur empreinte sur son front, et les nouvelles qu'il apportait, avaient singulièrement refroidi les dispositions belliqueuses de l'assemblée. Cependant quelques-uns des assistants ne semblaient point résolus à quitter ainsi la place.

Le comte d'Altamire et le duc de Médina-Sidonia, principalement, demandaient que,

profitant des ténèbres de la nuit et du sommeil dans lequel la ville était plongée, on marchât à l'instant même sur le palais de Médina-Céli, et qu'on mît à exécution, sans plus tarder, le plan qui venait d'être arrêté. Ils furent appuyés par le marquis de Santa-Cruz ; mais ce fut en vain que tous trois s'efforcèrent de retenir leurs compagnons. Ceux-ci, entraînés par les paroles du révérend père Robinet, se mirent en devoir de quitter la salle comme si quelque fléau contagieux venait d'y faire invasion, et bientôt M. de Santa-Cruz se trouva complétement seul, car MM. de Médina-Sidonia et d'Altamire avaient dû céder au torrent, et le marquis lui-même les avait engagés à se retirer.

— Honte et malheur ! s'écria ce dernier en proie au plus profond accablement, et voilà les hommes qui veulent régénérer l'Espagne !

Puis, frappé d'un souvenir subit, il tressaillit, et un éclair jaillit de ses yeux caves pendant qu'il ajoutait avec un accent presque sauvage :

— Maintenant, à ma vengeance !

En même temps, portant à ses lèvres un sifflet d'argent, il en tira un son aigu et strident qui retentit dans les cours de l'antique manoir comme le mugissement de la tempête. A cet appel, Gil Perez accourut. Sans articuler une parole, le marquis lui remit la clef du caveau où Gondreville avait été renfermé, et quelques instants après ce dernier fut introduit.

A sa vue, M. de Santa-Cruz resta comme pétrifié.

— Sang du Christ ! s'écria-t-il, lui que j'avais cru mort ! Mais c'est donc le maudit en personne !

— Ma foi ! M. le marquis, répondit le jeune Français avec son inépuisable fonds d'insouciance et de gaieté, je vous assure que si j'avais cet avantage, je ne serais pas ici à l'heure qu'il est.

— Gil Perez, reprit M. de Santa-Cruz, c'est en effet un gentilhomme ; as-tu fait préparer la hache et le billot ?

— Oui, monseigneur, tout est prêt.

— C'est bien. Monsieur, vous avez dix

minutes pour recommander votre âme à Dieu, si vous avez une âme et si vous croyez en Dieu. Faites vite!

— Ah çà, M. le marquis, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Apprenez, monsieur, que je ne plaisante jamais. Voilà déjà une minute au moins écoulée.

— Eh quoi! vous voulez... la... sérieusement, que parce qu'étourdiment je suis venu comme un pauvre papillon me brûler ici à la lumière de deux beaux yeux qui, je vous le déclare sur mon honneur, sont restés insensibles à mon douloureux martyre, je paye de ma vie cette imprudente démarche! Allons donc! réfléchissez un peu. Par la sambleu! nous ne sommes pas ici... en pays musulman, que je sache, et c'est pousser aussi un peu trop loin le culte des vieux souvenirs. De grâce, M. le marquis, revenez à vous. Ne suis-je point déjà assez puni d'avoir échoué auprès de la belle doña Inès? Qu'exigez-vous de moi? Vous plaît-il que je certifie ma honte par écrit? Ce sera pour moi une grande mortification, mais enfin,

je suis prêt à le faire, pour peu que cela vous soit agréable. Vous ne me répondez pas...

Pendant cette allocution, le marquis s'était promené à grands pas dans la salle. Lorsqu'elle fut terminée, il s'arrêta, et se tournant froidement vers son majordome :

— Gil Perez, dit-il, les dix minutes sont écoulées, emmène ce gentilhomme et fais ton office.

— Inexorable ! murmura Gondreville ; il suffit. Je ne crois pas de ma dignité de gentilhomme de descendre à de lâches et vaines supplications. Je me suis laissé entraîner dans un piége, et il est bien juste que je porte la peine de ma sotte crédulité. Je saurai mourir. M. le marquis de Santa-Cruz, écoutez-moi, je n'ai plus que deux mots à vous dire, deux mots dont vous vous souviendrez sans doute un jour à venir, et ce jour n'est pas loin. En me frappant, vous placez vous-même sur la tête de la princesse des Ursins la couronne d'Espagne et des Indes.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? balbutia

le marquis avec une surprise profonde, car c'étaient les premières paroles un peu sérieuses qu'il eût recueillies de la bouche de Gondreville ; mais ce dernier, si tant est qu'il fût disposé le moins du monde à expliquer le sens mystérieux dans lequel il venait de formuler sa pensée, n'en eut pas le temps ; à ce moment même un grand bruit retentit au dehors, et la porte de la salle s'étant ouverte, une troupe de gens de justice y pénétra, accompagnée d'un grand nombre d'alguazils et de soldats le mousquet à la main et prêts à faire feu au premier signal. L'alcade-mayor qui les suivait de près entra lui-même le dernier dans la salle, et s'avançant auprès du marquis, il le toucha du bout de sa baguette en s'écriant :

— Au nom du roi, marquis de Santa-Cruz, je vous arrête, comme prévenu du crime de haute trahison.

II

Ne touchez pas à la reine.

Parvenus à cet endroit de notre récit, nous devons, pour le dégager de toute obscurité, expliquer comment s'était opérée la merveilleuse délivrance de notre héros, et pour cela il suffira de peu de mots.

Albéroni était ce que les uns appellent un profond politique, d'autres un habile intrigant, sans qu'aujourd'hui même, où l'une et l'autre science ont fait tant de progrès, il

soit bien facile de discerner où commence la première, où s'arrête la seconde. Ceci posé, l'agent de M. le duc de Parme, après avoir conduit lui-même M. de Gondreville jusqu'à la porte du palais Santa-Cruz et s'être bien assuré qu'il y était dûment entré, ce qui ne voulait pas dire précisément qu'il en dût jamais sortir, Albéroni, disons-nous, avait fait le raisonnement suivant :

— Me voici débarrassé d'un concurrent fort dangereux : c'est à merveille. Mais maintenant que va-t-il arriver de tout ceci ? Gondreville deviendra ce qu'il pourra, cela le regarde, ou plutôt cela regarde M. le marquis de Santa-Cruz, aux bons soins duquel je m'en rapporte parfaitement sur ce point. Mais le marquis et ses chers adhérents, les Altamire, les Médina-Sidonia et consorts ne se réunissent pas en ce moment pour délibérer sur le pourpoint qu'ils mettront demain. Plusieurs d'entre eux sont gens d'action, et d'ici à quelques heures ils peuvent être maîtres du pouvoir, au lieu et place de Son Altesse madame la princesse des Ursins ? En serai-je plus avancé ? J'en doute ; car ils me

auront mauvais gré de leur avoir faussé compagnie. Comment faire?

Là-dessus, notre Parmesan s'était frappé le front, avait regardé le ciel qui était fort sombre, puis, illuminé tout à coup lui-même intérieurement par une triomphante clarté qui venait de traverser son esprit, il s'était mis à courir comme un fou dans la direction du palais de Médina-Céli, où, comme on le sait, le roi et la princesse avaient établi leurs pénates depuis la mort de la feue reine.

Tout dormait à cette heure dans le palais, à l'exception des sentinelles, et il fallut parlementer pendant assez longtemps pour qu'on allât éveiller la princesse et lui porter un billet tracé à la hâte par Albéroni. Ce dernier suppliait madame des Ursins de lui accorder à l'instant même cinq minutes d'entretien dans l'intérêt de la monarchie, intérêt que le moindre retard pouvait singulièrement compromettre. L'audience fut accordée, et l'on sait assez ce qui s'ensuivit pour qu'il soit inutile d'entrer à cet égard dans de longs détails.

Comme on le pense bien, Albéroni se garda fort de faire connaître qu'il avait envoyé à sa place le favori de la princesse. De plus, voulant se donner tout le mérite d'une semblable révélation sans en accepter les charges à aucun titre, il commença par déclarer à madame des Ursins qu'il ne savait absolument rien de l'objet de la conspiration ni de ses auteurs ; que le hasard seul l'avait mis sur la voie de cette coupable entreprise, et qu'il suppliait même Son Altesse de ne point le mettre en jeu dans cette affaire, où il désirait garder le plus strict incognito. La princesse le loua fort de son zèle et se persuada dès lors qu'elle avait dans la personne du rusé Parmesan un homme qui lui était entièrement dévoué. Cette fausse opinion, habilement entretenue par Albéroni, devait, à peu de temps de là, la conduire à sa perte.

Cependant, ainsi qu'on l'a vu, Albéroni n'avait réussi qu'à moitié dans sa machiavélique entreprise, et Gondreville était sorti sain et sauf du piége qui lui avait été tendu. Lorsque la renommée vint apporter cette nouvelle aux oreilles de l'agent de M. le duc

de Parme, il ne put réprimer un tremblement convulsif, pensant bien que son *jeune ami* n'aurait rien de plus pressé que de venir lui demander un compte sévère de toutes ses machinations, et que le moins qu'il pût faire, à raison du caractère sacré dont il était revêtu, était de lui couper les deux oreilles.

Durant un gros quart d'heure, l'abbé demeura littéralement anéanti, se demandant s'il n'enfourcherait pas le premier bidet de rencontre pour s'en aller se cacher au fond de quelque sierra bien sauvage et surtout bien inaccessible. A la fin, il reprit courage, et passant instantanément avec toute la versatilité méridionale d'un extrême abattement à une extrême confiance, il endossa son manteau, puis, la tête haute, le front rayonnant, il se fit conduire en chaise au logis de Gondreville.

Véritable type de ces valets de comédie que notre Molière a immortalisés sous les traits de Scapin et de Mascarille, et qu'on retrouve dans toutes les classes de la société, sous l'habit brodé et sous la soutane même tout aussi bien que sous la souque-

nille, notre Parmesan venait de prendre une grande résolution, et n'étant pas assez bon chrétien pour suivre à la lettre les préceptes de l'Écriture, il avait préféré en prendre le contre-pied. C'est pourquoi il s'en allait de lui-même au-devant du péril qui le menaçait.

Du plus loin que Gondreville l'aperçut, il chercha non pas son épée, mais bien sa canne, que fort heureusement il ne trouva pas à sa portée. Aussi bien Albéroni ne lui eût pas laissé le temps de se pourvoir de cet instrument de vengeance, car il se précipita dans la chambre avec une pétulance sans égale, et sautant au cou du jeune gentilhomme qu'il embrassa sur les deux joues :

— Ah ! mon cher vicomte, s'écria-t-il presque pleurant de joie, vous m'êtes donc enfin rendu ! quel bonheur ! Savez-vous que je devrais me mettre à vos genoux comme un coupable qui demande grâce ? car enfin peu s'en est fallu que par ma faute, par ma très-grande faute, vous ne sortissiez pas vivant de cette caverne de bandits où moi-même je n'ai pas

craint de vous... Oh ! si vous saviez ! c'est affreux ! c'est indigne ! Comme vous j'ai été trompé, que dis-je ? plus que vous. A qui se fier désormais, bon Dieu ? Les misérables ! non contents de vouloir attenter aux jours de votre auguste protectrice, ils prétendaient aussi vous rendre victime parce qu'ils savent tout votre dévouement pour elle, dévouement que je partage, bien entendu. Et ils avaient osé jeter les yeux sur moi pour vous attirer dans cette abominable embûche, et moi qui sottement ai ajouté foi à leurs discours ! Ah ! je ne m'en consolerai jamais, c'est bien sûr. Mon Dieu, qu'on est donc malheureux d'être crédule et de ne pouvoir jamais soupçonner le mal parce qu'on est incapable de nuire à qui que ce soit ! Grâce au ciel, j'ai pu réparer ma faute. Vous n'étiez pas plutôt entré dans cet antre de bandits que j'ai commencé à soupçonner quelque chose. Alors, savez-vous ce que j'ai fait ? Je me suis caché sous un balcon, dans un angle obscur, et je n'ai pas tardé à apercevoir des gens à mine fort suspecte, enveloppés dans leurs capes, la tête couverte de larges som-

breros, et qui s'approchaient du palais en chantonnant ce maudit refrain aragonais que je ne pourrai plus désormais entendre sans éprouver une crispation de nerfs et sans verser un torrent de larmes... j'en suis sûr. Pour le coup, je ne pouvais plus conserver aucun doute. Aussi, prenant mes jambes à mon cou, j'ai couru au palais, j'ai écrit quelques mots à la hâte sur un papier, et à force de prières, j'ai obtenu qu'on remit sur-le-champ ce papier à Son Altesse. Ah! mon cher vicomte, si vous doutez le moindrement de ma véracité, vous pouvez interroger vous-même madame la princesse des Ursins, elle vous confirmera de point en point tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. Mais pourtant si vous m'en croyez, vous ne soufflerez pas un mot de tout cela à âme qui vive, je serais perdu; car ce marquis de Santa-Cruz a des amis, je devrais dire des complices. Ils sont nombreux, bien qu'on n'ait pu mettre la main dessus, et s'ils venaient à découvrir que c'est grâce à moi que leur entreprise a échoué, ils ne manqueraient pas d'en tirer

une vengeance éclatante. Oh ! ne me perdez pas, vicomte, par grâce, par pitié, ne me perdez pas ! Vous me devez bien un peu de reconnaissance, puisque enfin c'est moi qui vous ai sauvé.

Bien que ce discours, dont la merveilleuse péroraison ne tendait à rien moins qu'à constituer Albéroni en qualité de sauveur de Gondreville, présentât peut-être, sous plus d'un rapport, quelque chose d'assez louche et d'assez énigmatique, la fougue et l'animation tout italiennes avec lesquelles il fut débité étourdirent tellement notre héros qu'il le considéra, à peu de chose près, comme aussi vrai qu'un chapitre de l'histoire sainte, et ne chercha nullement à en approfondir les parties ténébreuses.

Aussi bien, il éprouvait un peu de honte de s'être laissé si facilement entraîner dans un piége, et il n'était pas moins désireux que l'abbé d'étouffer une histoire où sa réputation, en matière de galanterie, était fort compromise. C'est pourquoi il s'empressa d'assurer Albéroni de sa discrétion, et de lui déclarer qu'il n'avait aucune espèce de

rancune contre lui, persuadé qu'il était de ses bonnes intentions. L'abbé n'en demandait pas davantage, et après s'être félicité de nouveau du bonheur qu'il avait eu de sauver la vie à un si galant homme que le vicomte de Gondreville, il s'en retourna chez lui, riant dans sa barbe, et comblé des actions de grâces de notre héros. Peu s'en fallut même que ce dernier ne lui demandât pardon de la mauvaise pensée qu'il avait eue de lui donner des coups de canne.

Le soir, il y eut grande réception chez la princesse des Ursins, que toute la cour s'en vint féliciter à l'occasion du danger auquel elle venait d'échapper d'une façon si miraculeuse. Parmi les plus empressés auprès de Son Altesse, on remarqua comme toujours plusieurs de ceux-là même qui, la nuit précédente, avaient juré sa perte avec le plus d'acharnement. Le père Robinet lui-même ne fut pas des derniers dans cette circonstance solennelle à venir présenter ses hommages à la princesse, tant en son nom qu'au nom des révérends pères dont le couvent avait servi d'asile aux conjurés lorsqu'on

leur avait donné l'alarme. Enfin Gondreville parut, et il devint aussitôt le point de mire de tous les regards. Seulement, un observateur tant soit peu attentif eût remarqué, dans l'expression avec laquelle tous les yeux s'attachaient sur lui, deux sentiments bien distincts.

Les uns, et c'étaient, il faut le dire, les plus nombreux, voyaient dans le jeune vicomte l'homme dont la destinée s'était trouvée associée avec celle de la princesse des Ursins dans un commun péril, et ne doutant pas que cette circonstance n'accrût excessivement son crédit, ils guettaient avec avidité le moment où ils pourraient s'approcher de lui, pour lui dire qu'ils étaient ses très-humbles serviteurs.

Les autres, et parmi ceux-là on pouvait remarquer le lieutenant aux gardes Amenzaga, chuchotaient entre eux à voix basse, et se rappelant que c'était la seconde fois que Gondreville échappait ainsi d'une façon mystérieuse à une mort presque certaine, ils commençaient à se persuader que ce jeune Français pourrait bien, ainsi que l'avait déjà

exprimé le lieutenant, n'être pas sans quelques relations avec le malin esprit, et ils le contemplaient avec une curiosité mêlée de terreur.

On savait, en effet, que Gondreville était du nombre des jeunes gentilshommes admis dans l'intimité du futur régent de France au Palais-Royal ; on n'ignorait pas non plus la passion de ce prince pour les sciences naturelles et particulièrement pour la chimie ; enfin il avait été grandement question dans toute l'Europe de certaines pérégrinations nocturnes de M. le duc d'Orléans dans les carrières de Vanvres, en compagnie de MM. de Mirepoix et autres, pour converser avec le diable.

Sous l'influence de pareils récits, dans la capitale de l'Espagne, des gens qui, au sortir du ventre de leur mère, avaient ouvert les yeux à la lueur sanglante de quelque auto-da-fé, étaient jusqu'à un certain point excusables dans leurs appréhensions superstitieuses. Quoi qu'il en soit, dès que Gondreville eut présenté ses devoirs à la princesse des Ursins, il se vit entouré et pressé

de questions auxquelles il répondit en général d'une manière fort évasive. Les plus indiscrets s'inquiétaient fort, et non sans quelque fondement, du motif qui avait pu amener notre héros au palais Santa-Cruz ; mais il avait ses raisons pour se montrer impénétrable sur ce point, et déjà même il se disposait à se retirer, lorsqu'un page de la princesse, s'approchant de lui, lui annonça que Son Altesse le priait de demeurer, ayant à lui parler en particulier, quand tout le monde serait parti.

— Oui-da ! se dit le vicomte en lui-même, est-ce que Son Altesse serait aussi curieuse de savoir ce que j'allais faire au palais Santa-Cruz, et quelque mauvaise langue aurait-elle divulgué mon histoire ?... Nous verrons bien ; mais la princesse aura beau faire, elle ne saura rien de moi. Les plus fiers conquérants peuvent essuyer une défaite ; mais ce n'est pas à eux à la proclamer, et ils doivent, au contraire, chercher une revanche.

Puis il devint tout à coup pensif, car il s'aperçut que la princesse avait les yeux fixés sur lui avec une expression singulière.

Pendant ce temps-là, la foule s'écoulait insensiblement, et bientôt la princesse, sortant de la grande salle de réception, fit signe à Gondreville de la suivre. Celui-ci s'élança sur ses pas, et après avoir traversé plusieurs salons, tous deux s'arrêtèrent dans cette même chambre où le jeune vicomte avait eu sa première audience. Le choix de cette pièce était déjà d'un heureux augure. La princesse s'assit et indiqua à Gondreville un pliant à côté d'elle ; puis, d'une voix pleine de douceur :

— J'ai désiré, dit-elle, vous parler en particulier, parce qu'il m'a semblé que vous pouviez avoir quelque confession à me faire.

— Altesse, répondit le vicomte, pardonnez, mais il me semble à moi qu'il n'y a que les coupables qui se confessent, et... je ne le suis pas.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement.

— Alors, le manque de confiance n'est donc point un tort à vos yeux ?

— Nous y voilà ! murmura Gondreville qui ne répondit point.

Il y eut un silence, et la princesse reprit :

— Qu'alliez-vous faire au palais Santa-Cruz?

— Ma foi, je serais fort obligé à Votre Altesse si elle daignait me l'apprendre, car je n'en sais trop rien moi-même. En revenant de souper chez un ami, j'ai vu des gens qui chantonnaient je ne sais quel refrain et qui entraient dans cette masure que vous nommez le palais Santa-Cruz. La curiosité m'a pris d'en faire autant. J'ai pensé qu'il s'agissait de quelque spectacle, et qu'au lieu de payer sa place en argent, comme à la comédie, on la payait en chansons. J'ai donc chanté, on m'a ouvert la porte, et mal m'en a pris, comme on a pu vous le dire, car ce damné marquis se préparait bien définitivement à me rayer du livre des vivants, lorsque, fort heureusement pour moi, Votre Altesse m'a envoyé délivrer. Voilà la pure vérité.

— Ainsi, il est faux que vous soyez amoureux de la fille du marquis de Santa-Cruz?

— C'est de la dernière fausseté. Prin-

cesse, quand on a le bonheur d'être admis tous les jours à contempler vos beaux yeux, peut-on songer à aller en chercher d'autres ?

— Toujours flatteur, vicomte ! Ne vous corrigerez-vous donc jamais de ce vilain défaut-là ?

— Commencez donc, Altesse, par devenir moins belle.

— Vous ne pensez seulement pas à ce que vous dites.

— Altesse, permettez, c'est que je ne dis pas tout ce que je pense.

— Eh mais, je ne sache pas que je vous en empêche.

— Oh ! si fait. Il y a des personnes qui inspirent un tel respect qu'on éprouve en leur présence un trouble involontaire qui ne permet pas de leur ouvrir son cœur, et si vous pouviez lire dans le mien...

En parlant ainsi, Gondreville s'était peu à peu rapproché de la princesse ; ses yeux brillaient encore plus que de coutume, son haleine était précipitée. Tout à coup, la princesse se leva ; son visage d'une beauté si calme se contracta violemment.

— Insensé! s'écria-t-elle en regardant le jeune gentilhomme avec des yeux hagards, vous ne savez donc pas qu'il existe entre nous une barrière insurmontable?

Il y avait dans la physionomie de madame des Ursins, au moment où elle prononça ces paroles, une expression si lugubre, que Gondreville, malgré toute l'audace et l'insouciance de son caractère, ne put se défendre d'un sentiment de terreur, et qu'il se leva aussi machinalement; mais bientôt se remettant :

— Ah! madame, répondit-il, quelle que puisse être cette barrière, si vos sentiments répondent aux miens, je saurai la franchir.

— Sur votre âme, M. de Gondreville, rétractez cette parole; autrement tout serait rompu entre nous, rompu sans retour, entendez-vous bien?

— Pourquoi donc, Altesse?

— Pourquoi... pourquoi!... ne m'interrogez pas; car je ne veux pas... je ne puis pas vous répondre.

Et la princesse poussa un profond soupir.

— Pourtant, madame, reprit Gondreville en se rapprochant d'elle (car elle avait reculé de quelques pas), l'intérêt particulier que vous avez daigné me témoigner jusqu'à présent, à moi étranger dans ce pays, à moi inconnu, m'avait semblé de nature à encourager des espérances auxquelles il me serait pénible de renoncer.

— Renoncez-y, je vous l'ordonne... mais, non... par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par les cendres de votre mère, je vous en prie.

— Ma mère! ma mère! balbutia Gondreville, dont le front s'assombrit aussitôt et prit une expression presque farouche.

Il y eut un silence, puis le visage du jeune gentilhomme se rasséréna instantanément, et de sa voix la plus douce et la plus insinuante :

— Altesse, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, laissons en paix les morts, et avant d'aller les rejoindre songeons à jouir du présent. Belle comme vous l'êtes, vous ne sauriez toujours demeurer insensible à l'amour que vous inspirez. Oh! non, vous avez beau détourner de moi vos yeux charmants, votre

trouble même me dit que vous vous laisserez fléchir par mes ardentes prières et que vous ne serez pas plus cruelle pour moi que vous ne l'avez été pour...

— Malheureux, n'achevez pas! Si vous saviez... mais, non, ce secret doit mourir avec moi.

— Un secret! un secret! Oh! par pitié, ne me le cachez pas plus longtemps.

— Tremblez que je ne vous exauce.

— Moi, trembler devant tant de grâces et d'attraits! Oh! madame, je n'ai peur que d'une chose, c'est de n'être pas aimé de vous; mais laissez-moi espérer qu'un jour, vaincue par mes soupirs, par mes larmes même, vous aurez pitié de mon douloureux martyre... Je vous le demande à genoux.

En parlant ainsi, Gondreville s'était jeté aux pieds de la princesse, et il avait osé saisir sa main. En proie à la plus vive agitation, Anne de la Trémouille se dégagea brusquement de l'étreinte passionnée du jeune gentilhomme, et attachant sur lui un regard rempli d'une frayeur inexprimable :

— Ne me touchez pas, ne me touchez

pas! s'écria-t-elle; mais vous ne savez donc pas, monsieur, qu'il y a peine de mort contre quiconque ose toucher à la reine?

— La reine! balbutia Gondreville anéanti et en se cachant le visage entre ses mains; elle est reine! O mon Dieu, mon Dieu, vous n'avez donc pas voulu me permettre de venger ma mère?

Lorsqu'au bout de quelques instants notre héros se releva, Anne de la Trémouille avait disparu. La rage et le désespoir dans le cœur, il sortit du palais.

Le soir même, peu de temps après qu'il fut rentré à son logis, un page de la princesse des Ursins demanda à lui parler. Ce jeune homme avait ordre de lui remettre en mains propres un message de la part de Son Altesse. Le message était ainsi conçu :

« Un secret terrible unit et sépare à la fois nos destinées. Plaignez-moi, car tant que j'existerai, ce secret doit demeurer ignoré de vous. Jusque-là, oubliez, s'il se peut, ce qui s'est passé entre nous comme je veux l'oublier moi-même, et ne vous sou-

venez que d'une chose, c'est que vous aurez dans la reine d'Espagne comme dans la princesse des Ursins une protectrice dévouée qui veillera toujours sur vous. Recevez-en pour gage le brevet que vous trouverez sous ce pli, brevet dont le titre vous est acquis dès à présent, sans que vous puissiez toutefois vous en parer avant la déclaration publique que le roi doit faire, d'ici à quelques jours, de ses intentions. »

Gondreville déplia négligemment ce brevet. C'était sa nomination à la charge éminente de grand écuyer, en remplacement du duc de la Mirandole.

Il y avait devant lui un candélabre dans lequel brûlait un faisceau de bougies ; il en approcha le brevet, qui se consuma aussitôt. Puis, le front rayonnant, il s'écria :

— Quelques jours, c'est bien peu : il n'importe, Anne de la Trémouille, gardez votre secret comme vos honneurs. Ce n'est pas une charge à la cour qu'il me faut. Vous avez beau dire, vous n'êtes pas encore reine d'Espagne !

III

Le château de Penaflor.

Au nord-ouest de Madrid, s'étend une chaîne de montagnes coupées, par intervalles, de bouquets de bois et qu'on nomme la sierra de Guadarrama. Dans la partie la plus sauvage et la plus déserte de ces montagnes, à moitié chemin environ entre l'antique palais des souverains de la maison d'Autriche, l'Escurial, et le palais moderne de Saint-Ildefonse, résidence bâtie par la

maison de Bourbon, s'élevait encore au commencement du siècle dernier un de ces manoirs comme il y en avait tant en Espagne au temps des luttes des Mores avec les chrétiens. Avec ses murailles de granit, ses meurtrières, ses fossés, ses mâchecoulis au milieu desquels se détachait par intervalles quelque charmant détail d'architecture grenadine, quelque réseau de dentelle, quelque faisceau de colonnettes, ce manoir rappelait, en raccourci, la structure pittoresque de l'Albaycin ; situé dans une position fort élevée, d'où le regard embrassait à la fois, presque en toute saison de l'année, un amphithéâtre mélangé de verdure et de neige, il faisait face, du côté du nord, à la tour de Ségovie, qu'on apercevait distinctement du haut d'une des terrasses toutes les fois que le ciel était pur. C'est sur cette même terrasse que nous demanderons au lecteur la permission de le conduire quelques jours après les événements qui précèdent, c'est-à-dire vers la fin du mois de mai 1714.

Le soleil est sur le point de se coucher du côté des montagnes d'Avila. La chaleur a été

assez forte durant une bonne partie de la journée, et bien qu'un peu de fraîcheur commence à régner dans l'atmosphère, sous l'influence d'un vent de sud-ouest assez violent, de gros nuages noirs amoncelés de ce même côté semblent annoncer un prochain orage. Je ne sais quelle vapeur humide enveloppe peu à peu tout le paysage, et l'air ne conserve encore quelque transparence que dans la direction du nord, où la tour de Ségovie continue, sentinelle immobile, de poindre à l'horizon.

Protégées contre un abîme béant à leurs pieds par une balustrade à trèfles moresques, mais qui tombe en ruine en maint endroit, deux femmes sont venues sur la terrasse demander à la nuit qui s'avance un peu de sa fraîcheur. Toutes deux sont assises, suivant la mode espagnole, sur des carreaux; toutes deux tiennent à la main un ouvrage de tapisserie; toutes deux, enfin, ont les yeux fixés sur la tour de Ségovie.

Mais là s'arrête entre ces deux femmes toute espèce d'analogie.

L'une en effet, déjà sur le retour, grande,

maigre, sèche et ridée, est vêtue d'une espèce de corset de satin noir à manches pendantes, surmonté d'une fraise et boutonné jusqu'au cou par de grosses perles. Sa jupe, également de satin noir tailladée en bâtons rompus sur du brocart jaune, est soutenue par un de ces affreux vertugadins qui empêchaient les femmes de s'asseoir autrement que sur des coussins et qui avaient étonné si fort la comtesse d'Aulnoy lorsque, trente-cinq ans auparavant, elle était venue conduire en Espagne l'infortunée Louise d'Orléans, pour épouser le roi Charles II. Son visage long, osseux et couvert d'une épaisse couche de rouge, est encadré sous une façon de béguin de velours noir râpé que recouvre un voile de dentelles; une paire de lunettes d'un modèle démesuré surmonte son nez. Enfin, ses pieds sont emprisonnés dans de hautes sandales, baptisées alors du nom de *chapins*. Cette toilette, presque séculaire, est couronnée par une énorme quantité de chaînes, de colliers et de pierreries.

L'autre femme, au contraire, toute jeune, toute svelte et toute charmante, affecte dans

sa mise une simplicité, et l'on pourrait même dire une sévérité presque monastique. Sa jupe et son corsage de simple soie noire et fort juste, mais sans aucun mélange de brocart, de perles, ni de pierreries, font ressortir encore davantage toute l'élégance de sa taille et les plus harmonieux contours. Sa tête brune et rêveuse se détache à merveille sous les plis de sa mantille de dentelle noire que le vent agite capricieusement autour d'elle, et les dernières lueurs du jour viennent se refléter amoureusement dans ses grands yeux pleins de mélancolie.

Vues ainsi au crépuscule du haut de cette terrasse et derrière cette balustrade moresque à demi renversée, ces deux femmes ne sont-elles pas la personnification vivante du double aspect sous lequel l'Espagne nous apparaît dans le passé? D'un côté, misère, orgueil, cripeaux de toutes sortes et le culte exclusif des anciens usages; de l'autre, grâce, amour, beauté de la foi dans l'avenir; d'un côté la prose, et de l'autre la poésie. Ce sera, si l'on veut encore, la vieille Espagne, roide, morne et compassée, prête à rejoindre dans

la tombe la défunte maison d'Autriche, et la jeune Espagne qui se lève belle comme on l'est au printemps de la vie, mais toujours un peu triste, pour saluer l'avénement de la maison de Bourbon.

L'une de ces deux femmes est doña Séraphine de Santa-Cruz, sœur du marquis de ce nom et veuve de don Luis Esteban, comte de Barbastro, en son vivant sommelier du corps du roi Charles II ; l'autre est doña Inès de Santa-Cruz. Enfin, le château où se passe cette partie de notre histoire est le château de Peñaflor, dernier domaine demeuré dans la maison de l'ancien compagnon d'armes du maréchal de Berwick.

Le silence régnait depuis longtemps entre les deux femmes, lorsque la grande figure maigre, sèche et ridée, fit un mouvement et s'écria :

— Écoutez, ma nièce, il me semble que je viens d'entendre dans le lointain comme un bruit de grelots. C'est sans doute Gil Perez qui revient de Madrid sur sa mule.

Doña Inès prêta l'oreille, puis elle répondit :

— Croyez-moi, ma tante, ce n'est point là le bruit des grelots d'une mule. On dirait plutôt une fanfare de cor, mais bien loin, bien loin d'ici. Il m'a semblé déjà, il y a quelques instants, entendre là-bas à l'horizon comme une détonation d'arquebuse. Il y a sans doute une chasse dans ces environs. D'ailleurs, il ne fait pas encore assez sombre pour qu'on ne pût distinguer Gil Perez dans le sentier qui est au bas de la montagne. Pauvre Gil Perez! pourvu qu'il ait le temps de rentrer avant l'orage! Le ciel est si noir! Depuis que nous avons quitté Madrid pour revenir nous installer ici, je n'ai jamais vu le soleil se coucher au milieu de tant de nuages.

Comme la jeune fille parlait ainsi, un éclair assez violent enflamma l'horizon et illumina d'une lueur sinistre tout le château de Peñaflor. Doña Inès et sa tante tressaillirent et se signèrent dévotement.

— Il est temps de rentrer, ma nièce, s'écria la veuve du comte de Barbastro, l'orage va éclater.

— Oh! par grâce, ma tante, reprit vive-

ment la jeune fille, demeurons encore sur cette terrasse pendant quelques instants. Voyez, on dirait que le ciel s'est éclairci quelque peu, et cela fait tant de bien de respirer l'air du soir, après une journée comme celle-ci. D'ailleurs, il nous faudrait déjà quitter mon père, qui, lui aussi sans doute, à cette heure, a les yeux fixés de notre côté, de sa triste prison, à la tour de Ségovie. Pour moi, quand je devrais être un peu mouillée par la pluie, je ne veux pas encore quitter mon père.

— Je consens, ma nièce, à me rendre à votre désir, pour quelques instants; mais dans un quart d'heure au plus, il conviendra de rentrer au château; car le moment de prier sera venu.

— Ne pouvons-nous, ma tante, prier aussi bien ici?

— Y songez-vous, ma nièce? Cela n'est pas de votre rang de vous agenouiller ainsi en plein air, sur les dalles. Laissez cela aux filles de rien. Quand on a l'honneur d'appartenir comme vous et moi à l'illustre maison de Bazan, on ne saurait prier autre-

ment que dans un oratoire et devant son prie-Dieu.

— Ce sera comme il vous plaira, ma tante. Savez-vous qu'il y a aujourd'hui quinze jours que mon malheureux père a quitté son palais de Madrid, chargé de fers comme un criminel, pour se rendre à la tour de Ségovie, et que moi, sa fille, je n'ai pu l'embrasser?

— Ma nièce, vous voulez dire : baiser sa main, car il n'est pas d'étiquette qu'une fille embrasse son père dans la maison de Bazan. Cela se pratique ainsi seulement chez les Français, que Dieu veuille abandonner au maudit pour peupler son enfer!

A ces mots, doña Inès rougit légèrement.

C'est qu'elle venait de se rappeler que parmi ces Français si libéralement voués par sa tante aux flammes éternelles, il y en avait un dont l'image était venue plus d'une fois occuper ses pensées et troubler ses rêves, depuis cette soirée mémorable où ce même Français n'avait pas craint de pénétrer dans le palais de Santa-Cruz. Bien plus, s'il avait été possible de lire au fond du cœur

de la jeune fille, peut-être y aurait-on découvert qu'au milieu de la douleur poignante que lui avait causée l'arrestation de son père, il s'était mêlé je ne sais quel sentiment intime de joie en apprenant que du moins le jeune audacieux avait été sauvé de la mort qui le menaçait.

Il y eut un moment de silence, puis doña Inès reprit :

— Seigneur mon Dieu, Gil Perez ne revient pas! Pourtant il est parti de si grand matin pour Madrid : il me semble qu'il devrait être de retour depuis longtemps. Aurait-il donc de mauvaises nouvelles à nous apprendre?

Doña Séraphine répondit avec un imperturbable sang-froid :

— Gil Perez sait que les portes peuvent s'ouvrir en hiver jusqu'à neuf heures du soir, en été jusqu'à dix. Gil Perez est un bon majordome, et il ne dépassera point ce dernier délai; car il sait que les portes resteraient fermées pour lui, quelque temps qu'il pût faire au dehors.

A ce moment, un bruit de grelots mêlé

au pas précipité d'une mule retentit à peu de distance.

— Ah ! s'écria doña Inès en tressaillant, voilà Gil Perez ! je cours au-devant de lui.

— Arrêtez ! repartit d'un ton sévère la veuve de Barbastro, le sommelier de corps, que dirait mon noble frère s'il voyait sa fille aller à la rencontre d'un majordome ? Laissez arriver ici Gil Perez.

La jeune fille demeura immobile et baissa la tête avec résignation. Façonnée de longue date au joug de la famille, elle dut, par respect pour l'étiquette, refouler au plus profond de son âme les sentiments qui l'avaient portée à méconnaître un instant les prescriptions de ce code inexorable. Enfin, au bout de quelques instants, le majordome parut. Il était toujours aussi maigre, car il semblait que la maigreur fût aussi d'étiquette dans l'illustre maison de Santa-Cruz ; mais sa glorieuse gravité avait fait place à une douloureuse résignation.

— Eh bien, Gil Perez, balbutia doña Inès, quelles nouvelles ?

— Hélas ! señora, répondit le majordome,

monseigneur est toujours au secret le plus absolu dans la tour de Ségovie, pendant que son procès s'instruit à Madrid. Il y a eu encore une descente de justice au palais, et tout le monde pense que la semaine prochaine ne se passera pas sans que monseigneur soit ramené à Madrid et appelé à comparaître devant ses juges. Les gens de loi que j'ai vus disent qu'il n'y a pas de preuves contre monseigneur et que vous pouvez être tranquille sous ce rapport, ainsi que madame la comtesse, mais que l'issue du jugement dépendra beaucoup du témoignage d'une personne aujourd'hui en grand crédit à la cour.

— Quelle est cette personne?

— C'est le favori de la princesse des Ursins, celui-là même qui s'était introduit dans le palais et que monseigneur voulait tuer, le vicomte de Gondreville.

— Lui! lui! articula la jeune fille d'une voix étouffée.

Puis s'armant soudain de résolution :

— Eh bien! ajouta-t-elle, je le verrai, il ne résistera pas à mes larmes, à mes prières;

n'est-ce pas, ma tante, nous le verrons ensemble?

— Puisque c'est un homme de qualité, repartit doña Séraphine, je le veux bien.

— Oh! oui, mon père, ajouta la jeune fille en se tournant avec exaltation vers le point de l'horizon, alors enveloppé d'épaisses ténèbres, où se trouvait cachée la tour de Ségovie; oui, recevez-en l'assurance de la bouche de votre fille, vous serez sauvé.

En ce moment, deux éclairs qui se succédèrent avec rapidité déchirèrent la nue; le tonnerre gronda et la pluie commença à tomber avec violence. En même temps l'on entendit dans le lointain une nouvelle fanfare de cor. La comtesse de Barbastro et sa nièce n'eurent que le temps de rentrer précipitamment dans l'intérieur du château. L'orage s'était déclaré presque instantanément. Il fut terrible. Les échos des montagnes de Guadarrama ajoutaient encore au fracas de la foudre et de la tempête; on eût dit que l'antique manoir de Peñaflor, ébranlé jusque dans ses fondements, allait s'écrouler dans l'abîme au bord duquel il était construit.

Tout à coup, l'on entendit sonner à la porte du château.

— Qui peut venir à cette heure et par un pareil temps? s'écria doña Inès, alors en prière.

Une servante, qui n'avait pas craint d'aller reconnaître à qui l'on avait affaire en cette occasion, revint annoncer que deux cavaliers, mouillés jusqu'aux os et à demi morts de froid et de faim, imploraient l'hospitalité.

Doña Séraphine et sa nièce se demandèrent d'abord s'il était bien prudent d'accéder à une pareille requête, dans l'état d'isolement où elles se trouvaient, avec un personnel aussi restreint que celui dont elles disposaient. Car tel était l'état de dénûment où était réduite la maison de Santa-Cruz, que non-seulement on laissait tomber les bâtiments en ruine, faute d'argent pour les réparer, mais encore que le marquis s'était vu dans l'obligation de congédier successivement la plus grande partie de ses gens, qu'il était hors d'état de nourrir. Il voulait bien, dans son orgueil de grand d'Espagne, faire des repas d'anachorète dans sa vaisselle d'ar-

gent armoriée, mais il aurait été désespéré qu'on pût s'en douter au dehors. Quoi qu'il en soit, sa sœur, qui tenait beaucoup de lui sous plus d'un rapport, jugea devoir mettre un terme à toute hésitation en déclarant que tous hôtes qui se présentaient, fussent-ils égaux en nombre à un régiment tout entier, devaient être reçus et hébergés au château, la maison de Santa-Cruz ne pouvant, en aucune occasion, déchoir de sa vieille réputation d'hospitalité. En conséquence, elle ordonna qu'on allât querir le majordome Gil Perez, auquel appartenait le soin d'introduire les étrangers dans la grande salle du château, s'ils étaient gentilshommes, et de faire ranimer le brasero.

Malheureusement Gil Perez, accablé de fatigue par suite de son voyage, venait de se mettre au lit et dormait déjà d'un profond sommeil. La comtesse de Barbastro voulait qu'on allât le réveiller, afin qu'il remplît son office, suivant la règle invariable établie au château de Peñaflor; mais sa nièce obtint qu'on ne dérangerait pas le pauvre majordome, qui avait besoin de repos, et

qu'il serait suppléé par l'un des deux pages demeurés au service de la maison. Il fut arrêté seulement qu'avant d'introduire les deux voyageurs, on leur demanderait quelle était leur position sociale, et que, si l'on avait affaire à de simples bourgeois ou à des manants, le page se retirerait et laisserait à une servante le soin de les introduire dans la cuisine, les bourgeois et manants n'ayant droit à autre place dans l'illustre maison de Santa-Cruz. Pendant tous ces pourparlers, la pluie tombait toujours à torrents, et les malheureux voyageurs, dont les manteaux devaient être trempés, n'en perdaient probablement pas une goutte; mais l'étiquette était saine et sauve.

Enfin, le page envoyé en reconnaissance, ayant vu briller au cou de l'un des cavaliers, sous l'échancrure de son manteau, l'ordre vénéré de la Toison d'or, les introduisit eux et leurs montures dans le château; puis il appela son unique camarade, entre les mains duquel les chevaux furent remis avec toute la solennité désirable. Celui-ci confia les deux animaux, qui paraissaient de race, aux

soins d'un vieux palefrenier invalide auquel était échu le gouvernement de l'écurie, depuis qu'un ancien cheval de guerre, quelque peu cousin du célèbre Rossinante, et deux ou trois paires de mules assez maigres, occupaient la place où jadis on avait compté jusqu'à deux cents chevaux de selle et de trait. Quant aux deux cavaliers, ils furent conduits dans la grande salle du château, où flambait un brasero d'un aspect fort réjouissant pour des gens qui venaient d'essuyer une averse telle qu'ils n'en avaient jamais peut-être vu une pareille dans tout le cours de leur existence.

Laissons-les tous les deux sécher de leur mieux leurs vêtements, et retournons auprès de la comtesse de Barbastro et de sa nièce, qui, leurs prières achevées et l'orage étant un peu calmé, se disposaient à souper.

Dès que doña Séraphine eut appris que l'un des cavaliers était décoré de l'ordre de la Toison d'or, réservé, comme on sait, aux plus grands seigneurs du royaume, elle ordonna de réveiller immédiatement Gil Perez et de mettre deux couverts de plus.

Enfin, un page se rendit en grande cérémonie auprès des deux cavaliers pour les inviter à prendre leur part d'un repas qu'on s'attacha dès lors à rendre aussi splendide que le permettait la situation presque désespérée de l'office en matière d'approvisionnements de bouche.

Les deux cavaliers n'avaient garde de refuser une telle invitation, car du moment où l'action bienfaisante du brasero avait séché leurs vêtements, ils s'étaient senti l'un et l'autre l'estomac plus vide que jamais.

Doña Séraphine et doña Inès se rendirent en conséquence dans la salle où le souper était servi et où l'on introduisit aussitôt leurs hôtes.

C'étaient deux jeunes blondins de bonne mine et d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Tous deux portaient des costumes de chasse noirs et fort simples, avec de grandes bottes de cuir fauve; leur ondoyante chevelure était jetée derrière le cou et nouée avec un ruban de soie, suivant l'usage consacré, à cette époque, pour aller à la chasse, usage qui devait amener,

peu de temps après, une si grande révolution dans la coiffure masculine et consacrer, pour cent années, le règne de la queue.

L'un des deux cavaliers seulement, le plus âgé, portait suspendu à son cou, comme l'avait remarqué le page, l'ordre de la Toison. Celui-là avait conservé sur ses traits et dans toute sa personne l'empreinte visible de la fatigue. Il était pâle, assez maigre, et avait quelque peine à soutenir le poids de sa tête, qu'il tenait penchée vers la terre, tandis que son compagnon, au contraire, l'œil vif, le nez au vent, le visage épanoui, semblait tout disposé à se remettre en chasse.

Ils s'inclinèrent respectueusement devant doña Séraphine et sa nièce; mais tout à coup cette dernière tressaillit, une sueur froide parcourut tout son corps et elle chancela. Dans l'un des deux cavaliers elle venait de reconnaître le vicomte de Gondreville.

Quant à l'autre cavalier, celui qui portait à son cou l'ordre de la Toison d'or, à la vue de cette jeune fille, dont la merveilleuse beauté empruntait peut-être encore un nouvel éclat au contact immédiat de la grande figure

maigre, sèche et fardée qui se mouvait à ses côtés, il resta quelques instants les yeux fixés sur elle avec une sorte d'extase, puis il murmura tout bas à l'oreille de son compagnon :

— Que cette jeune fille est belle !

Ce cavalier au teint pâle, au front penché vers la terre, était le roi Philippe V.

Avant que Gondreville reçût de la bouche même d'Anne de la Trémouille la confirmation d'un bruit qui, à cette époque, avait retenti dans toutes les cours de l'Europe et auquel nul ne voulait ajouter foi, notre héros s'était dit : « Je plairai à la princesse, je la compromettrai aux yeux de son royal amant, et il faudra bien qu'il nous renvoie tous les deux en France. » Mais, depuis le jour néfaste où il avait appris que cette femme, dont il voulait renverser la puissance, était sur le point de monter au rang suprême, les obstacles qu'un projet aussi téméraire que le sien devait nécessairement rencontrer s'étaient dressés devant lui, plus sérieux, plus insurmontables que jamais.

D'abord, Anne de la Trémouille, sans lui retirer aucunement sa bienveillance, s'était attachée depuis lors à éviter toute occasion de contact avec lui. Il avait voulu lui écrire, mais toutes ses lettres lui avaient été impitoyablement rendues, sans qu'il pût obtenir un mot de réponse, sans que même elles eussent été décachetées.

D'un autre côté, le roi ne sortait point du palais Médina-Céli, et Gondreville n'approchait de lui qu'avec les autres *recreadores*. Les trois premiers mois de deuil de la reine allaient être accomplis, et, suivant toute apparence, Philippe V n'attendait que l'expiration de ce terme pour faire à la face de toute l'Espagne une déclaration qui devait rendre la position de la princesse des Ursins vraiment et à tout jamais inexpugnable. Gondreville ne savait que résoudre, et vingt fois le jour il était tenté de se briser la tête contre une muraille.

Tel était l'état des choses, lorsque le hasard, le plus profond des politiques, mit en présence, dans un vieux château des montagnes de Guadarrama, le roi Philippe V,

le vicomte de Gondreville et la belle doña Inès de Santa-Cruz, sans oublier, bien entendu, sa noble tante la comtesse de Barbastro.

Gondreville, comme on le pense bien, avait tout de suite reconnu doña Inès ; aussi bien la fille du marquis de Santa-Cruz avait une de ces physionomies qu'on n'oublie guère, ne les eût-on aperçues qu'une fois ; mais il venait de se trouver placé instantanément, par suite de l'exclamation échappée à son royal compagnon, dans une position assez délicate.

D'une part, les plus simples convenances ne lui permettaient pas de faire la moindre allusion aux circonstances par suite desquelles il avait eu, quelques jours auparavant, avec la jeune fille une entrevue dont le dénoûment avait failli devenir si funeste, et d'un autre côté, en admettant que doña Inès eût conservé de cette entrevue un souvenir plus ou moins tendre, notre héros devait-il en profiter pour chercher à pénétrer plus avant dans ses bonnes grâces et à compléter, sous les yeux mêmes d'un rival

naissant, d'un rival couronné, l'œuvre de séduction qu'il avait entreprise ?

En France, la détermination que Gondreville eût prise en pareil cas n'est point douteuse, alors même que cette détermination eût dû le mettre en lutte avec toute la famille royale réunie, Bourbon, Orléans et même les bâtards. Car il était de ces hommes que les obstacles stimulent, au lieu de les effrayer. Mais Gondreville se trouvait en Espagne, et l'on sait pourquoi il était venu dans ce pays.

Pour parvenir à son but, but sacré pour lui, si l'on veut bien se rappeler les circonstances au milieu desquelles il était venu au monde dans une misérable auberge des Apennins, et qui, presque en naissant, l'avaient fait orphelin, il ne devait négliger aucun moyen. Or, voici qu'un moyen se présentait à lui sans que même il le cherchât, un moyen victorieux.

Le roi, si timide, si réservé, à l'égard des femmes surtout, et pour qui cette charmante moitié du genre humain se résumait dans une seule personne, la princesse des

Ursins, le roi, que tous les artifices du duc d'Aguilar et de M. de Noailles n'avaient pu, quelques années auparavant, déterminer à violer la foi conjugale, le roi venait enfin de sortir de l'espèce de torpeur où il avait été si longtemps plongé, et il avait attaché sur doña Inès de Santa-Cruz un de ces regards qui décident souvent de toute une existence. Maintenant est-il besoin d'ajouter que doña Inès appartenait à une maison où le nom seul de la princesse des Ursins était en horreur, que par conséquent son règne ne pouvait commencer que le jour où la princesse serait renversée, que cette catastrophe devenait inévitable pour peu que la jeune fille ne se montrât pas trop cruelle? Et pouvait-elle l'être, lorsqu'il s'agissait de sauver son père?

Il avait suffi à Gondreville de quelques secondes pour que, dans une rapide intuition, toutes ces considérations vinssent se grouper dans sa pensée, et pour qu'il en tirât une conséquence parfaitement logique et rigoureuse, savoir qu'entre l'amour qu'il pouvait espérer d'inspirer pour lui-même à

doña Inès et celui que cette jeune fille était sur le point d'inspirer au roi, il n'y avait point à hésiter, et qu'il devait, comme fils et comme politique, sacrifier tous ses penchants à l'accomplissement de la mission qui lui avait été confiée. Enfin, notre héros avait toujours sur le cœur certain coup d'épée qui avait failli être couronné par un coup de hache et dont il était bien juste qu'il tirât une petite vengeance.

IV

Les deux chasseurs.

Le commencement du souper fut froid et silencieux. On s'était salué de part et d'autre avec toute la gravité espagnole, puis on s'était mis à manger de même. Ce fut Gondreville qui le premier prit la parole.

— En vérité, s'écria-t-il, mon compagnon et moi nous devons bien des remercîments à la divine providence, qui nous a permis

d'être mouillés jusqu'aux os et de nous tromper de route par-dessus le marché, puisque c'est à cette double circonstance que nous devons le bonheur de souper en si noble et si charmante compagnie, et je suis prêt, pour ma part, à affronter vingt orages semblables pour peu qu'on veuille bien m'assurer ensuite pareille aubaine. Qu'en dites-vous, mon cher Saint-André?

Il avait été convenu par avance entre le roi et son compagnon que l'un et l'autre garderaient le plus sévère incognito, et, pour mieux dépister les soupçons, tous deux avaient choisi des noms en l'air, empruntés à l'armorial de France, car il était difficile qu'on vît en eux des Espagnols, n'en ayant ni l'accentuation ni les manières.

Le prétendu Saint-André se contenta d'incliner la tête en signe d'affirmation, pendant que doña Inès, en proie à une vive émotion, tenait les yeux baissés sur son assiette, de peur de rencontrer ceux de Gondreville. Celui-ci reprit aussitôt avec beaucoup de volubilité.

— Señoras, je vous supplie d'excuser

mon compagnon s'il est un peu taciturne. D'abord il a grand' faim, ce qui est fort excusable quand on a passé, comme nous venons de le faire, toute une journée en chasse ; et puis il faut que vous sachiez qu'il est de fort mauvaise humeur d'avoir manqué le plus beau loup que j'aie rencontré de ma vie, un loup comme on n'en voit plus, n'est-ce pas, Saint-André?

— En effet, balbutia le royal interlocuteur de Gondreville en tressaillant comme un écolier qui vient d'être pris en faute; car, à ce moment même, il avait les yeux fixés sur deux mains blanches et potelées d'une finesse et d'une grâce exquises, qui semblaient l'une et l'autre appeler un baiser.

Puis il ajouta d'un ton plein de galanterie qui rappelait son jeune temps, alors qu'il n'était encore que simple duc d'Anjou :

— Mais pourquoi me parler d'un mécompte, lorsque, comme vous, je suis tout au plaisir que me cause... une si cordiale hospitalité? Cela n'est pas bien de votre part, mon cher Mondragon.

A cette interpellation, doña Inès ne put

s'empêcher de fixer ingénument sur Gondreville ses deux grands yeux remplis d'une stupéfaction profonde, et elle se demanda si elle était bien éveillée et si le cavalier qui se trouvait devant elle était réellement celui qui, à un mois de distance, s'était présenté si audacieusement au palais de son père pour lui parler d'amour ; mais l'examen rapide auquel elle se livra ne lui permit plus de conserver le moindre doute. Quel autre que Gondreville pouvait avoir ces yeux, dont l'éclat presque surnaturel l'avait troublée jusqu'au fond du cœur? C'était bien lui ; mais alors pourquoi ce changement de nom? Pourquoi un regard, un mot, un simple geste de lui ne témoignaient-ils pas que, de son côté, il n'avait point perdu le souvenir de la belle doña Inès? Il y avait là un mystère que la jeune fille cherchait intérieurement à approfondir sans que ses efforts aboutissent, comme on le pense bien, à aucun résultat.

Tout à coup Gil Perez, qu'on avait été réveiller par ordre de doña Séraphine aussitôt qu'on avait su que l'un des deux voyageurs

n'était rien moins qu'un chevalier de l'ordre de la Toison d'or, entra dans la salle du festin. Il tenait triomphalement à la main un plateau sur lequel s'épanouissait un flacon de vieux vin d'Alicante retrouvé, comme par miracle, dans un coin du cellier. Il s'avança respectueusement et à pas comptés jusqu'auprès de la table, puis à la vue de Gondreville il poussa un cri de surprise et laissa tomber le flacon qui se brisa en éclats sur le plancher. Doña Séraphine fit une fort laide grimace.

— Seigneur, s'écria-t-elle, veuillez excuser la maladresse de ce butor qui aurait mieux fait de demeurer couché que de venir continuer ainsi son sommeil jusqu'en votre présence. C'est un manquement grave à ses devoirs, et il mériterait pour cela d'être déchu de ses fonctions de majordome. Que ne laissait-il faire le sommelier ?

A cette question, Gil Perez aurait pu répondre à bon droit que les fonctions de sommelier étaient depuis un temps immémorial supprimées dans la maison, et qu'il avait l'habitude de joindre lui-même cet office à

bien d'autres ; mais il était pour cela trop jaloux de l'honneur et de la considération de la maison de Santa-Cruz. Aussi se contenta-t-il de balbutier, en attachant sur Gondreville des regards ébahis :

— C'est que... je viens de reconnaître... dans le gentilhomme... que voici...

A ce moment, le vicomte, qui suivait, non sans quelque inquiétude, tous les mouvements du vieux majordome, et qui pressentait toutes les conséquences fâcheuses d'une reconnaissance, partit d'un grand éclat de rire, et comme un chacun le considérait à la fois avec trouble et stupéfaction :

— Señoras, s'écria-t-il, il faut excuser ce brave homme. Ha ! ha ! l'aventure est fort plaisante. Je gage qu'il me prend pour un de mes compatriotes, avec lequel j'ai une grande ressemblance, le jeune vicomte de Gondreville, mon cousin germain. On se ressemble quelquefois de plus loin. N'est-ce pas, mon brave homme? ajouta-t-il en se tournant vers le majordome qui baissa la tête en signe d'affirmation. Que vous disais-je, señoras ? Ah ! je raconterai cela à Gon-

dreville, qui en rira bien aussi. Est-ce que vous le connaissez, señoras, ce cher Gondreville?

Doña Inès devint fort rouge et baissa les yeux. Quant à doña Séraphine, elle répondit avec beaucoup de majesté :

— C'est un Français, nous ne saurions dès lors le connaître.

— Tant pis pour vous, señoras, c'est un gentilhomme du plus grand mérite. Demandez plutôt à Saint-André.

Le prétendu Saint-André ne put s'empêcher de sourire, mais la conversation se trouva momentanément interrompue par suite de cet incident.

Ce fut la comtesse de Barbastro qui reprit la parole.

— Maintenant, dit-elle, je ne m'étonne plus si nous avons entendu ce soir à plusieurs reprises, dans les montagnes, des fanfares lointaines; c'étaient sans doute vos gens, seigneurs, qui sonnaient du cor.

— Dites les gens du roi, señora, repartit Mondragon-Gondreville; nous sommes Français mon compagnon et moi, et Sa Majesté,

qui a recommencé aujourd'hui, grâce aux instantes prières de Son Altesse la princesse des Ursins, à se livrer au plaisir de la chasse, a bien voulu nous convier à l'accompagner.

— C'est un grand honneur, dit la comtesse tout entière à ses anciens souvenirs, et cet honneur, au temps jadis, était réservé spécialement par le roi au grand écuyer, au grand maître, au sommelier de corps et à MM. les monteros de Espinosa.

— Ma foi, reprit Gondreville, c'est un honneur qui n'est guère digne d'envie par un temps pareil. On ne mettrait pas un chien dehors. Tant mieux pour ceux qui n'étaient pas alors écuyers, sommeliers ou monteros, puisque monteros il y a, à moins que ces gens-là n'eussent un secret pour se garantir de la pluie, et quelle pluie!

— Seigneur, à l'époque dont je parle, les grands d'Espagne et les monteros de Espinosa ne pensaient point comme vous.

— Ah bah! alors, señora, c'est qu'ils ne craignaient point la pluie. Moi, je déteste la pluie, et je crois que mon ami, M. de

Saint-André, est entièrement de mon avis. Voyez, il est encore tout pâle de froid.

— Oh! je suis mieux maintenant, fit le roi, beaucoup mieux. Il y a longtemps que je ne me suis senti si bien.

— On ne le dirait pas, car depuis que nous sommes ici vous n'avez pas encore, que je sache, échangé une seule parole avec la jeune señora votre voisine. Señora, mon compagnon est fort timide, et je vous supplie de le prendre en pitié.

— Sur ma foi, reprit doña Séraphine avec un merveilleux dédain, ce doit être une pauvre chasse que celle où le grand écuyer n'est pas là pour chausser les éperons au roi avant son départ, le montero mayor pour lui donner le gant et lui mettre le faucon sur le poing, et le porte-arquebuse pour lui présenter à genoux son arme quand la bête vient à passer! car il paraît que votre princesse des Ursins a osé supprimer tout cela?

— Il est vrai, señora; mais cela n'empêche pas le roi de se livrer avec ardeur au plaisir de la chasse, de faire beaucoup de

chemin, de tuer beaucoup de gibier, de gagner beaucoup d'appétit, et par-dessus le marché d'être fort mouillé, car je gage que le roi n'a pas été moins mouillé que moi aujourd'hui ; demandez plutôt à Saint-André. Ah ! par exemple, la pluie, voilà une chose que la princesse aurait dû supprimer, pendant qu'elle était en train.

A cette boutade de son compagnon, le roi ne put réprimer un sourire à la fois doux et mélancolique. Cependant sous l'influence du souper et de deux beaux yeux vers lesquels il se sentait incessamment attiré par une force magnétique, le frais incarnat de la jeunesse et de la santé commençait à reparaître sur son visage. Le pâle et débile Philippe V disparaissait pour faire place au duc d'Anjou.

— Il serait plaisant, reprit Gondreville, que le roi se trouvât dans le même cas que nous ; car il faut que vous sachiez, señoras, qu'étrangers dans ce pays, en parcourant pour la première fois cette partie de la sierra de Guadarrama, nous nous sommes laissé entraîner à la poursuite d'un loup, et nous

nous sommes égarés. Quand l'orage a commencé, nous avons voulu chercher un abri sous un arbre, comme cela se pratique en France ; mais les arbres de ce pays-ci ne sont pas d'un grand secours sous ce rapport. Au bout de quelques instants, nous étions dans le plus piteux état qu'il soit possible d'imaginer. Ma foi, nous nous sommes résolus alors à tenter l'aventure, et poussant nos chevaux à toute bride sans leur indiquer aucun chemin, nous nous sommes remis à l'instinct de ces bons animaux du soin de nous trouver un gîte. Le hasard a voulu qu'au plus fort de la tempête nous vissions briller une lumière en haut de la montagne sur laquelle ce château se trouve situé, et comme nous n'avions pas le choix, nous sommes montés directement pour vous demander l'hospitalité que vous nous avez si gracieusement accordée. On nous a fait quelque peu attendre, il est vrai, mais c'est notre faute aussi, car je gage qu'avant d'avoir séché nos vêtements à la flamme du brasero, nous avions plutôt l'air de brigands que de gentilshommes. Maintenant me sera-

t-il permis, à mon tour, de vous demander à qui nous sommes redevables d'un si bon office ?

— Seigneur, répondit doña Séraphine avec une emphase toute castillane, vous parlez en ce moment à très-haute, très-noble et très-vénérée doña Séraphine de Bazan de la maison de Santa-Cruz, veuve de très-puissant et très-honoré don Luis Esteban de Villamediana y Tordesillas y Palacios, comte de Barbastro, en son vivant sommelier de corps du défunt roi Charles II, dont Dieu ait l'âme, car c'était un roi sage et qui respectait les anciennes coutumes.

— Amen ! dit Gondreville.

— Et cette jeune señora ? reprit timidement le prétendu Saint-André.

— C'est doña Inès de Santa-Cruz, fille de très-puissant, très-excellent...

— O ciel, interrompit le roi avec un grand trouble, serait-ce la fille de celui qui n'a pas craint...? Où m'a-t-on conduit ?

— Seigneur, répondit majestueusement la veuve du sommelier de corps, vous êtes au château de Peñaflor, le marquis de

Santa-Cruz est mon noble frère, et doña Inès est sa fille.

— Vous connaissez donc mon père? s'écria ingénument la jeune fille.

— Oui, señora... autrefois... Il m'a rendu un service, à la bataille d'Almanza. J'ai peut-être eu tort de l'oublier.

— C'est étrange, mon noble frère ne nous a jamais parlé de vous, n'est-ce pas, doña Inès?

— En effet, ma tante, je ne me souviens pas...

— C'est qu'il s'est écoulé déjà bien des années depuis la bataille d'Almanza, dit Gondreville, mais je gage que M. le marquis de Santa-Cruz se souviendrait parfaitement de mon compagnon, lui, ainsi que de moi-même, bien que je n'aie pas eu l'honneur de me trouver à la bataille d'Almanza. Vous pouvez l'interroger à ce sujet, señoras. MM. de Saint-André et de Mondragon, il ne connaît que cela, et, s'il a oublié mon nom, je gage qu'il n'a pas oublié mon visage.

— Hélas! murmura doña Inès en renfonçant une larme qui venait de perler sous

ses longs cils noirs, Dieu sait quand il nous sera permis d'interroger mon père à ce sujet !

— En effet, ajouta aigrement doña Séraphine, vous ne sauriez, seigneurs, ignorer que don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, est actuellement renfermé dans la tour de Ségovie, par ordre de votre princesse des Ursins, sous la prévention d'un complot contre la sûreté de l'État, et qu'il est interdit à tous, même à sa sœur et à sa fille, de lui parler, de le voir ; bien plus, de lui écrire. C'est une horreur, c'est une indignité, n'est-ce pas, seigneurs ? et, bien que Français tous les deux, vous devez le reconnaître.

Pendant que la comtesse de Barbastro s'exprimait ainsi, Gondreville grommelait entre ses dents et sous forme d'aparté :

— Allons ! ferme ! voici la vieille qui engage la bataille ; cela va bien, cela va bien. Ah ! M. le marquis de Santa-Cruz, vous avez voulu me tuer ; eh bien, je vous sauverai, moi, voilà ma vengeance.

— Je suis bien sûre, moi ! s'écria doña Inès, que le roi ne sait rien de tout cela, car

il n'aurait pas permis qu'il en fût ainsi ! Le roi est, dit-on, si plein de bonté ! Ah ! s'il est vrai que mon père ait conspiré, ce n'est certainement pas contre lui, car tous les Espagnols rendent justice au roi Philippe V, et ils savent que, sans la princesse des Ursins, tout le monde serait bien heureux sous son règne.

— De mieux en mieux, murmura le vicomte ; si la jeune s'en mêle déjà, la bataille ne sera pas longue.

Inquiet, irrésolu, le roi échangea un regard avec son compagnon pour lui demander aide et conseil, et Gondreville reprit aussitôt d'un ton hypocrite :

— Je demande humblement pardon à très-haute, très-noble et très-vénérée doña Séraphine de Bazan, de la maison de Santa-Cruz, *et cætera, et cætera,* car je ne me rappelle plus les titres de sa défunte excellence le comte de Barbastro.

Ici doña Séraphine commença à faire une assez laide grimace.

— Je demande également pardon à sa très-noble et très-charmante nièce, doña

Inès de Santa-Cruz ; mais tout en plaignant du plus profond de mon âme le triste sort de M. le marquis de Santa-Cruz, tout en éprouvant une vive gratitude pour l'hospitalité que sa famille daigne nous accorder, je ne saurais permettre qu'il soit fait le moindre outrage, la moindre allusion offensante à une personne que je respecte et chéris, et qui a droit à de tels sentiments de la part de toute l'Espagne, comme elle a droit à l'admiration de l'Europe entière. Je veux parler de Son Altesse la princesse des Ursins, à laquelle je bois en ce moment. Ne me ferez-vous pas raison, M. de Saint-André ?

Celui auquel s'adressait cette interpellation répondit d'une voix altérée, sans détourner les yeux de doña Inès qui avait rougi et pâli tour à tour, et semblait prête à fondre en larmes :

— Ce n'est ni le lieu ni l'instant, et je vous ord... je vous prie de ne plus ajouter un mot sur ce sujet, entendez-vous, M. de... Mondragon ?

Quant à la comtesse de Barbastro, elle

venait de se lever, et ce ne fut pas sans dignité qu'elle prononça les paroles suivantes du haut de ses *chapins* qui la grandissaient d'un demi-pied :

— Seigneur de Mondragon, si je ne considérais en vous uniquement l'hôte de la maison de Santa-Cruz et les priviléges attachés, de temps immémorial, à ce titre, je me verrais forcée de vous prier d'aller faire ailleurs qu'en ce château, où elle a semé le deuil et la douleur, l'éloge de la personne dont vous n'avez pas craint de porter la santé en présence de la sœur et de la fille du marquis de Santa-Cruz.

— Señoras, répondit le roi, je vous demande excuse pour mon compagnon. Son dévouement pour la princesse l'a fait sortir des bornes ; mais j'espère que vous daignerez lui pardonner, à ma prière. Aussi bien, j'ai quelque crédit auprès du roi, et c'est bien le moins qu'en échange de l'hospitalité que j'ai reçue ici ce soir, j'emploie ce crédit en votre faveur. J'espère obtenir pour vous l'autorisation qui vous est nécessaire afin d'être admises à visiter le marquis de Santa-

Cruz à la tour de Ségovie. J'espère aussi que lorsqu'il sera appelé devant ses juges, il se justifiera pleinement de l'accusation qui pèse sur sa tête et qu'il sera rendu à votre amour.

— Oh! soyez béni, vous qui parlez ainsi, s'écria doña Inès attendrie.

— Voilà, ajouta doña Séraphine, un langage digne d'un véritable Castillan! Ah! si tous les Français vous ressemblaient, seigneur!

— Puisqu'il vous est permis d'approcher le roi, ce qui est , dit-on, si difficile, reprit la jeune fille, dites-lui bien qu'après Dieu ce sera lui que j'aimerai le plus au monde, s'il me rend mon père.

— Oh! s'il en est ainsi, balbutia le prétendu Saint-André, en proie à une émotion facile à concevoir, je veux...

— Mon cher Saint-André , interrompit tout à coup Mondragon-Gondreville, il se fait tard, l'orage est passé, et je crois que nous ferons bien de regagner Madrid sans plus attendre. Si nous restions davantage ici, cela pourrait inspirer quelques inquié-

tudes, bien que, grâce au ciel, ni l'un ni l'autre d'entre nous ne soit engagé dans les liens du mariage.

— Eh mais, reprit la comtesse de Barbastro, qu'à cela ne tienne, on peut envoyer un exprès à Madrid, et vous passerez, l'un et l'autre, seigneurs, la nuit au château.

— Oh! c'est impossible, s'écria le compagnon de Gondreville, comme s'il eût été réveillé en sursaut par les paroles que ce dernier venait de prononcer, c'est impossible, il faut partir; veuillez donner ordre qu'on selle sur-le-champ nos chevaux. Il fait un clair de lune magnifique et nous serons bientôt rendus à Madrid, pour peu qu'on nous indique le chemin.

— Vous le voulez, il sera fait suivant votre désir.

En même temps, doña Séraphine appela un page auquel elle donna les instructions nécessaires, et les deux cavaliers se levèrent incontinent de table.

— Ne vous reverra-t-on pas au château de Peñaflor? dit doña Séraphine en tendant au prétendu Saint-André une main que ce-

lui-ci s'empressa de baiser, pour avoir le droit d'imprimer également ses lèvres sur les doigts charmants de doña Inès.

— Oh ! ce serait faire injure à mon ami Saint-André que d'en douter, repartit le faux Mondragon en voyant que le roi hésitait à répondre, et j'en prends, en son nom et au mien, l'engagement formel.

— Oui, dit le roi, les yeux amoureusement fixés sur doña Inès, j'emporte de cette soirée un bien doux souvenir.

— Et, répondit doña Inès, vous nous laissez l'espérance...

En parlant ainsi, la jeune fille regarda fixement Gondreville ; car bien que piquée au vif de l'indifférence vraie ou supposée que le jeune homme n'avait cessé de lui témoigner depuis son entrée au château, elle en était encore à se demander si ce n'était point pour dérouter les soupçons qu'il avait agi ainsi et qu'il s'était présenté sous un faux nom.

Le vicomte demeura impassible sous le feu de ce regard. Bien plus, un moment après, sous prétexte d'aller vérifier par lui-

même si les chevaux n'étaient point déjà sellés, et comme s'il lui eût tardé d'être hors de la présence de doña Inès, il sortit de la salle.

A cette dernière épreuve, doña Inès ne put retenir une larme de dépit, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine avec le plus profond découragement :

— O mon Dieu ! murmura-t-elle mentalement, maintenant j'en suis bien sûre, ce n'est pas, ce ne peut être *lui*, et pourtant, comme il lui ressemble !

Cinq minutes environ s'écoulèrent, puis Gondreville rentra et annonça à son compagnon que les chevaux étaient prêts. Là-dessus, les deux cavaliers demandèrent de nouveau à leurs hôtesses la permission de leur baiser la main, et comme le jeune vicomte s'acquittait à son tour de ce doux office auprès de doña Inès, celle-ci devint rouge et toute tremblante.

— Qu'est-ce donc, ma nièce ? qu'avez-vous ? s'écria la comtesse de Barbastro en attachant, à travers ses lunettes, un regard soupçonneux sur Gondreville.

— Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien...,

balbutia la jeune fille, moitié confuse, moitié joyeuse, pendant qu'elle dissimulait de son mieux entre ses doigts un billet que Gondreville venait d'y glisser.

Quelques instants après, les deux cavaliers avaient quitté le château de Peñaflor, et l'on entendait retentir au bas de la montagne, dans la direction de Madrid, le trot précipité de leurs chevaux.

— Eh bien! sire, s'écria Gondreville à la première montée où il fallut ralentir la course des chevaux, que pensez-vous de doña Inès de Santa-Cruz?

— Je pense que je n'ai jamais vu plus de grâce et d'attraits. Cette jeune fille est charmante. Qu'en dis-tu toi-même?

— Sire, je la trouve... fort agréable. D'abord elle est très-jeune et elle a ce qu'on appelle dans notre France la beauté du diable. Mais quelle différence pourtant avec une beauté accomplie, comme la princesse des Ursins, par exemple!

— Y songes-tu, Gondreville? la princesse est bien plus âgée. Il n'y a pas la moindre comparaison à établir ici.

— C'est possible; mais je trouve, moi, que Son Altesse rajeunit tous les jours.

— Entre nous, il me semble, au contraire...

— Ah! sire!... Votre Majesté veut se jouer de moi.

— Nullement, je t'assure. Non, jamais femme ne m'a fait éprouver jusqu'à présent de semblables impressions. Il n'est pas jusqu'à cette douce rêverie empreinte sur le front de doña Inès, qui n'ajoute un charme de plus à sa physionomie. Et quand ses yeux se sont emplis de larmes au souvenir de son père captif, je t'avoue, Gondreville, que j'ai été sur le point de pleurer aussi. C'est étrange, n'est-ce pas, à mon âge, moi, le roi? Que veux-tu? j'avais oublié tout à fait ma couronne ce soir, et j'étais bien heureux.

— Ah! sire, c'est que la princesse des Ursins était absente. Si vous l'aviez vue auprès de doña Inès, alors, j'en suis convaincu, vous eussiez reconnu bien vite combien Son Altesse l'emporte, à tous les titres, sur cette jeune fille.

— Il suffit ; tais-toi, Gondreville ; sais-tu que tu me fatigues à la fin avec ton éternel refrain sur les mérites de la princesse? Que tu lui sois dévoué, rien de mieux, c'est ton devoir ; mais une autre fois tâche de garder ton dévouement pour toi seul, et ne viens plus m'étourdir les oreilles des perfections de ton idole, si tu veux conserver ma faveur.

Dès ce moment, le roi et son compagnon de route n'échangèrent plus une parole. Seulement, un quart d'heure après, comme un appel de trompe de chasse venait de retentir dans le lointain et qu'on commençait à apercevoir à l'horizon des lueurs qui annonçaient qu'on venait au-devant du royal chasseur, Philippe V tendit la main à Gondreville.

— Tu ne me gardes point rancune, n'est-ce pas, M. de Mondragon? lui dit-il.

— Ah! sire, répondit l'astucieux gentilhomme en portant cette main à ses lèvres pendant qu'il s'inclinait jusque sur le cou de son cheval, M. de Saint-André peut-il le supposer?

— C'est bien, reprit le roi. On approche de nous. Voici un nouvel appel. Réponds-y de la voix. Maintenant, où avons-nous passé cette soirée, pendant l'orage ?

— Dans le creux d'un rocher où nous avons trouvé un abri.

— A la bonne heure ! Tu le diras à la princesse. C'est un gros mensonge, mais je m'en confesserai demain au père Robinet.

Retournons maintenant au château de Peñaflor.

Dès que doña Inès fut rentrée dans sa chambre et qu'elle se vit seule, elle déplia avec une avidité fiévreuse le billet que Gondreville avait crayonné à la hâte et glissé entre ses doigts. Ce billet était ainsi conçu :

« Belle Inès, pardonnez-moi un stratagème qui m'a été dicté par une impérieuse nécessité, et ne me jugez pas trop sévèrement sur les apparences. Si tout a été mensonge, ce soir, dans ma conduite, il y a une chose, au moins, que je vous supplie de croire bien réelle, c'est l'amour profond que je vous ai voué, amour qui ne s'étein-

dra qu'avec ma vie. En revoyant tout à l'heure vos traits charmants, je l'ai senti revivre encore plus vif et plus ardent que jamais. Un jour vous saurez tout ; un jour prosterné à vos pieds, je vous dirai... Jusque-là, plaignez-moi, c'est tout ce que je vous demande, et c'est si peu de chose que vous ne voudrez pas me le refuser. »

— Ah ! s'écria doña Inès en se laissant tomber à genoux, le front rayonnant, les yeux humides de larmes, mais de larmes bien douces, cette fois, mon Dieu, je vous remercie, je ne m'étais donc pas trompée. C'est lui ! c'est bien lui !

Placé entre son amour et sa vengeance, notre héros avait-il donc senti son cœur faiblir, et en était-il déjà à se repentir d'une résolution qu'il ne se sentait plus la force d'exécuter ?

V

Le portrait.

Le lendemain de la mémorable soirée où le roi et Gondreville, égarés dans la sierra de Guadarrama, avaient trouvé un asile au château de Peñaflor, la princesse des Ursins envoya demander à plusieurs reprises si Sa Majesté était visible, et chaque fois, la Roche, le valet de chambre de Philippe V, répondit que son royal maître n'avait point encore appelé. A la troisième fois, la princesse, qui avait, annonçait-elle, une communication

importante à faire au roi, ordonna qu'on entrât dans sa chambre.

Nul autre qu'un valet de chambre français n'eût osé exécuter un ordre si essentiellement contraire à l'étiquette de la cour d'Espagne, alors même que les jours du monarque eussent été en danger. A cet égard, l'histoire a légué à la postérité un témoignage terrible dans la fin tragique du roi Philippe III, étouffé, comme on sait, par la chaleur d'un brasero auquel personne n'avait osé toucher en l'absence de celui auquel ce soin était spécialement dévolu par les attributs de sa charge. Ce fut donc le fidèle la Roche qui, à la grande stupeur de MM. les gardes des compagnies espagnole et wallonne, se résolut à exécuter l'ordre de la princesse des Ursins.

Il trouva le roi encore plongé dans un profond sommeil, les joues animées d'un assez vif incarnat, les lèvres entr'ouvertes, et il crut même entendre Sa Majesté murmurer, en dormant, le nom d'Inès, ce qui ne laissa pas que de lui causer quelque surprise, attendu qu'il n'avait jamais connu à

la cour, depuis son entrée au service de Philippe V, aucune femme ou fille de ce nom.

Cependant, soit que le roi eût suffisamment dormi, soit plutôt que, malgré tout le soin avec lequel la Roche avait cherché à assourdir le bruit de ses pas, l'honnête valet de chambre n'y fût parvenu qu'à moitié, le petit-fils de Louis XIV ouvrit les yeux, bâilla énergiquement et demanda l'heure. Sur la réponse de la Roche, il tressaillit et sautant à bas de son lit :

— Ah ! Seigneur ! mon Dieu ! s'écria-t-il, voilà l'heure de la messe passée ! Que va dire le père Robinet ? La Roche, habille-moi bien vite !

Le valet de chambre jugea le moment propice pour faire connaître à Sa Majesté que Son Altesse la princesse des Ursins avait demandé plusieurs fois à voir le roi ; mais ce dernier était sans doute en proie à une préoccupation bien profonde, car la Roche se vit dans l'obligation de revenir plusieurs fois à la charge. Il dut même recourir à un ultimatum formulé de cette façon :

— Sire, que dois-je répondre au page de Son Altesse madame la princesse des Ursins?

— Dis, s'écria enfin le roi, qu'elle peut venir quand elle le voudra. *Il le faut bien.*

La Roche fit reporter au page de la princesse la première partie de cette réponse, puis il revint auprès de son maître, qui lui dit :

— Il me semble, la Roche, que mes cheveux ne sont pas bien coiffés. Tu devrais prendre exemple sur ceux de M. de Gondreville et les parfumer comme on fait des siens. Penses-tu donc déjà avoir affaire à un vieillard? Ce serait une grosse erreur, la Roche, je n'ai que trente ans.

La Roche faillit tomber à la renverse. C'était la première fois de sa vie qu'il entendait Philippe V s'occuper de pareils soins.

Quelques instants après, la princesse des Ursins entra. Elle était en beauté ce jour-là, et portait une parure de jais qui faisait ressortir à merveille toute la blancheur de son teint.

— Ah! sire, s'écria-t-elle, dans quelle inquiétude nous a mis tous ici ce grand orage

d'hier soir, et combien il est heureux que vous ayez trouvé un abri sous cette roche! Que de malheurs pouvaient arriver, mon Dieu ! J'en tremble encore quand j'y pense. Monseigneur le prince des Asturies a passé avec moi une partie de la nuit en prière pour son auguste père. Mais vous, n'avez-vous point eu de fièvre ? Vous plaît-il que j'envoie chercher M. Hyghens, votre médecin?

— Nullement, princesse, nullement; je vous rends grâce de votre sollicitude. Je ne me suis jamais si bien porté que ce matin. J'ai parfaitement dormi et ne me ressens plus des fatigues de la chasse. Quant à l'orage, qu'est-ce que cela auprès d'une bataille? Et vous savez que je me suis trouvé à plus d'une.

— Nul mieux que moi, sire, ne connaît votre courage. Roi, vous avez souvent couché sur la dure comme un soldat; comme un soldat, vous avez affronté les balles et la mitraille; mais vous n'étiez pas alors en proie à cette sombre mélancolie qui mine vos forces et dont je cherche en vain, depuis plus de quatre mois, à arrêter les progrès.

— Qui vous dit, princesse, que votre but ne soit pas sur le point d'être atteint?

— Ah! sire, ce serait une grande joie pour moi, comme pour l'Espagne entière, et j'en accepte l'augure. Aussi bien, j'ai à vous entretenir ce matin d'affaires fort graves et pour lesquelles je réclame toute votre attention, car il s'agit des intérêts les plus sacrés du royaume.

— Princesse, je vous écoute.

— Sire, M. de Chalais, que j'avais envoyé à Versailles porter à votre auguste aïeul l'assurance de votre soumission à toutes ses autorités, est de retour. Il a vu le roi Louis XIV, qui, sur cette assurance, consent à vous venir encore en aide pour achever de soumettre votre royaume. M. le maréchal de Berwick est en route à cette heure avec soixante et dix bataillons, et il s'est engagé par serment à réduire Barcelone avant trois mois. C'est le dernier boulevard de la révolte, et une fois qu'il sera renversé, tout germe d'insurrection sera étouffé en Espagne. Toutefois, sire, le roi de France et ses ministres ont pensé qu'il ne suffirait pas,

dans cette circonstance, d'anéantir les ennemis du dehors, et qu'il fallait porter dans l'âme de ceux du dedans une terreur salutaire en frappant un grand coup.

Ici Philippe V commença à donner les marques d'une vive inquiétude, et la princesse, sans s'en apercevoir, continua en ces termes :

— Une conspiration a été formée : ce fait est aujourd'hui hors de doute. Les mécontents, pour ne pas dire les rebelles, se sont rassemblés nuitamment et en secret chez le marquis de Santa-Cruz, et sans l'avertissement que m'a donné l'agent de M. le duc de Parme, cet excellent abbé Alberoni, au moment même où le complot était sur le point d'éclater, l'anarchie régnerait aujourd'hui dans Madrid et dans tout le royaume, et l'un de vos plus fidèles serviteurs, le vicomte de Gondreville, aurait terminé ses jours lâchement assassiné dans un guet-apens. Sire, un pareil acte mérite une répression sévère. Il faut un exemple. C'est l'opinion unanime ici comme en France, et puisque M. de Santa-Cruz refuse obstinément

de faire connaître ses complices, il semble qu'il doit payer pour tous. L'instruction de son procès est terminée, et les alcades de cour viennent de me déclarer tout d'une voix qu'ils sont disposés à prononcer contre lui la peine de mort.

Pâle, haletant et non moins consterné peut-être que s'il se fût agi de lui-même, Philippe V promena ses regards à droite et à gauche, et il y eut un silence.

— N'est-ce point votre avis, sire? reprit la princesse; mais qu'avez-vous? vous pâlissez et semblez sur le point de défaillir. Je vais envoyer chercher M. Hyghens.

— C'est inutile, princesse, murmura le roi d'une voix sombre, c'est inutile. Ce ne sera rien.

— C'est sans doute un reste de fatigue de cette chasse d'hier, et Votre Majesté fera bien de s'en abstenir pendant quelques jours.

— Oh! non pas, non pas, reprit le roi avec une animation presque convulsive. La chasse m'a fait du bien et je veux y retourner... le plus souvent possible. J'étouffe ici, dans ce palais. Il me faut de l'air, de

l'espace. Je ne veux plus rester à Madrid. Vous donnerez des ordres pour aller passer quelque temps à l'Escurial.

— Sire, balbutia la princesse avec une vive surprise, pourtant Votre Majesté avait exprimé devant moi, il n'y a pas longtemps encore , une répugnance bien prononcée pour une résidence où elle ne saurait rencontrer que de tristes souvenirs. C'est dans le panthéon de l'Escurial qu'est renfermée la dépouille mortelle de la feue reine.

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria le roi en se frappant la poitrine et en poussant un profond soupir, pardonnez-moi, j'oubliais ma pauvre Louise.

Puis il ajouta mentalement :

— Le palais de l'Escurial est bien plus près du château de Peñaflor.

Il y eut un nouveau silence.

— Sire, reprit la princesse, qu'avez-vous résolu de faire en ce qui touche le marquis de Santa-Cruz?

— Santa-Cruz !... Ah ! vous me parlez de Santa-Cruz! Eh bien! j'y réfléchirai, princesse, et j'aviserai.

— Songez, sire, que le temps presse, et qu'il convient que l'arrivée de M. le maréchal de Berwick sous les murs de Barcelone coïncide avec le châtiment rigoureux, mais nécessaire, qu'a mérité le chef et l'âme des mécontents... des rebelles.

— Est-ce là, princesse, tout ce que vous aviez à me dire ?

— Pardon, sire, il est encore un point sur lequel M. de Chalais s'est longuement entretenu avec madame de Maintenon et M. de Torcy : il s'agit des nouveaux liens que le roi votre aïeul désire vous voir contracter le plus tôt possible.

Ici le roi rougit et baissa les yeux; ses lèvres tremblèrent, et l'on eût pu entendre les battements précipités de son cœur dans sa poitrine. C'est que, depuis le jour où il avait offert si inconsidérément à la princesse des Ursins de jouer auprès de lui jusqu'au bout le rôle qu'avait joué en France auprès de Louis XIV la veuve Scarron, et depuis la veille au soir surtout, les idées de Philippe V s'étaient sensiblement modifiées sous ce rapport comme sous bien d'autres peut-être.

Habituée à lire au plus profond de l'âme du faible monarque qu'elle dominait de tout l'ascendant de son esprit vraiment supérieur, la princesse eut un sourire plein d'une ineffable mélancolie, et après un silence :

— Sire, s'écria-t-elle avec ce tact exquis dont les femmes possèdent si bien le secret, il me semble que la dernière fois que nous avons traité ensemble ce grave sujet, Votre Majesté était incertaine entre trois choix, au surplus trois choix dignes d'elle. Qu'elle me permette de lui rappeler qu'il s'agissait alors, comme aujourd'hui encore, d'opter entre la princesse de Bavière, l'infante de Portugal et l'archiduchesse d'Autriche.

Le roi respira bruyamment, ainsi qu'un homme qu'on aurait délivré d'un pesant fardeau. Sa tête se redressa et ses yeux bleus et indécis se portèrent machinalement sur le visage de la princesse, pendant qu'il murmurait d'une voix à peine intelligible :

— S'il faut en croire les on dit, la princesse de Bavière n'aurait pas été traitée... par la nature aussi bien que le comporte son mérite.

— Eh bien ! sire, vous plaît-il que des ouvertures soient faites, en votre nom, à Lisbonne, pour obtenir la main de l'infante de Portugal? Cette alliance resserrerait naturellement les liens de bon voisinage entre les deux royaumes.

— Je le voudrais, mais l'infante est si jeune ! songez-y, princesse, ce n'est encore qu'une enfant.

— Alors il ne reste plus que l'archiduchesse.

— Que le ciel m'en préserve ! Ce serait réveiller toutes les prétentions de la maison d'Autriche.

— Sire, il faut pourtant prendre un parti. C'est la volonté du roi votre aïeul, et M. de Chalais a cru pouvoir promettre que vous vous y soumettriez sans délai.

Le roi demeura quelques instants pensif, puis il se mit à se promener à grands pas par la chambre comme c'était son habitude toutes les fois qu'il avait une résolution à prendre, et, s'arrêtant tout à coup devant une croisée :

— Voici le temps tout à fait remis, s'écria-t-il, je désire en profiter. La Roche !

eh! la Roche! donne ordre qu'on prépare sur-le-champ mes équipages de chasse. Princesse, nous reprendrons cette conversation dans un autre moment. Qu'on aille querir Gondreville, il m'accompagnera. Princesse, vous pouvez vous retirer.

C'était la première fois que Philippe V, toujours si obséquieux et si plein de déférence envers la princesse des Ursins, affectait devant elle des façons si péremptoires, et elle ne pouvait manquer d'en éprouver un grand étonnement en même temps qu'une vive peine. Toutefois, elle eut assez d'empire sur elle-même pour dissimuler l'un et l'autre sentiment, et levant les yeux au ciel, comme si elle eût espéré y trouver l'explication du changement qu'elle venait de remarquer dans le langage du roi à son égard, trop fière d'ailleurs pour descendre jusqu'à en demander le motif, elle fit une profonde révérence et sortit.

Comme elle rentrait dans ses appartements, on lui apprit que l'abbé Alberoni l'attendait depuis quelques instants, et elle donna ordre de l'introduire. L'habile Par-

mesan avait fait un grand pas dans les bonnes grâces de la princesse depuis le jour où il était venu l'avertir si fort à point du complot qui se tramait contre elle au palais Santa-Cruz. D'ailleurs il était, comme on sait, d'une humeur fort joviale, et Anne de la Trémouille se trouvait, par suite de son entrevue avec le roi, dans une de ces dispositions d'esprit où l'on accueille avec avidité, comme avec bonheur, la venue des personnes de ce caractère.

Lorsque l'abbé entra, il tenait à la main un portrait en miniature, peint sur émail à la façon de Petitot. Ce jour-là, il était encore plus en belle humeur qu'à son ordinaire, et comme la princesse lui en demandait le motif, il se mit à rire en contemplant le portrait d'une façon si bouffonne qu'elle ne put s'empêcher elle-même, par suite d'une contagion presque magnétique, de partager un peu son hilarité. Lorsque enfin l'abbé put parler, il s'écria d'une voix que le rire brisait encore par intervalles et en mettant le portrait sous les yeux de la princesse :

— Ah ! la bonne folie !... Si Votre Altesse

savait... Mais je supplie Votre Altesse de me pardonner et de daigner regarder ce... portrait.

— Ce portrait! reprit la princesse, eh bien! c'est celui d'une jeune femme ou fille d'une physionomie assez vive et assez piquante, si tant est qu'il soit ressemblant. La chevelure surtout est fort belle, noire comme les yeux; le teint ne manque pas de blancheur.

— Je puis garantir à Votre Altesse que ce portrait est fort ressemblant; mais est-ce qu'il ne vous dit pas autre chose?

— Non, sur ma foi.

— Alors, quel dommage, princesse, que les portraits ne puissent pas parler! celui-là vous dirait toutes sortes de billevesées pour lesquelles je vous demande grâce par avance. Votre Altesse permet-elle que je prenne la parole à sa place?

— Faites, l'abbé.

« — Je me nomme Élisabeth Farnèse, » c'est le portrait qui parle, « je suis la nièce de monseigneur le duc régnant de Parme, et j'ai grande envie de me marier. »

— Je ne vois rien là, l'abbé, que de fort naturel.

— Oh ! écoutez, vous n'êtes pas au bout : « Monseigneur le duc, mon oncle, a eu vent, je ne sais comment, que le roi d'Espagne et des Indes cherchait une femme. Tant qu'il a pu penser qu'une personne qu'il honore au-dessus de toutes consentirait à devenir reine, monseigneur mon oncle a jugé devoir garder le silence : mais aujourd'hui qu'il paraît en être différemment, il s'est imaginé que je pourrais bien jouer ce rôle-là tout comme une autre, mieux qu'une autre même. » Pardon, Altesse, c'est toujours le portrait qui parle. Hein ! quelle audace ! Pauvre duc de Parme ! Il perd la cervelle, n'est-ce pas ?

— Eh mais, il me semble que non.

— Oh ! c'est que Votre Altesse est pleine d'indulgence. Une petite fille qui n'est pas plus faite pour le métier de reine que la dernière *manola* de Madrid : élevée par une marâtre, habituée toute sa vie à obéir, et que monseigneur son oncle s'imagine un beau matin de faire monter sur un des principaux

trônes du monde ! N'est-ce pas bien risible? Oh ! je vous en supplie, Altesse, riez-en donc un peu avec moi.

— L'abbé, je n'en ai nulle envie aujourd'hui.

— Tant pis! cent fois, mille fois tant pis ! Mais le portrait n'a pas encore fini de parler. Écoutez : « Illustre princesse, » c'est à Son Altesse madame la princesse des Ursins que ce discours s'adresse, « ne me viendrez-vous point en aide dans cette circonstance solennelle? J'en aurais une profonde reconnaissance. Ne daignerez-vous point accepter encore une fois les fonctions de camarera mayor? Car, sans vous, que deviendrais-je sur le trône d'Espagne? J'ignore le grand art de gouverner les peuples, art que vous possédez si bien, si je dois en croire les cent voix de la Renommée et celle de M. l'abbé Alberoni. » C'est toujours le portrait qui parle. « Faites-moi reine d'Espagne, ô princesse, et ma plus grande joie, en venant prendre possession de mon sceptre, sera de vous nommer ma confidente, mon amie la plus chère et la plus intime, comme mon

plus doux soin sera de vous prouver que ce ne sont pas là de vains titres. » Que pense Votre Altesse de tout cela?

— Je pense que ce portrait a trouvé dans M. l'abbé Alberoni un interprète fort éloquent.

— Dites fort véridique.

— Malheureusement, quand bien même cet interprète serait plus éloquent encore, quand bien même la princesse Élisabeth Farnèse, au lieu d'être la nièce d'un simple duc régnant, serait la fille et la sœur des plus grands rois de la terre, je crains fort qu'elle n'eût aucune chance de plaire au roi d'Espagne.

— Pourquoi donc? Si elle vous plaît, à vous, Altesse, tout est dit, nous n'en demandons pas davantage. Je parle toujours au nom du portrait qui sait combien le roi a de déférence pour vos sages avis. Votre Altesse n'est-elle pas pour lui la nymphe Égérie?

— Oui, autrefois peut-être, mais à présent...

Pendant que la princesse articulait ces

derniers mots, Alberoni surprit une larme dans ses yeux.

— Diable! murmura-t-il tout bas, cela se complique. Est-ce que Sa Majesté serait sur le point de changer d'Égérie?

A ce moment, les sons du cor retentirent dans le palais. Des piaffements de chevaux et des aboiements de chiens s'y mêlèrent.

— Tenez, dit la princesse, heureuse de trouver cette occasion d'interrompre une conversation qui lui devenait pénible et dans laquelle elle craignait de se laisser entraîner trop loin, voici le roi qui va partir pour la chasse, entendez-vous le signal du départ?

En même temps, suivie d'Alberoni, elle s'approcha d'une fenêtre demeurée entr'ouverte et s'avança sur le balcon.

— Ah! ah! reprit l'abbé à haute voix, Sa Majesté se livre encore aujourd'hui au plaisir de la chasse! C'est donc avec Diane que la nymphe Égérie va se trouver en guerre. La lutte ne saurait être de longue durée.

Comme il parlait ainsi, les tambours commencèrent à battre aux champs, et le roi parut en compagnie de Gondreville. Sa Ma-

jesté était vêtue avec une certaine recherche, et une animation inaccoutumée éclatait dans les traits de son visage et dans tous ses mouvements. Ce fut Gondreville qui aperçut le premier la princesse ; car elle s'était avancée jusqu'au bord du balcon. Se découvrant aussitôt avec une respectueuse galanterie, notre gentilhomme s'inclina presque jusqu'à terre.

— Qui donc est-ce que tu salues ainsi ? dit le roi.

— Sire, répondit Gondreville avec emphase, c'est la reine des belles, Son Altesse madame la princesse des Ursins.

Philippe V ne put réprimer un tressaillement nerveux, et une légère rougeur colora ses joues pâles pendant qu'il se découvrait à son tour et saluait à la fois de la tête et de la main ; puis il se mit en devoir de monter à cheval, aidé de Gondreville, qui eut l'honneur de lui tenir l'étrier.

— Hum ! grommela l'abbé à part lui, le roi a un bien beau pourpoint pour aller courre le loup et le sanglier, et je crains fort pour la nymphe Égérie une rivale plus dan-

gereuse que Diane. D'un autre côté, comment se fait-il que M. de Gondreville soit seul des *recreadores* à accompagner Sa Majesté? Est-ce que par hasard ce petit vicomte voudrait...?

Pendant la durée de ce monologue, les piqueurs et les chiens avaient pris les devants et les trompes de chasse sonnaient le départ. Bientôt le roi et son recreador partirent au grand trot.

Lorsque le cortége royal eut entièrement disparu et que l'on n'entendit plus que les sons affaiblis du cor, qui allaient se perdre dans les profondeurs de la sierra de Guadarrama, l'abbé se tourna vers la princesse, qui était demeurée pensive, accoudée sur le balcon et le menton appuyé dans sa main.

— Altesse, lui dit-il à voix basse, pardonnez si le dévouement sans bornes que je vous porte me détermine à vous faire confidence d'un soupçon... pénible sans doute, mais, enfin, ce n'est encore qu'un soupçon.

— Parlez, monsieur.

— Que diriez-vous si les deux personnes

qui vous sont le plus chères au monde venaient à tromper votre confiance?

— Je dirais... Oh! cela n'est pas! cela n'est pas!

Et tout en niant, la princesse se sentit frissonner jusqu'à la moelle des os.

— Cela doit être, reprit l'abbé avec un aplomb imperturbable, du moins je le crains.

— Alors, prouvez-le, monsieur. Une preuve! une preuve!

— Ce sera difficile et non pas sans danger pour moi. Mais enfin, il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour le service de Votre Altesse. Permettez seulement que j'y mette une condition.

— Laquelle? Parlez, j'y souscris d'avance, car cette incertitude est trop cruelle. Être trahie par lui, surtout, oh! ce serait horrible! et je ne puis, je ne veux pas le croire; mais enfin, cette condition?

— Oh! mon Dieu, Altesse, elle est fort simple. Il s'agit seulement de faire quelque chose en faveur de... ce portrait que je vous ai montré tout à l'heure.

Anne de la Trémouille regarda fixement

le rusé Parmesan ; puis, avec une amertume inexprimable, elle laissa tomber ces paroles :

— M. l'abbé Alberoni, ne seriez-vous donc qu'un ambitieux tout comme les autres ?

Nous ignorons ce que répondit l'abbé.

VI

Fra Ambrosio.

Il était environ cinq heures du matin lorsque le majordome Gil Perez, en costume de voyage, se dirigea vers les écuries du château de Peñaflor et demanda au palefrenier si sa mule était prête. Sur la réponse affirmative de ce dernier, il enfourcha gravement sa monture et se mit en devoir de quitter le château. Comme il était sur le point d'en franchir la porte, il parut vivement surpris en apercevant doña Inès qui

venait à lui ; blanchi sous le harnais de l'étiquette, il s'empressa aussitôt de descendre de sa mule, et s'étant découvert, il s'inclina respectueusement devant la fille de son maître et seigneur. Celle-ci était fort rouge, et ce fut d'une voix un peu altérée qu'elle entama le dialogue suivant :

— Tu vas à Madrid, mon bon Gil Perez ?

— Oui, señora, répondit le majordome, qui n'était point, on se le rappelle peut-être, dans l'habitude de prodiguer ses paroles.

— Tu fais bien de partir à cette heure, parce que tu éviteras ainsi la grande chaleur du jour.

Gil Perez courba la tête en signe d'affirmation.

— N'es-tu pas envoyé par ma tante auprès du révérend fra Ambrosio, notre confesseur, pour savoir quand il pourra venir au château ?

— Oui, señora.

— Ce pauvre fra Ambrosio ! il faut qu'il soit bien malade pour négliger ainsi deux pénitentes qui lui portent une si vive affection ! N'est-ce pas, Gil Perez ?

— Oui, señora.

— Tu ne manqueras pas de lui dire que je le plains de toute mon âme.

Là-dessus, nouvelle révérence de Gil Perez, puis un silence. Tout ce qui précède n'était évidemment que circonlocutions, et doña Inès ne s'était point mise en promenade dans le château d'une façon si matinale pour parler de fra Ambrosio. Déjà Gil Perez se disposait, après avoir tourné et retourné entre ses mains son large chapeau, à prendre congé de sa jeune maîtresse, lorsque celle-ci, qui semblait en proie à une vive émotion intérieure, reprit en baissant la voix et en jetant autour d'elle des regards furtifs, comme pour s'assurer qu'elle ne pouvait être vue ni entendue d'aucun témoin :

— Gil Perez, mon bon Gil Perez, je sais tout l'attachement que tu me portes, il faut m'en donner une preuve aujourd'hui même, entends-tu bien ? En arrivant à Madrid, tu t'informeras au palais où demeure M. le vicomte de Gondreville et tu lui remettras... ce billet... que voici... à lui-même... à lui seul, sans que personne le sache, pas même

ma tante, ici ni ailleurs. Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ?

Au nom seul de Gondreville, le vieux majordome dressa les oreilles, et en dépit de sa taciturnité habituelle, il ne put s'empêcher de murmurer :

— C'était donc lui qui...?

Mais doña Inès, l'interrompant aussitôt, ajouta, pleine de confusion et en portant vivement son doigt à ses lèvres vermeilles :

— Chut ! c'est un secret.

L'honnête majordome n'en demanda pas davantage, et ayant précieusement serré le billet dans sa ceinture, il prit congé de sa jeune maîtresse en s'écriant :

— Señora, vous serez obéie !

Puis il remonta sur sa mule, et ayant franchi la porte du château, il se dirigea vers Madrid.

De son côté, doña Inès, débarrassée d'un bien grand poids (car on ne saurait imaginer tout ce que pèse en pareille occasion, aux mains d'une jeune fille, le message destiné au bien-aimé), doña Inès, disons-nous, se rendit sur la terrasse du château, d'où le regard

embrassait une si vaste étendue de paysage.

L'air était pur ; le soleil levant, dont les rayons encore tièdes n'avaient pu complétement absorber les fraîches émanations qu'une belle nuit d'été avait laissées dans l'atmosphère, illuminait joyeusement toute la sierra de Guadarrama, et l'on apercevait distinctement, vers le nord, la tour de Ségovie, sentinelle immobile, toujours debout à l'extrémité de l'horizon.

La jeune fille s'accouda sur la balustrade à trèfles moresques, à demi ruinée, qui bordait la terrasse, et elle demeura bien longtemps absorbée dans une profonde rêverie. Pourtant, cette fois, ce n'était point vers la tour de Ségovie qu'elle portait ses regards, qu'une attraction presque magnétique semblait fixer du côté de Madrid, et tant qu'elle put apercevoir sur la route pratiquée à travers les montagnes une mule de fort maigre apparence montée par un long cavalier de même nature, on eût dit, à voir cette jeune fille si complétement immobile et comme pétrifiée, que son âme avait abandonné son corps et s'en allait devers Madrid

dans la ceinture du bon Gil Perez, renfermée en quelque pli du billet destiné à M. le vicomte de Gondreville.

Que pouvait contenir ce message, indépendamment de l'âme d'une jolie fille? Voici ce qu'à cet égard, et en vertu de notre privilége de romancier, il nous a été possible de déchiffrer.

« Je m'étais bien promis de ne recevoir de vous aucun message, et si j'en recevais, de les brûler sans les lire, car je sais que c'est manquer à tous mes devoirs. J'ai commis ces deux péchés et j'en commets aujourd'hui un troisième beaucoup plus grave encore en vous écrivant; mais j'espère que ce dernier péché me sera pardonné, parce qu'il s'agit de prévenir un péril qui vous menace ainsi que votre compagnon. Apprenez que nous arrivons de Ségovie, où, grâce à l'autorisation signée du roi lui-même que vous nous aviez apportée, il nous a été enfin permis d'embrasser mon père. Interrogé par ma tante s'il connaissait deux gentilshommes français fort en crédit à la cour, aux-

quels nous étions redevables de cette faveur, et qui se nommaient MM. de Saint-André et de Mondragon, il a répondu d'une façon négative. Mais jugez de mon effroi lorsqu'il a ajouté que ces deux gentilshommes pourraient bien être des espions de la princesse des Ursins, et qu'il fallait se méfier d'eux. En parlant ainsi, il a attaché sur moi un regard qui m'a glacée, un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond de mon âme, puis il a parlé quelques instants à voix basse avec ma tante, et peu de temps après nous nous sommes séparés.

« En revenant au château, ma tante ne m'a pas adressé une seule fois la parole, et c'est en vain que j'ai essayé moi-même, à plusieurs reprises, d'engager une conversation, car elle a fini par m'ordonner sèchement de me taire. Seulement, comme je prenais congé d'elle après le souper, je l'ai entendue qui commandait à Gil Perez, notre majordome, de se lever matin pour aller à Madrid savoir des nouvelles du révérend fra Ambrosio, notre directeur spirituel, et s'informer quand il pourrait venir voir ses deux

pénitentes, qui, l'une et l'autre, avaient grand besoin de lui, ayant eu l'imprudence de recevoir des Français.

« Je vous informe de cela en toute hâte, afin que vous cherchiez à détourner le danger que je vous signale, si toutefois c'est chose possible encore. Mais, vous le voyez, il n'y a pas un moment à perdre. Hélas! comment tout cela finira-t-il? Je tremble d'y penser. Si vos intentions étaient pures et loyales comme vous le dites, auriez-vous donc besoin de vous environner de tant de mystère? D'un autre côté, si vous m'aimez véritablement, comme je veux le croire, quel besoin avez-vous de cacher votre amour à ce gentilhomme, qui est votre ami? Il est donc bien puissant, que vous craignez ainsi de vous montrer son rival? et quel intérêt a-t-il, lui, de cacher son nom? Je vous en supplie par tout ce que vous avez de plus cher au monde, ne me laissez pas plus longtemps dans une incertitude qui me tue, et ne me faites pas repentir trop cruellement de vous avoir laissé lire dans mon cœur un sentiment que je me reproche tous les jours

et que je crains bien d'expier par le malheur de toute ma vie. »

Cette épître, écrite en toute hâte et dans le plus grand secret par la belle doña Inès durant la nuit précédente, est assez détaillée pour nous dispenser de nous appesantir sur l'état de son âme, et l'on se rendra facilement compte de tout ce qui devait s'amasser dans son sein d'orageuses pensées pendant qu'elle demeurait accoudée sur la balustrade à trèfles moresques, les yeux fixés dans la direction de Madrid.

Sans doute elle était depuis bien longtemps dans cette attitude sans s'apercevoir que le soleil montait sur l'horizon et que ses rayons venaient la brûler à travers le tissu transparent de sa mantille, lorsqu'elle se sentit frapper sur l'épaule. Alors, comme si elle eût été réveillée en sursaut, au milieu de quelque rêve charmant d'amour et de liberté, par l'aspect d'une prison et d'un geôlier, elle vit apparaître devant elle la figure sèche, osseuse et parcheminée de sa tante, la comtesse de Barbastro.

Bien qu'il fût encore assez matin, doña Séraphine était déjà revêtue de son corsage de satin noir à manches pendantes, de sa jupe de brocart tailladée et de son majestueux vertugadin. Il ne lui manquait aucun de ses colliers, aucune de ses pierreries, et elle avait son rouge ; car elle eût considéré comme une grave faute contre l'étiquette de se montrer en déshabillé. Mais son visage était plus morose et plus sévère que jamais, et pourtant un observateur attentif eût pu y lire en même temps je ne sais quelle expression de joie maligne et contenue, telle que devaient en éprouver sans doute les membres du saint office à chaque coupable qu'on venait leur dénoncer.

— Que faites-vous ici, seule et oisive? dit-elle en braquant à travers ses énormes lunettes deux yeux menaçants sur la jeune fille; ne savez-vous point qu'il est contraire à l'étiquette qu'une fille de noble maison s'en aille dans les jardins sans être accompagnée d'une duègne et de deux caméristes?

— Je n'ai qu'une duègne, ma tante, balbutia doña Inès, et point de caméristes. Je

n'ai pas voulu déranger cette femme qui est âgée...

— Vous avez eu tort. C'est dans la solitude et l'oisiveté que le démon s'empare d'une âme. Nos pères le savaient bien. D'ailleurs, vous avez devancé l'heure du lever; ne cherchez pas à le nier, je le sais et je désire en connaître le motif.

— Ma tante, je voulais respirer un peu la fraîcheur du matin ; les journées sont si chaudes maintenant !

— Est-ce encore parce que les journées sont chaudes que vous avez veillé une bonne partie de la nuit et que vous avez gardé de la lumière dans votre chambre ?

Un vif incarnat colora les joues de doña Inès, qui baissa la tête avec confusion.

— Allez, reprit victorieusement doña Séraphine, ce n'est pas moi qu'on trompe. Songez bien que vos moindres actions me sont connues, et que j'en sais plus encore, entendez-vous, que je n'en veux dire. Vous vous êtes levée avant l'heure et vous refusez de m'en dévoiler le véritable motif, mais je le découvrirai. Vous avez parlé bas à Gil Perez;

vous avez été vue; il faudra bien qu'il s'explique, ou je le chasserai sans pitié malgré ses longs services et bien qu'il se soit montré fidèle jusqu'à présent. Ah! votre père avait bien raison de me reprocher la sotte confiance avec laquelle j'ai accueilli des étrangers, des Français! Je devais m'attendre à tout avec des compatriotes de la princesse des Ursins. C'est depuis qu'ils ont mis le pied dans l'antique château de Peñaflor que le désordre et l'oubli des plus sacrés devoirs s'y sont introduits à leur suite, qu'on garde de la lumière au temps où l'on devrait dormir, qu'on se lève avant l'heure pour aller converser avec les valets, qu'on fait cause commune avec nos ennemis.

Ici doña Inès osa relever la tête et balbutia timidement :

— Ces ennemis, quels sont-ils donc, ma tante?

— Ce sont, reprit avec violence doña Séraphine, ce sont ces deux gentilshommes ou prétendus tels, qui se sont présentés ici sous les noms de Saint-André et de Mondragon.

— N'est-ce point à eux que nous devons d'avoir pu embrasser mon père ?

— Il est vrai, mais il y a des services qui coûtent trop cher. Celui-là est de ce nombre. Oh! ne cherchez pas à défendre ces cavaliers. Vous ne parviendriez pas à me convaincre. Je sais bien que l'un des deux vous tient un peu au cœur, et que vous n'avez pas eu de honte... mais vous pouvez bien être persuadée que jamais, quoi qu'il avienne, une Santa-Cruz, l'héritière de la maison de Bazan, n'appartiendra à un Français, à M. de Saint-André, quand bien même, avec l'ordre de la Toison qu'on a osé lui conférer, il posséderait tous les galions du Mexique.

En entendant la comtesse de Barbastro s'exprimer ainsi, doña Inès avait tremblé qu'elle n'eût découvert son secret; mais à cette révélation de sa méprise, elle ne put réprimer un mouvement de joie. Soit que la comtesse s'en fût aperçue, soit qu'occupée à exhaler sa bile, elle ne jugeât plus nécessaire de garder aucune mesure, elle ajouta avec un sourire presque sauvage :

— Au surplus, j'y ai mis bon ordre. Gil Perez est porteur d'un message pour ces deux cavaliers dans lequel je les prie de ne plus se donner la peine de revenir ici. Vous pouvez donc faire votre deuil de votre Saint-André, vous ne le reverrez plus. Quant à M. de Mondragon, il ira faire ailleurs dorénavant l'éloge de la des Ursins, si bon lui semble. Maintenant, rentrez au château, car voici l'heure fixée pour continuer notre lecture de la Vie des Saints.

Doña Inès, anéantie, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et, victime résignée, elle suivit sa tante sans proférer une parole. Aussi bien, ses larmes eussent été sa seule réponse.

Comme, après avoir descendu les degrés qui conduisaient à la terrasse, la tante et la nièce s'approchaient du manoir qui n'avait jamais paru à doña Inès si triste, si sombre et si démantelé que depuis qu'elle venait d'entendre son arrêt dans la bouche de l'implacable doña Séraphine; comme elle songeait déjà avec terreur à l'avenir qui l'attendait, seule, toujours seule dans ce sépulcre

avec ce spectre à vertugadin, chargé de la torturer, le trot de deux chevaux qui entraient dans la cour d'honneur la fit tressaillir. De son côté, la comtesse de Barbastro prêta l'oreille avec inquiétude, et quelques secondes à peine étaient écoulées que les deux gentilshommes qui venaient d'être l'objet d'une proscription si cruelle s'avançaient, le sourire sur les lèvres, au-devant des deux señoras.

Le prétendu Saint-André et son compagnon se mirent immédiatement en devoir, suivant leur coutume, de réclamer la faveur, qui jusque-là leur avait été gracieusement octroyée, de baiser la main de doña Inès et, il le fallait bien aussi, celle de doña Séraphine; mais quelle ne fut pas leur surprise lorsque celle-ci, se dressant sur ses *chapins*, hauts d'un demi-pied, et qui la rendaient vraiment gigantesque, s'écria d'un ton superbe :

— Arrêtez, seigneurs; j'ai besoin de savoir si vous venez directement de Madrid.

— En droite ligne et par le plus court chemin, répondit Gondreville avec son

assurance habituelle. Peut-il en être autrement lorsqu'on se rend au château de Peñaflor?

— Et vous n'avez pas rencontré le majordome Gil Perez?

— Cette bonne fortune nous a manqué, je l'avoue. Il aura pris une autre route. Il y a tant de sentiers divers qui se croisent dans les montagnes.

— Gil Perez était chargé pour vous d'un message.

Ici, doña Inès, qui avait tenu jusqu'alors les yeux constamment baissés, échangea avec Gondreville un regard furtif. Éclairé par ce regard sur les difficultés de la situation, ce dernier reprit aussitôt :

— Ah! l'honnête Gil Perez était chargé d'un message pour... Eh bien! qui vous empêche, très-noble et très-illustre comtesse de Barbastro, de nous en dire l'objet, puisque nous voici, et de nous permettre, au préalable, de baiser humblement...

— C'est inutile, interrompit aigrement la comtesse; ce qui est écrit est fait pour être lu, et puisque vous êtes si curieux de le sa-

voir, vous n'avez qu'à retourner sur-le-champ à Madrid.

— Ah ! vous n'y songez pas, señora ! partir ainsi sans nous reposer, lorsque nous venons de faire, pour vous voir, cinq mortelles lieues par des chemins fort laids, c'est une justice à leur rendre ! Il y a vraiment là de votre part cruauté et ingratitude, et vous le reconnaîtrez vous-même, surtout quand vous allez apprendre...

— En effet, s'empressa d'ajouter le prétendu Saint-André, qu'un semblable accueil avait tout d'abord décontenancé au suprême degré, veuillez nous faire savoir quel crime nous avons commis, mon compagnon et moi, pour mériter un semblable accueil.

— Vous osez le demander ! reprit doña Séraphine en attachant attentivement sur sa nièce et sur le novice Saint-André, de plus en plus troublé, un regard scrutateur.

— Pourquoi pas ? reprit hardiment Gondreville.

— Ce n'est pas vous que j'accuse, dit la comtesse.

— Ah diable ! murmura mentalement

notre héros; est-ce que par hasard Sa Majesté aurait été plus loin que je ne pensais?

Puis il ajouta aussitôt à haute voix :

— Il n'importe. C'est moi qui dois prendre la défense de M. de Saint-André, de mon compagnon, de mon ami le plus cher, quand on l'accuse.

— D'abord, ce n'est pas M. de Saint-André; c'est un faux nom!

— Ouf! nous sommes pris. Señora, qui vous l'a dit?

— Que vous importe?

— Ah! señora, vous vous repentirez amèrement de vos injustes soupçons quand vous saurez que c'est à mon compagnon, à mon ami, que vous êtes redevable de l'heureux événement que nous venons vous annoncer. Oui, très-noble comtesse, oui, charmante doña Inès, le roi, sur les instantes sollicitations de mon ami, qui a la modestie de se taire en ce moment, le roi s'est fait rendre compte de l'accusation portée contre le marquis de Santa-Cruz. Sa Majesté n'a pas jugé que les charges qui pesaient sur

lui fussent suffisantes pour déterminer sa mise en jugement. Ce généreux monarque a décidé que le marquis serait retenu quelque temps encore à la tour de Ségovie, pour la forme seulement, avec la faculté de voir sa famille toutes les fois qu'il lui plairait. Voilà ce que nous venions vous annoncer, voilà notre réponse à un accueil que nous n'avons point mérité.

Il y eut un silence, et les deux femmes se regardèrent comme si elles avaient eu besoin de s'interroger réciproquement sur le degré de foi qu'elles devaient ajouter à cette grande nouvelle. Enfin, doña Inès, se retournant du côté du pâle et consterné Philippe V, s'écria avec une vive émotion et en lui tendant la main, que ce dernier porta aussitôt à ses lèvres :

— Oh ! si vous avez en effet obtenu du roi cette grâce, soyez béni !

L'inexorable doña Séraphine lança à sa nièce un regard semblable à celui du serpent dont parlent les saintes Écritures et dont l'œil venimeux frappait instantanément de mort, puis elle reprit en même temps :

— Qui nous dit que ce n'est pas encore là un mensonge?

A cette parole, Philippe V sentit bouillonner dans son sein tout l'orgueil de la royauté, le rouge lui monta au front et il redressa vivement la tête; mais sur un signe de Gondreville, il eut la force de se contenir.

— Ah! señora, balbutia-t-il d'une voix altérée, señora, voici la première fois qu'on ose...

— Écoutez, interrompit la comtesse, si je vous parle comme je viens de le faire, croyez bien que j'ai pour cela de puissants motifs. L'un de vous deux, seigneurs, a traîtreusement abusé des droits de l'hospitalité, et c'est celui de vous justement qui m'avait inspiré le plus de confiance; c'est l'homme qui s'est présenté au château de Peñaflor sous le nom de Saint-André. Oh! ne cherchez pas à nier. J'ai des preuves. Reconnaissez-vous ce billet que vous avez osé adresser à doña Inès de Santa-Cruz, ici présente, qu'elle n'a pas rougi, elle, de recevoir, et qui m'a été apporté cette nuit même

par une duègne fidèle que j'avais chargée de surveiller ma nièce?

— O ciel! murmura Gondreville, mon billet!

La belle doña Inès, remplie d'une confusion dont il est aisé de se rendre compte, cacha son visage entre ses mains, pendant que le prétendu Saint-André, haletant, éperdu, s'écriait, en attachant sur son compagnon un regard soupçonneux :

— Señora, ce n'est pas moi qui ai écrit ce billet, je l'affirme sur l'honneur!

— Qui est-ce donc, alors? reprit doña Séraphine.

A ce moment on vit paraître à quelque distance, conduit par un page, un homme de haute taille, en costume ecclésiastique, avec un de ces larges feutres que Beaumarchais a popularisés en France, en le plaçant sur la tête de l'immortel don Basile. Cet homme se découvrit et s'inclina profondément en croisant ses deux bras sur sa poitrine d'une façon toute monacale.

Un cri s'échappa de la poitrine de Philippe V, et Gondreville, malgré toute son

audace, sentit une sueur froide monter à son front.

Dans cet homme, dans ce prêtre, l'un et l'autre venaient de reconnaître le perfide Alberoni.

VII

Le gentilhomme et l'abbé.

Alberoni s'approcha de la comtesse de Barbastro.

— Señora, dit-il les yeux baissés et avec une merveilleuse hypocrisie, le révérend fra Ambrosio, toujours malade, a bien voulu me confier la mission de le suppléer auprès de vous si vous daignez m'agréer à sa place. Voici la lettre que le révérend m'a chargé de vous remettre à cet effet. Vous plaît-il, señora, d'en prendre connaissance?

— Volontiers, reprit doña Séraphine; mais auparavant je dois vous adresser une question. Vous habitez ordinairement Madrid, M. l'abbé, et les deux cavaliers que voici ne vous sont sans doute pas inconnus, du moins j'ai tout sujet de le croire, car j'ai bien examiné leur visage, et lorsque vous avez paru, l'un et l'autre ont changé de couleur? Je vais sans doute enfin savoir de vous quels sont bien réellement ces cavaliers, et si les noms qu'ils ont pris leur appartiennent ou sont des noms d'emprunt.

En parlant ainsi, la comtesse attachait, à travers ses lunettes, un regard plein de méchanceté en même temps que d'une joie maligne et mal contenue sur les deux étrangers, qui auraient beaucoup donné, en ce moment, pour qu'il leur fût permis de rentrer sous terre, ainsi qu'une machine d'opéra. Quant à doña Inès, plus morte que vive, elle contemplait le nouveau venu avec des yeux hagards.

Tout à coup Alberoni, qui avait semblé se recueillir, s'écria :

— Eh mais, si je ne me trompe, ces deux

gentilshommes sont Français, et je crois bien reconnaître en eux MM. de Saint-André et de Mondragon !

— Ouf ! murmura Gondreville, nous en échappons là d'une belle ! Cet abbé est décidément mon ange gardien !

Puis il ajouta à haute voix :

— Señora, vous devez reconnaître maintenant combien vos soupçons étaient injustes envers mon compagnon et envers moi-même. J'ose donc espérer...

Il n'en ajouta pas davantage ; car doña Séraphine, après avoir hoché la tête d'une façon quelque peu dubitative, s'était mise à lire l'épître du révérend fra Ambrosio. Cette épître, que nous nous abstenons de reproduire ici, se bornait en substance à énoncer que son auteur, étant toujours retenu au logis par sa maladie, avait cru devoir envoyer à sa place auprès de ses pénitentes du château de Peñaflor un *respectable* abbé italien dont on disait grand bien.

Pendant que la vieille châtelaine se livrait à sa lecture, Philippe V s'approcha de l'abbé.

— M. Alberoni, lui dit-il à voix basse, je n'oublierai jamais un pareil service.

— J'y compte bien aussi, repartit mentalement le rusé Parmesan.

— Mon cher abbé, dit à son tour Gondreville, que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance? Y a-t-il à Madrid ou ailleurs quelque gentilhomme dont la figure ne vous revienne pas? vous n'avez qu'à parler.

— Venez souper avec moi ce soir, vous saurez ce que j'attends de vous.

— Ah! reprit Gondreville, un souper pardessus le marché! C'est trop, c'est beaucoup trop.

— Et maintenant, s'écria Alberoni, laquelle de vous deux, señoras, est disposée à se rendre la première au saint tribunal de la pénitence, car je ne suis venu en ce château que pour entendre votre confession, et suppléer dans son pieux office le révérend fra Ambrosio.

Comme l'abbé parlait de la sorte, une mule montée par le cavalier le plus long et le plus maigre qu'il soit possible d'imaginer entra au grand trot dans le château. Ce ca-

valier n'était autre que le majordome Gil Perez. Il était hors d'haleine et se retournait par intervalles comme s'il avait craint d'être poursuivi. En apercevant tous les personnages rassemblés devant le château, il se précipita à bas de sa monture en criant d'une voix à peine articulée :

— Fermez les portes ! fermez les portes !

— Qu'est-ce donc ? s'écrièrent tous les assistants.

— Je gage que dans un quart d'heure ils seront ici. Écoutez ! écoutez ! N'entendez-vous pas tirer le canon ?

— En effet, dit le prétendu Saint-André, sur le front duquel l'inquiétude vint imprimer un léger sillon.

— Parlez, parlez ! reprirent à l'envi tous les personnages, que se passe-t-il donc ?

— Il se passe que Madrid est à cette heure en révolution. Car on a appris ce matin la nouvelle que l'armée française, commandée par le maréchal de Berwick, s'était emparée de Barcelone.

— O mon Dieu ! je vous rends grâce, s'écria Philippe V.

Et oubliant en même temps, sous l'influence d'une semblable nouvelle, toutes les difficultés de sa situation, il se laissa tomber à genoux et se signa par trois fois.

Comme chacun le contemplait avec surprise, Gondreville éleva son chapeau en l'air et cria de toute la force de ses poumons :

— Vive le roi et vive l'Espagne !

Puis se tournant vers Gil Perez :

— Eh bien ! digne majordome, ajouta-t-il, je ne vois pas ce qu'il y a de fâcheux dans l'avis d'une semblable victoire, et tout bon Espagnol doit s'en réjouir, puisqu'en même temps qu'elle assure à jamais la couronne sur la tête de Sa Majesté Philippe V, elle garantit aussi les bienfaits de la paix à ce pays qui en est privé depuis si longtemps.

— C'est cela, reprit aigrement doña Séraphine, la paix et la princesse des Ursins. Ah ! plutôt la guerre mille fois et à toujours !

— Oui, la guerre, répéta le vieux majordome d'une voix sombre, et si vous m'en croyez, señora, vous ferez fermer les portes du château, comme je l'ai dit ; car ce n'est pas seulement le canon qui retentit du côté

de Madrid en signe de victoire, et si les cris qui m'ont longtemps poursuivi sur la route pouvaient parvenir jusqu'ici, vous entendriez, comme je l'ai entendu moi-même, mêlé au cri de « vive le roi! » celui de « meure Santa-Cruz! »

— O mon Dieu! s'écria doña Inès, sauvez mon père!

— Cet homme se sera trompé, reprit Alberoni; il ne peut être question du marquis dans tout ceci.

— Hélas! je le voudrais de tout mon cœur, repartit le majordome, mais j'ai des yeux et des oreilles. Ces yeux ont vu lancer des pierres contre le palais de mon maître et seigneur; ces oreilles ont entendu des gens du peuple ameutés sans doute par la princesse des Ursins qui disaient : « Le marquis de Santa-Cruz avait des intelligences avec les révoltés de Barcelone; c'est le maréchal de Berwick qui l'a proclamé lui-même; les révoltés de Barcelone ont tué nos frères, il faut que le marquis de Santa-Cruz soit tué à son tour. Sang pour sang! tête pour tête! Dix mille hommes sont tombés sous les rem-

parts de Barcelone, et si noble que soit un Santa-Cruz, il ne vaut pas dix mille hommes. » Moi-même, señora, j'ai été reconnu, poursuivi, et je n'ai dû mon salut qu'à la vitesse de ma mule.

— Mais le roi sait-il ce qui se passe? balbutia doña Inès éperdue; le roi avait décidé que mon père ne serait pas mis en jugement, n'est-ce pas, mes bons seigneurs? Vous nous l'avez dit ainsi et la parole du roi est chose sacrée.

— Le roi est absent de Madrid, répondit Gil Perez, et c'est ce qui augmente encore le tumulte; on le cherche de tous les côtés.

— Dans un pareil moment, s'écria le prétendu Mondragon, notre place est auprès de Sa Majesté. Venez, venez, M. de Saint-André, partons pour Madrid. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Eh bien! reprit doña Inès avec exaltation, vous ne partirez pas seuls, et puisque vous allez trouver le roi, vous ne refuserez pas de nous conduire en sa présence, ma tante et moi, afin que nous puissions embrasser ses genoux. Oh! il ne sera pas insen-

sible aux larmes d'une fille, et il nous rendra mon père. Gil Perez, fais apprêter nos mules et partons. Oh ! partons bien vite !

Le roi et Gondreville échangèrent un regard plein d'inquiétude qui n'échappa point à Alberoni. Celui-ci repartit aussitôt :

— Au nom du ciel, señora, renoncez à une pareille démarche, qui, au lieu de sauver votre noble père, pourrait achever de le perdre. N'est-ce pas, seigneurs? ajouta-t-il en se tournant vers les deux cavaliers. Quel que puisse être votre crédit à la cour, vous ne sauriez d'ailleurs obtenir sur-le-champ une audience pour doña Inès de Santa-Cruz. Le roi est d'un accès si difficile !

— Et puis, dit doña Séraphine, une telle démarche serait contraire aux règles de l'étiquette.

— En effet, balbutia le faux Saint-André ; mais de grâce, señora, calmez-vous, essuyez les larmes qui voilent vos beaux yeux ; je vous promets, foi de gentilhomme, de parler au roi en faveur de votre père, et il faudra que la raison d'État soit bien forte pour que votre vœu ne soit pas exaucé.

— Bien vrai? vous ne me trompez pas? Oh! vous ne voudriez point me tromper!

— Voici qu'on amène nos chevaux, dit Gondreville.

— Adieu donc, seigneurs, reprit la jeune fille.

— Oh! non pas adieu, reprit le roi, mais au revoir!

Comme Gondreville gardait le silence :

— Et vous, dit doña Inès avec un accent plein de tendresse, ne parlerez-vous pas aussi au roi en faveur de mon père?

— Señora, répondit le gentilhomme, mon compagnon a beaucoup plus de crédit que moi; et, ajouta-t-il à voix basse avec un sentiment de jalousie qui, pour la première fois, perçait à travers sa légèreté habituelle, vous voyez bien qu'il vous aime.

— C'est possible, murmura plus bas encore la jeune fille, mais croyez-vous donc que ce soit lui qui soit aimé?

Ces derniers mots furent accompagnés d'un de ces regards dont aucune parole humaine ne saurait exprimer l'éloquence, et où il semble que passe instantanément toute l'âme

d'une femme. Gondreville tressaillit et pressa furtivement entre ses doigts une main palpitante qu'on lui abandonna sans effort. Puis les deux cavaliers remontèrent à cheval et s'éloignèrent en toute hâte dans la direction de Madrid, laissant Alberoni avec ses deux pénitentes.

Au surplus, ce dernier ne demeura pas longtemps au château de Peñaflor, car il sentait bien que ce qui venait de se passer à Madrid pouvait déranger tous les plans qu'il avait formés. Il commença donc par déclarer que pour se confesser il était nécessaire d'avoir l'esprit entièrement libre, qu'il ne pensait pas que doña Inès, ni sa tante, après la nouvelle qu'elles venaient de recevoir, se trouvassent dans ce cas, et que par conséquent il jugeait convenable d'ajourner l'exercice des devoirs de son saint ministère. Après ces explications préalables, il se mit lui-même en route pour Madrid, et arriva sur le soir à son logis.

Il commença par écrire au roi et à la princesse des Ursins deux billets qui furent portés immédiatement à leur adresse, puis il se

disposa à recevoir Gondreville que, comme on l'a vu, il avait invité à souper. Celui-ci n'avait garde de manquer à une invitation qui empruntait une solennité toute particulière aux circonstances au milieu desquelles il l'avait reçue. Voici la conversation qui eut lieu entre nos deux personnages, après les premières politesses échangées :

— Eh bien ! l'abbé, depuis quand vous êtes-vous mis à confesser les dames ?

— Eh ! eh ! vicomte, depuis que certain gentilhomme de ma connaissance, las d'avoir des maîtresses pour son propre compte, a entrepris d'en repasser une à Sa Majesté.

— M. l'abbé, qui vous dit que ce soit là mon projet ?

— Oh ! vous pouvez le nier tant que bon vous semblera. J'ai l'habitude, en pareil cas, de croire toujours le contraire de ce qu'on m'avance.

— Eh bien ! oui, vous avez deviné juste. J'ai eu un moment cette mauvaise pensée de donner une maîtresse au roi ; mais je vous le dis en confidence, j'ai voulu jouer avec le feu, et je me suis brûlé. Aujourd'hui, je

sacrifierais de grand cœur la moitié des jours qui me restent à vivre pour n'avoir jamais eu un pareil dessein, car j'aime doña Inès de toute mon âme.

— Parlez-vous franchement?

— Très-franchement, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Touchez là, mon gentilhomme, nous pouvons nous entendre, et je jouerai cartes sur table, tout comme vous.

— A la bonne heure !

— Vous vouliez donner une maîtresse au roi; moi, je veux lui donner une femme, c'est bien différent.

— Oui, certes.

— Je veux marier le roi avec la princesse Élisabeth Farnèse.

— Elle ou toute autre, qu'est-ce que cela me fait? Mariez-le avec le diable, si vous voulez.

— J'ai compté sur vous pour cela.

— Je ne demande pas mieux, pourvu que doña Inès soit à moi.

— Ah çà ! et moi qui vous avais cru sérieusement épris de la princesse des Ursins?

C'était donc un jeu? Mon cher vicomte, regardez-moi bien en face; je crois que nous nous entendons encore mieux en pensée qu'en paroles, et que j'ai eu grand tort de voir en vous un concurrent. Vous, ambitieux! allons donc! Vous êtes trop jeune, trop beau, trop enclin au plaisir et à la galanterie pour cela. Aussi bien, s'il faut en croire certains bruits qui sont venus à mon oreille relativement à votre naissance et aux relations de la princesse, en Italie, avec votre famille, tout ce beau dévouement dont vous faites profession pour elle, pourrait bien être un leurre destiné à lui cacher le précipice où vous voulez la conduire tout doucement... Hein! suis-je bon devin?

Pendant qu'Alberoni parlait ainsi, les traits de son interlocuteur, d'ordinaire empreints d'insouciance et de moquerie, s'étaient sensiblement assombris; ses yeux étaient devenus presque hagards, et lorsque l'abbé en vint à formuler son interrogation, Gondreville lui saisit le bras avec violence, en s'écriant :

— Par votre âme, l'abbé, si vous avez

une âme, par les ossements de votre père et de votre mère, ceci est chose sérieuse, et gardez-vous bien d'en ouvrir la bouche en présence de qui que ce soit au monde, car je jure Dieu que je la fermerais ensuite si bien qu'elle ne pourrait plus jamais se rouvrir...

— Excepté pour manger de l'olla podrida, reprit Alberoni avec un éclat de rire, car j'en sens d'ici le parfum ; et comme je suis fort en appétit, nous continuerons, s'il vous plaît, cette joyeuse conversation *inter pocula et cibos*, comme dit le poëte. A table ! à table !

Sous l'influence de cet incident, et en dépit de l'humeur joviale de l'abbé, le commencement du souper fut silencieux. Au bout de quelques instants, Alberoni prit la parole.

— Voici, dit-il, une carpe qui me rappelle celles que je vis, à mon voyage en France, dans le jardin de Fontainebleau, devant le château royal. Ne dit-on pas que ce sont les mêmes auxquelles le roi François Ier donnait à manger ?

— En effet, je l'ai entendu dire, répondit Gondreville.

— Un roi qui aimait fort les jolies filles, que ce François Ier. Vous souvient-il, vicomte, qu'une certaine Diane de Poitiers, dont le père allait être exécuté en Grève pour je ne sais quel méfait, obtint de ce roi la grâce du coupable, à condition de... Eh! mais, vous n'avez donc pas d'appétit ce soir? Vous ne mangez pas.

— J'ai fini.

— Peste! comment donc avez-vous fait? Moi je commence à peine.

Il y eut un silence.

— Vous pensez donc, l'abbé, reprit Gondreville, que doña Inès pourrait...

— Moi! mon cher vicomte, je vous garantis que je ne pense guère à doña Inès, mais qu'en revanche je prise fort cette carpe que vous semblez dédaigner.

— Foin de votre carpe, l'abbé, et de tout votre souper! Nous avons à nous occuper de choses plus graves, entendez-vous!

— Pardon, mon cher vicomte, mais entre toutes les choses frivoles, le souper est sans contredit la plus grave.

— Par la sambleu! l'abbé, trêve de plai-

santeries, ou vous allez m'échauffer les oreilles!

— Allons, calmez-vous, bouillant Ajax. Je vais parler sérieusement pour vous complaire. Vous ne voulez pas que doña Inès joue le rôle de Diane de Poitiers, ni moi non plus, car la maîtresse est, de tout temps et en tout pays, l'ennemie jurée de la femme légitime. Comment faire pour éviter qu'il en soit ainsi? C'est ce qu'il faut chercher de concert. Cherchons donc.

— Oui, cherchons!

— Eh bien! que trouvez-vous?

— Rien, et vous?

— Moi j'ai, je crois, un moyen assuré de réussir.

— Faites-le-moi connaître bien vite.

— Écoutez, dit l'abbé en ouvrant une fenêtre d'où l'on apercevait les maisons de la ville illuminées, en réjouissance de la prise de Barcelone. Entendez-vous la grande voix du peuple répandu à cette heure dans toutes les rues, dans tous les carrefours? Le peuple est joyeux, mais il est comme le tigre; quand il a senti l'odeur du sang, il lui

en faut. Le peuple demande la tête de Santa-Cruz, et le roi n'est pas disposé à l'accorder. Auquel des deux, du peuple ou du roi, demeurera la victime? voilà toute la question. Si maintenant, par une influence quelconque, le roi pouvait être amené à se rendre au vœu du peuple, vous comprenez qu'une barrière infranchissable se trouverait élevée dès lors entre doña Inès et Sa Majesté. Or, une seule personne est assez puissante pour déterminer le roi à laisser à la justice son libre cours, c'est la princesse des Ursins. Vous êtes le favori de Son Altesse, allez la trouver, démontrez-lui que la mort du marquis est nécessaire au salut du royaume, et je réponds de tout.

— M. Alberoni, n'attendez pas de moi une pareille démarche. Le marquis de Santa-Cruz est mon ennemi, et je suis prêt à croiser le fer avec lui en tout temps, en tout lieu; mais aller demander qu'il soit livré au bourreau! cela est indigne d'un gentilhomme, et jamais, non, jamais, je ne commettrai une pareille action.

— Pauvre jeune fou, qui veut la fin et ne

veut pas les moyens! Mais vous ne voyez donc pas que tout l'odieux de cet acte rejaillirait infailliblement sur la princesse des Ursins?

— Assez, assez, tentateur!

— Mais vous ne voyez donc pas que, si vous n'agissez ainsi, doña Inès tombe infailliblement dans les bras du roi?

— Oui, mais mon honneur est sauf, et le vicomte de Gondreville ne se fait pas l'aide du bourreau.

— Ainsi, votre parti est bien pris?

— Il est irrévocable.

— Il suffit, mon cher vicomte. Préparez-vous donc à quitter Madrid demain à la pointe du jour, et à retourner honteusement en France, sans même avoir revu doña Inès.

— Pourquoi?

— Parce que, ce soir même, la princesse des Ursins saura que, pour reconnaître les faveurs dont elle vous a comblé, vous avez, à l'exemple de Noailles et d'Aguilar, ses ennemis, voulu donner une maîtresse au roi; parce que, ce soir même, le roi saura que doña Inès est depuis longtemps aimée de vous, et qu'elle vous aime.

— Qui osera dire tout cela?

— Moi, mon cher vicomte. Je vous l'ai déclaré : je joue cartes sur table; maintenant soyons amis ou ennemis! la paix ou la guerre! Choisissez.

A ce moment on frappa à la porte de la maison.

— Qui peut venir à pareille heure? dit Gondreville.

Une voix forte cria du dehors :

— Au nom du roi, ouvrez!

— Vous le voyez, vicomte, reprit tranquillement l'abbé, je ne vous ai pas menti.

Gondreville se sentit frémir jusqu'à la moelle des os. Quelques instants après, le lieutenant aux gardes Amenzaga entra dans la salle.

— M. l'abbé Alberoni, s'écria-t-il, veuillez me suivre, le roi et Son Altesse madame la princesse des Ursins consentent à vous recevoir à l'instant même, suivant la demande que vous en avez faite.

— Je suis à vos ordres, dit Alberoni.

— Seigneur Amenzaga, ajouta le vicomte, j'accompagnerai M. l'abbé.

VIII

Les fiançailles.

Il y avait à la porte de la maison d'Alberoni un carrosse de la cour, dans lequel le lieutenant Amenzaga prit place avec le vicomte et l'abbé. Le trajet fut silencieux, mais du reste assez court. La ville de Madrid n'est pas, comme on sait, d'une grande étendue, et le logis d'Alberoni n'était pas d'ailleurs fort éloigné du palais de Médina-Céli, où le roi continuait de résider.

La plupart des maisons de la ville étaient

illuminées, en réjouissance de la prise de Barcelone, après un siége d'une longueur presque aussi mémorable que celui de Troie, et, bien que la soirée fût assez avancée, des groupes nombreux étaient rassemblés dans les rues et sur les places, où chacun se communiquait les détails plus ou moins authentiques qu'il avait pu recueillir sur un événement d'une si haute importance pour la maison de Bourbon.

En général, l'attitude de la population était joyeuse ; car le roi qui, dans les premières années de son règne, avait bravement payé de sa personne et couché sur la dure comme le dernier soldat de son armée, était personnellement fort aimé. Cependant, par intervalles, à la lueur des lampions, on voyait se dessiner plus d'un profil menaçant, et l'on pouvait recueillir dans le bourdonnement confus des masses plus d'un anathème et plus d'un cri de mort auxquels se mêlait le nom de Santa-Cruz ; mais la présence des patrouilles nombreuses qui sillonnaient tous les points de la ville comprimait les dispositions hostiles.

Dans tous les pays du monde, et surtout dans ceux que leur position géographique rapproche davantage du soleil, les têtes sont faciles à s'exalter, et passent souvent, sans la moindre transition, d'un extrême à l'autre. Ces mêmes Madrilènes qui demandaient la tête du marquis sur une vague rumeur parvenue à leurs oreilles, et d'après laquelle Santa-Cruz était accusé d'avoir eu des intelligences avec les insurgés de Barcelone, l'auraient sans doute porté en triomphe trois mois auparavant, s'il avait réussi à renverser la princesse des Ursins, et s'il était venu à la tête des vieux chrétiens d'Espagne dicter des lois à Philippe V jusque dans la demeure royale.

Cependant, le carrosse venait de toucher au palais, lorsqu'une voix bien accentuée fit entendre au milieu d'un groupe ce cri, aussitôt répété en chœur par mille voix alentour :

— Vive le roi ! et meurent ses ennemis !

— Vous l'entendez, dit Alberoni en se penchant à l'oreille du vicomte, la voix du peuple est la voix de Dieu. Une dernière fois,

voulez-vous être avec le peuple ou contre le peuple, avec Dieu ou contre Dieu, avec doña Inès ou sans elle ?

Gondreville parut un instant irrésolu ; puis faisant un violent effort sur lui-même, il répondit :

— Je veux être avec mon honneur.

— Grand bien vous fasse, reprit l'abbé, c'est fort chevaleresque.

En même temps, la portière du carrosse ayant été ouverte, il s'élança dehors et entra rapidement dans l'intérieur du palais. Gondreville se disposait à le suivre, lorsque le lieutenant aux gardes Amenzaga, le saluant avec beaucoup de courtoisie, lui déclara qu'il avait ordre de ne laisser pénétrer dans la demeure royale d'autres personnes que l'abbé Alberoni. Là-dessus, le lieutenant lui-même rentra dans le palais, dont il fit refermer les portes, et Gondreville demeura à l'extérieur, non moins stupéfait qu'abattu de tout ce qui venait de se passer.

La première idée de notre gentilhomme, lorsqu'il revint à lui, fut de mettre l'épée à

main, afin de chercher à pénétrer de gré ou de force dans le palais; mais il réfléchit bientôt qu'un pareil acte ne le conduirait à d'autre résultat qu'à se faire tuer ou enfermer, et il s'arrêta de préférence à une autre résolution d'une exécution beaucoup plus facile. Il s'agissait tout simplement de couper les deux oreilles à Alberoni.

— Ce sera du moins, se dit-il, une consolation pour moi d'avoir échoué dans tout ce que j'ai entrepris en Espagne.

Ce projet bien arrêté, il dégaina sa rapière, et se plaçant en sentinelle devant le palais, de telle façon que nul ne pouvait en sortir sans être vu de lui, il attendit de pied ferme son ennemi.

Il y avait environ une heure qu'il était là à la belle étoile comme un chasseur à l'affût, lorsqu'un sereno vint à passer.

— Eh! eh! mon gentilhomme, s'écria le fonctionnaire nocturne, que faites-vous là? tout le monde est rentré au logis. Il est temps d'aller vous coucher, et dépêchez-vous, si vous voulez trouver encore quelque lampion allumé pour éclairer votre route.

— Ne prenez nul souci de moi, l'ami, répondit Gondreville, j'attends l'un de mes intimes qui est au palais et qui m'a prié de le reconduire chez lui de peur des larrons. Je ne saurais lui fausser compagnie.

— A la bonne heure! dit le sereno, mais prenez garde de vous enrhumer à rester ainsi en sentinelle, sans bouger seulement, comme vous le faites; les nuits de septembre sont déjà froides en diable. Bonsoir, Excellence!

Et le sereno continua son chemin. Quelques minutes après, la porte du palais s'ouvrit.

— Enfin, voici mon homme, dit Gondreville qui serra convulsivement entre ses doigts la poignée de sa rapière.

Au même instant, un bruit de chevaux retentit sous le porche, et une escouade de MM. les gardes du roi déboucha du palais. Le lieutenant Amenzaga était en tête, l'épée à la main.

— Gardes, s'écria-t-il, au grand trot! nous allons à Ségovie.

— A Ségovie! murmura Gondreville,

comme s'il eût prononcé le répons de quelque funèbre litanie. Que vont-ils faire à Ségovie? Il y a encore là-dessous quelque noire trame de cet abbé d'enfer! Ah! il n'en sera pas quitte pour les deux oreilles !

Comme il achevait ce soliloque, il reconnut distinctement la taille et la tournure d'Albéroni qui s'avança en dehors du palais et jeta les yeux à droite et à gauche, comme s'il eût cherché quelqu'un. Déjà Gondreville, qui, à la vue d'Amenzaga, s'était mis en un coin à l'écart, s'apprêtait à fondre sur sa proie, lorsqu'une nouvelle escouade de MM. les gardes du roi déboucha du palais. Cette fois, MM. les gardes entouraient un carrosse qui s'arrêta et dont on ouvrit la portière. Alberoni y monta lestement, en criant au cocher :

— Sierra de Guadarrama! la grande route à gauche! Nous allons au château de Peñaflor.

— Par la mordieu! s'écria Gondreville en rengainant son épée avec violence, en voici bien d'une autre! Est-ce que le double traître, changeant de batteries, renoncerait maintenant à marier le roi, pour lui donner

une maîtresse? Ah! je comprends tout maintenant, c'est pour cela qu'Amenzaga se rend à Ségovie, tandis qu'Alberoni s'en va négocier ce honteux marché. Et il faudra que doña Inès... Oh! c'est trop peu des deux oreilles, et il ne mourra que de ma main... Oui, Italien damné, puisque je n'ai plus d'autre vengeance à espérer ici, tu payeras pour tout le monde, et tu n'auras rien perdu pour attendre, je te le jure.

Là-dessus, notre gentilhomme, la rage dans le cœur, et de plus déchiré par tous les serpents de la jalousie, se dirigea en maugréant vers son logis. Un officier du palais l'y attendait.

— M. le vicomte, lui dit cet officier, le roi vous attend demain matin au palais, à l'heure de son lever. Vous serez reçu d'abord par Son Altesse madame la princesse des Ursins. Il paraît qu'il s'agit d'une audience de congé, car je suis chargé de vous prévenir en même temps que si vous avez quelques dispositions de départ à prendre, vous devez les faire cette nuit même. Que Dieu vous garde, M. le vicomte!

Gondreville ne répondit pas. Pâle, éperdu, les yeux hagards, il ne vit pas même sortir l'officier, et ce ne fut que lorsque son valet de chambre se présenta pour le déshabiller, qu'il commença à revenir à lui. Proférant alors mille affreux jurons, il s'écria en se frappant la tête de ses deux poings :

— Va-t'en au diable ! je ne veux plus dormir dans cet affreux pays, je n'y veux plus manger, je n'y veux plus boire. Je n'éprouve plus qu'un seul besoin, c'est de tuer quelqu'un, et retire-toi bien vite, si tu ne veux que ce soit toi.

Le valet ne se le fit pas dire deux fois, et Gondreville, après avoir arpenté la chambre dans tous les sens et adressé toutes sortes d'imprécations à l'abbé, à la princesse et au roi lui-même, le tout entremêlé d'invocations amoureuses à doña Inès, finit par se laisser tomber, épuisé, dans un fauteuil où le bon Dieu lui fit enfin la grâce de l'endormir.

Quand il se réveilla, il était un peu plus calme. En jetant les yeux sur une grande horloge qui ornait la chambre dans laquelle

il se trouvait, il reconnut que l'heure du lever était passée.

— Le ciel soit loué ! s'écria-t-il ! du moins je n'aurai pas à subir l'humiliation de cette double audience.

Et appelant son valet de chambre :

— Il me faut, dit-il, une chaise de poste et des chevaux à l'instant même. Nous partons pour la France. Seulement, il faut qu'auparavant j'aille prendre congé d'une personne que je tiens essentiellement à voir avant mon départ. Que tout soit prêt lorsque je rentrerai.

Au moment où il s'exprimait ainsi, ce même officier du palais, dont il avait reçu la visite quelques heures auparavant parut devant lui :

— Que faites-vous, M. le vicomte ? s'écria-t-il. Ne savez-vous pas que vous êtes attendu au palais ? Son Altesse madame la princesse des Ursins m'envoie vous chercher.

— Allons ! murmura Gondreville, il est écrit que je boirai le calice jusqu'à la lie ! Je suis prêt à vous suivre.

Tous les deux montèrent en carrosse, et

moins d'un quart d'heure s'était écoulé que déjà notre gentilhomme était introduit en présence de la princesse des Ursins. Celle-ci fit signe au vicomte de s'asseoir et parut se recueillir, mais son front était plutôt triste que sévère. Enfin, elle laissa tomber avec une certaine solennité les paroles suivantes :

— Vous avez trompé ma confiance et j'ai tout sujet de vous en vouloir, car je pensais avoir assez fait pour vous depuis votre entrée en Espagne pour avoir droit, sinon à votre reconnaissance, du moins à quelques égards. Je vois avec douleur que je me suis abusée. Quel motif a pu vous dicter une pareille conduite ?

— Altesse, répondit Gondreville avec calme, pourquoi m'interroger, puisque vous savez tout ce qu'il vous importe de savoir? Je n'ai rien à ajouter à ce que M. Alberoni a pu vous dire. Vous êtes toute-puissante et vous triomphez. Usez de votre puissance et de votre victoire comme bon vous semblera ; je ne me plaindrai point.

— Ah! Gondreville, Gondreville! s'écria la princesse, en proie à une vive émotion,

est-ce ainsi que vous devriez me parler? Songez donc que vous allez partir, quitter aujourd'hui même Madrid et l'Espagne, et que cette entrevue est peut-être la dernière que nous aurons jamais ensemble. Voyons, regardez-moi, est-ce que c'est une ennemie qui vous parle? Est-ce qu'avec vous je n'ai pas dépouillé complétement l'orgueil du rang que j'occupe dans ce royaume? Ce n'est pas la princesse des Ursins, presque reine ici, c'est Anne de la Trémouille qui est devant vous, oui, Anne de la Trémouille, qui aurait voulu faire plus encore pour vous qu'elle n'a fait, en souvenir de votre père... de votre mère...

—Ma mère! ma mère! murmura mentalement Gondreville. Elle ose prononcer ce nom!

— Et pourtant, reprit la princesse, aujourd'hui même encore, je vous donne une preuve assez éclatante de l'intérêt, de l'affection que je vous porte.

— Cette preuve, Altesse, quelle est-elle donc?

— Je veux laisser au roi le soin de vous l'apprendre lui-même; mais je dois vous dire

que vous devez beaucoup aussi à M. Alberoni: dans cette circonstance, c'est lui qui s'est chargé d'aplanir bien des difficultés, et il y en avait de grandes, plus grandes que vous ne pouvez penser. Allez trouver le roi, M. de Gondreville; Sa Majesté vous attend; et maintenant, adieu, que le ciel veille sur vous dans le voyage important que vous allez entreprendre. J'ai assez foi dans sa miséricorde pour espérer que nous nous re verrons encore ici-bas.

En parlant ainsi, la princesse tendit sa main à baiser à Gondreville, et une larme brilla dans ses yeux; puis elle le congédia avec un sourire plein de mélancolie.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit notre héros; suis-je disgracié, ne le suis-je pas? Je m'y perds. Allons trouver le roi, il faut espérer que Sa Majesté me donnera la clef de cette énigme.

Introduit en présence de Philippe V, Gondreville vit venir à lui le monarque, qui lui tendit les bras du plus loin qu'il l'aperçut, en s'écriant :

— Ah! mon cher Gondreville, je puis

donc enfin te remercier d'un acte de dévouement dont un serviteur tel que toi était seul capable. M. Alberoni m'a tout dit. C'est un bien bon ami que tu as là, et tu lui dois aussi de la reconnaissance. Mais, dis-moi, est-il bien vrai, tu consens à épouser doña Inès ?

— Si j'y consens, sire? balbutia Gondreville ébahi. Oh! soyez béni, je vous rends grâce comme au monarque le plus généreux, le plus...

— Allons donc! ne vas-tu pas me remercier maintenant, lorsque c'est moi qui suis ton obligé ?

— Sire, je ne comprends pas...

— Au fait! c'est que tu ignores encore, sans doute, tout ce qui s'est passé cette nuit. Eh bien! je vais te le dire en quelques mots. D'abord il faut que je t'apprenne une grande nouvelle : je me marie aussi, Gondreville. Que veux-tu? il le faut bien : le roi de France l'exige, tous les grands du royaume m'en prient, la princesse des Ursins me le conseille. D'ailleurs, c'était le seul moyen de sauver le marquis de Santa-Cruz sans exci-

ter une sédition parmi mes sujets. M. Alberoni me l'a parfaitement démontré. Oh! c'est un profond politique que cet abbé Alberoni, et, s'il était plus ambitieux... A l'occasion de mon mariage, j'accorde une amnistie pleine et entière à tous les prisonniers d'État; tu comprends... Mais ce que tu ne croirais jamais, c'est que cet enragé marquis ne voulait pas t'accepter pour gendre, et qu'il n'a fallu rien moins que l'intervention de la princesse des Ursins pour le déterminer. Elle et M. Alberoni l'ont tant prié, que le vieux rebelle s'est laissé fléchir. Il est ici, ainsi que doña Inès et la comtesse de Barbastro. Tous t'attendent dans la chapelle du palais, où tes fiançailles vont avoir lieu.

A ces derniers mots, Gondreville porta la main à son front et se demanda s'il était bien éveillé et s'il n'était pas sous l'influence d'un rêve. Tout à coup Alberoni parut.

— Sire, dit-il, le révérend père Robinet a déjà revêtu ses habits sacerdotaux, et il est prêt à bénir l'union de M. le vicomte de Gondreville et de doña Inès de Santa-Cruz, si tel est le bon plaisir de Votre Majesté.

En même temps, Alberoni tendit la main au vicomte, qui se laissa entraîner machinalement, sans se rendre compte de tout ce qui se passait et comme en proie à une sorte de vertige.

Ainsi que le roi l'avait annoncé, doña Inès était déjà agenouillée devant l'autel, dont tous les cierges étaient allumés. Le marquis de Santa-Cruz et la comtesse de Barbastro se tenaient debout derrière elle. Gondreville s'avança éperdu, chancelant, et vint prendre place auprès de doña Inès, puis la cérémonie des fiançailles eut lieu. Une femme voilée y assista dans le fond d'une tribune, c'était la princesse des Ursins. Tels furent, avec le roi et Alberoni, les seuls témoins de cette union.

Lorsque la cérémonie fut achevée, le roi dit à Gondreville :

— Maintenant, rien ne te retient plus à Madrid, et mon intention est que tu partes à l'instant même pour t'acquitter de la mission délicate et importante qu'il m'a plu de te confier. Tu vas te rendre à Parme, avec M. l'abbé Alberoni, pour suivre, de concert

avec lui, les négociations de mon mariage avec la princesse Élisabeth Farnèse.

Gondreville sentit une sueur froide pénétrer tout son corps, et peu s'en fallut qu'il ne tombât à la renverse. Il entrevoyait enfin la lumière au milieu des ténèbres où il se débattait depuis quelques heures, mais quelle lumière! Il se réveillait, mais avec le même sentiment d'horreur et d'épouvante qu'un homme qu'on aurait mis vivant encore au cercueil. Il voulut parler; sa langue paralysée lui refusa tout office, et un cri à peine articulé s'échappa de son gosier.

A ce moment, le marquis de Santa-Cruz s'approcha du roi :

— Sire, s'écria le vieil hidalgo, je remercie Votre Majesté de la mission qu'elle daigne confier à mon gendre, et je la prie en même temps d'avoir pour agréable que la vicomtesse de Gondreville aille passer au couvent de *las Descalzas reales* le temps de l'absence de son époux.

Le roi devint fort rouge et échangea un regard avec Alberoni qui baissa les yeux et parut embarrassé.

— La vicomtesse de Gondreville est libre, dit le roi, de se retirer où bon lui semblera, mais c'est à elle de se prononcer en cette circonstance.

— La vicomtesse de Gondreville, reprit fièrement doña Inès, n'a pas besoin des murailles d'un monastère, et elle saura se garder elle-même.

Il y eut un silence, puis Alberoni se penchant à l'oreille de Gondreville :

— Mon cher vicomte, faites vos adieux et partons pour Parme, afin d'en ramener bien vite la princesse Élisabeth Farnèse.

— M. Alberoni, dit le roi, vous correspondrez directement avec moi pendant votre voyage.

Une heure après, le vicomte et l'abbé étaient en route pour Parme. Comme le premier était rêveur, Alberoni lui dit :

— Est-ce que vous m'en voulez encore, vicomte ?

— Non pas, foi de gentilhomme. Doña Inès m'appartient : que puis-je désirer de plus ? C'est à vous que je suis redevable de ce bonheur et je ne saurais l'oublier ; mais

vous comprendrez sans peine, l'abbé, qu'une séparation aussi longue que celle qui m'est imposée aujourd'hui me coûte beaucoup.

— D'accord, mais si vous étiez sincère avec moi, vous conviendriez que ce n'est pas là le seul motif de votre préoccupation. Il en est un autre...

— Lequel ?

— Écoutez, nous sommes tous les deux seuls dans ce carrosse, nul ne peut nous entendre, et puisque vous voulez faire le mystérieux avec moi, il faut bien que je vous dise ce qui se passe dans le fond de votre âme. Vous êtes soucieux, parce que le but secret qui vous a amené en Espagne vous échappe encore, et sans moi, voyez-vous, il vous échapperait toujours.

— De grâce, l'abbé, changeons de conversation.

— Non pas ! non pas ! Oh ! je vous tiens maintenant. Pensez-vous donc que ce soit seulement pour donner une reine à l'Espagne que je m'en vais à Parme aujourd'hui ? Ah ! vous ne me connaissez pas encore, vicomte. Tenez, ajouta-t-il en tirant

de sa ceinture un petit papier plié qu'il mit sous les yeux et entre les mains de Gondreville, connaissez-vous cette écriture ?

— C'est celle du roi.

— Eh bien, lisez !

Gondreville tressaillit, car, en tête du papier, il venait de lire ce qui suit :

« Le roi s'engage à congédier la princesse des Ursins. La reine d'Espagne se concertera, à cet égard, avec M. de Gondreville et l'abbé Alberoni. »

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria Gondreville en levant les yeux au ciel, enfin je vais donc pouvoir vous venger !

Puis tendant la main à Alberoni :

— L'abbé, ajouta-t-il, maintenant vous pouvez disposer de moi comme de votre esclave. Soyez la tête, je serai le bras. Entre nous deux à présent, c'est à la vie et à la mort !

IX

Xadraque.

Transportons-nous à Xadraque, petite bourgade située entre Guadalajara et Burgos, sur les confins des deux Castilles, et dans laquelle, le lecteur s'en souvient peut-être, se sont accomplis les événements qui forment le prologue d'une histoire aujourd'hui bien près de son dénoûment. Les cloches sonnent à triple volée, et, malgré la neige et un froid fort vif et fort piquant,

comme il l'est toujours en Espagne (nous sommes à la surveille de Noël), toute la population de la localité, à laquelle est venue se mêler celle des alentours, l'une et l'autre vêtues de leurs habits de fête et le front rayonnant d'allégresse, obstruent de leurs flots pressés la grande rue de Xadraque.

C'est que dans cette bourgade, à laquelle s'attachera bientôt le souvenir d'un grand événement historique, vient d'arriver une auguste voyageuse, depuis longtemps attendue, et avec une vive impatience. Cette voyageuse n'est autre que la reine d'Espagne, Élisabeth Farnèse. Après avoir renoncé, pour se rendre de Parme à Madrid, à la voie de mer, pleine en hiver de fatigues et de périls, la jeune reine a pris la route de France; puis, traversant la Provence et la Guïenne, elle a pénétré dans son royaume par Bayonne et Saint-Jean-de-Luz. Elle s'avance à petites journées vers sa capitale, accompagnée de Gondreville et d'Alberoni, et sous l'escorte d'un détachement de la compagnie espagnole des gardes du corps du roi, commandée par le lieutenant Amenzaga.

Il est environ quatre heures de l'après-midi ; le jour baisse sensiblement, et déjà quelques lumières apparaissent à travers les vitres des fenêtres. La foule, partout compacte, se presse principalement aux abords du logis où est descendue la reine et où elle se dispose à passer la nuit. Tout à coup la porte de ce logis, défendu contre la curiosité plus ou moins indiscrète de la population par une double haie de soldats, s'est ouverte, et à la douteuse clarté crépusculaire que projette encore un jour gris et terne de la fin de décembre, on voit sortir un jeune cavalier d'une charmante figure, et dont une cape de couleur sombre n'enveloppe pas si bien tout le corps qu'elle ne laisse deviner une taille élégante et bien prise et une tournure pleine de grâce et de distinction. Ce cavalier se frayant, non sans peine, un passage à travers les rangs de la foule, se dirige vers une posada située à l'extrémité du bourg, du côté qui regarde la route de Guadalajara.

La porte de la posada est ouverte (quelle porte serait fermée à Xadraque dans un pa-

reil jour?) : maîtres, valets, muletiers et servantes, peu soucieux des besoins de leurs hôtes, tiennent cercle dans la rue, devisant, qui sur le pied, qui sur le visage de la jeune reine, entrevue au moment où elle descendait de carrosse, qui sur l'extrême simplicité de ses vêtements. Pendant ce temps-là retentit de tous côtés un effroyable concert de mandolines célébrant sur tous les tons les attraits et les vertus d'Élisabeth Farnèse. Tout cela, mêlé au bruit des cloches, aux cris des enfants et aux éclats de voix des hommes et des femmes, forme un tumulte tel qu'il est impossible de s'entendre.

Cependant, le cavalier dont nous avons parlé, parvenu à la porte de la posada, s'adresse à l'un des valets et lui demande si ce ne serait point par aventure en cet endroit que serait descendue une jeune señora d'une taille svelte et élancée et fort belle, à laquelle il a affaire en ce moment. Peine inutile ! le valet a bien d'autres intérêts en tête pour le quart d'heure, et sa fiancée elle-même, si tant est qu'il ait une fiancée, viendrait à passer dans la rue qu'il ne se dé-

rangerait pas pour elle. C'est qu'aussi l'on n'a peut-être jamais vu, de mémoire de Castillan, une reine d'Espagne s'arrêter à Xadraque et y coucher. Quel honneur pour le bourg et pour ses habitants!

Notre cavalier allait cette fois, en désespoir de cause, s'adresser à l'hôte en personne et probablement sans plus de succès, lorsqu'une servante, l'ayant aperçu, s'écria en levant les yeux au ciel et en se signant dévotement :

— Sainte Vierge del Pilar! je ne me trompe pas : c'est le ressuscité!

— Le ressuscité! répétèrent ensemble plusieurs voix, le ressuscité! qu'est-ce donc?

— Eh mais, ne vous souvient-il plus de ce gentilhomme français qui eut ici un si terrible duel avec un hidalgo déjà mûr, un chevalier de la Toison, qui s'en allait faire ses dévotions à Notre-Dame del Pilar? C'est le gentilhomme français qui eut le dessous et qui fut tué.

— Mais s'il fut tué, reprit naïvement l'un des assistants, comment se fait-il qu'il soit ici présent?

— Je te dis, s'écria l'hôte en lançant un regard courroucé à celui qui osait émettre un pareil doute, je te dis qu'au moment où nous allions l'ensevelir, ce gentilhomme a rouvert les yeux et nous a ri au nez.

— Par la mordieu ! articula nettement Gondreville, que chacun aura reconnu sans peine, et qui commençait à perdre patience, maroufles que vous êtes, répondrez-vous enfin à ma question ? Prenez garde qu'il ne me prenne fantaisie de prouver à quelqu'un d'entre vous que je suis bien réellement vivant.

Comme il parlait ainsi, une adorable tête de jeune femme apparut à une fenêtre de l'étage supérieur de la posada qu'elle éclaira soudain comme une auréole, puis une petite voix fraîche et argentine s'écria :

— Me voici !

Notre héros n'en demanda pas davantage, et tournant brusquement le dos à ses auditeurs, il s'élança dans l'intérieur de la posada. Moins d'une minute après, voici le dialogue qui s'échangeait entre lui et la jeune femme.

— Enfin, vous m'êtes donc rendue, chère Inès ! Quelle longue et cruelle séparation ! Savez-vous bien qu'il y a trois grands mois que je ne vous ai vue, ma belle fiancée ?

— Oh ! je le sais bien aussi, moi, qui ai compté non pas seulement les jours, mais les heures, mais les minutes.

— Merci, mille fois merci de cette tendre sollicitude ! Inès, pendant ces trois mois, vous êtes encore embellie.

— Ne parlons pas de moi, parlons plutôt de la jeune reine que vous nous ramenez de Parme. Comment est-elle ?

— Charmante. Oh ! chère Inès, que j'ai éprouvé une douce surprise et une vive joie quand j'ai appris, en arrivant ici, que vous n'aviez pas craint d'affronter le froid et la neige, pour venir au-devant de moi jusque dans cette misérable bourgade où il n'y a pas un seul logis digne de vous ! Quand je suis arrivé en Espagne il y a huit mois, je suis descendu ici même où je vous retrouve. N'admirez-vous pas cette étrange coïncidence ? Oui, chère Inès, c'est ici que j'ai failli mourir. Ah ! le ciel me devait bien

cette compensation. Seulement, si je venais à mourir aujourd'hui, ce ne serait plus que de joie.

— En vérité? eh bien! savez-vous à qui vous êtes redevable de la surprise que je suis venue vous faire aujourd'hui?

— Eh! mais, à vous-même, je suppose?

— Non pas, non pas. Il faut tout dire : j'en avais eu la pensée, mais mon père, mais ma tante surtout s'étaient prononcés négativement. La comtesse de Barbastro disait qu'un tel projet était contraire à toutes les règles de l'étiquette, parce que nous n'étions encore que fiancés, et puis il n'y a que les personnes attachées à la maison du roi ou de la reine qui aient obtenu la faveur d'être du voyage de Guadalajara, où nous avons laissé ce matin Sa Majesté. Bref, je serais encore à Madrid, et peut-être même au château de Peñaflor, sans la princesse des Ursins.

A ce moment, le front de notre héros commença à s'assombrir.

— Oui, continua la jeune femme, c'est elle qui a daigné solliciter pour moi des

bontés du roi la charge de dame d'atours de notre jeune reine, et c'est à ce titre que j'ai pu partir avec mon père qui m'a accompagnée ici ; car il est lui-même nommé majordome mayor de la maison de la reine, grâce encore au crédit de la princesse des Ursins.

— Et votre père a accepté ces fonctions ?

— Il les avait refusées d'abord ; car, bien qu'il soit redevable en grande partie de sa grâce à la princesse, je vois bien que son ressentiment contre elle n'est pas encore éteint ; mais à la suite d'une entrevue particulière avec le roi, il a déclaré que ses scrupules étaient levés. Au surplus, les bontés de Son Altesse ne s'arrêteront pas là, et il paraît qu'elle vous réserve à vous-même une charge importante à la cour. Elle a bien voulu me dire encore ce matin, au moment où j'ai pris congé d'elle à Guadalajara pour venir ici, qu'elle vous aimait pour le moins autant que ses deux neveux, MM. de Chalais et de Lanti. Mais qu'avez-vous ? Vous paraissez soucieux. Est-ce que toutes ces bonnes nouvelles ne vous causent aucune joie ?

— Chère Inès, il y a un bonheur qui efface aujourd'hui tous les autres, c'est celui de vous revoir.

— Je vous crois, ami, je veux vous croire; mais tenez, voulez-vous être bien franc avec moi? Est-ce que, par hasard, vous n'éprouveriez pas en ce moment quelque inquiétude, en songeant aux sentiments que le roi m'avait laissé entrevoir dans ses visites avec vous au château de Peñaflor? N'ai-je point deviné la cause de votre préoccupation?

— Eh bien! oui, chère Inès, c'est cela! c'est cela! je le confesse.

— De la jalousie! Ah! vous aviez ma parole et l'on me nomme doña Inès de Santa-Cruz! Rassurez-vous, je n'ai pas vu le roi une seule fois depuis votre départ. La princesse des Ursins paraît avoir ressaisi tout son empire sur lui, et son crédit est plus grand que jamais. Le roi ne voit qu'elle, ne fait rien que par elle.

Un nuage passa sur les traits de Gondreville, qui reprit avec un sentiment d'inquiétude dont il ne put se rendre maître :

— Est-ce que la princesse des Ursins n'a

point quitté le roi ce matin? Est-ce qu'elle ne vient pas au-devant de la reine, seule, ainsi qu'on nous l'avait annoncé?

— Oh! si fait. Soyez tranquille sur ce point, vous la verrez bientôt et pourrez la remercier de toutes ses bontés. La princesse est en route pour Xadraque et ne saurait tarder maintenant à arriver, car voici la nuit. Le roi seul reste à Guadalajara, dans le palais de l'Infantado, où vous savez que doit se faire demain le mariage.

— A la bonne heure!

— Il y a plus, et j'ai encore une heureuse nouvelle à vous annoncer : la princesse veut que votre mariage se fasse aussi demain après celui du roi et de la reine, afin, dit-elle, que nous nous gardions bien d'oublier cette date qui doit être pour l'Espagne entière une date de bonheur. N'admirez-vous pas, ami, combien Son Altesse est bonne pour nous? Oh! mon père et ma tante doivent bien se repentir de l'avoir autrefois si mal jugée, n'est-ce pas?

— Je le crois comme vous, chère Inès.

— Écoutez, n'entendez-vous pas des fan-

fares de trompettes et des roulements de tambours ?

— En effet.

— C'est la princesse des Ursins qui arrive. Voyez-vous d'ici reluire les flambeaux qu'on porte devant son carrosse ? Entendez-vous les acclamations de la foule ?

Gondreville tressaillit, et une sueur froide monta jusqu'à son front. On entendait en effet distinctement à l'entrée du bourg, du côté de Guadalajara, les cris de vive le roi ! vive la reine ! vive la princesse des Ursins ! comme si, pour la population espagnole, ce dernier nom eût été désormais inséparable de celui de ses souverains, comme si le royaume eût dû à toujours être gouverné par cette inévitable trinité, dans laquelle la toute-puissance résidait ailleurs que sur les deux têtes couronnées.

— Venez, s'écria doña Inès, qui partageait elle-même l'enthousiasme de la foule, venez, ami, avec moi au logis de la princesse, afin de lui présenter nos actions de grâces de tout ce qu'elle a fait pour nous.

— Non, chère Inès, je ne saurais vous ac-

compagner en ce moment. Veuillez m'excuser auprès de la princesse. Mon devoir m'appelle au logis de la reine.

— Vous me quittez déjà ! Oh ! ce n'est pas pour longtemps du moins aujourd'hui.

— Je l'espère ainsi, et pourtant...

— Que dites-vous ? Prévoyez-vous donc encore quelque obstacle, quelque motif de séparation ?

— Je ne saurais m'expliquer sur ce fait, chère Inès ; mais, quoi qu'il puisse arriver aujourd'hui, et quand bien même je serais forcé de m'absenter encore, n'en ayez nul souci ; car je ne puis prévoir ce que le service de la reine peut m'imposer.

— Mon Dieu ! vous m'effrayez. Vous, autrefois si plein de gaieté et d'insouciance, vous êtes devenu presque solennel. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi me quitteriez-vous encore ?

— Vous le saurez bientôt, chère et belle Inès. Croyez bien qu'il faut que ce soit un événement de la plus haute gravité pour que, dans un pareil jour, je ne sois pas tout à la joie de vous revoir, et surtout pour que je

consente à me séparer encore de vous. Adieu, adieu ! Pensez à moi, que l'accomplissement d'un grand devoir n'empêche pas de penser toujours à vous.

A ces mots, Gondreville, que tout annonçait être en proie à une vive émotion intérieure, se sépara brusquement de sa jeune fiancée. Celle-ci, inquiète et troublée, s'empressa de retourner auprès de son père, et se jeta dans ses bras en fondant en larmes.

Le vieux capitaine se trouvait alors dans cette même salle basse de la posada où, huit mois auparavant, il avait eu avec son gendre futur un duel dont l'issue avait été si fatale à ce dernier ; mais il n'était pas seul. Le comte d'Altamire, les ducs d'Albuquerque et de Médina-Sidonia, et trois ou quatre autres seigneurs, les mêmes qui avaient conspiré avec lui la perte de la princesse des Ursins, se tenaient auprès de lui et parlaient avec animation, bien qu'ils eussent soin de baisser la voix. A la vue de doña Inès, tous se turent.

— Qu'est-ce donc, ma fille ? s'écria le marquis avec un accent plus affectueux que de

coutume. Qui peut causer vos larmes dans un pareil jour, où toute l'Espagne est dans l'enivrement de la joie ?

Alors doña Inès rapporta à son père les dernières paroles de son fiancé. Tous les seigneurs se regardèrent avec surprise.

— Vous l'entendez, reprit Santa-Cruz ; je n'ai rien à ajouter ; mais relisez bien les lettres de convocation que vous avez reçues et faites comme moi, ayez confiance dans la justice de Dieu et de la reine.

Les lettres dont parlait le marquis, et qui paraissaient avoir été adressées à un certain nombre de grands du royaume qu'on savait ennemis déclarés de la princesse des Ursins, étaient toutes ainsi uniformément conçues :

« La reine d'Espagne doit arriver à Xadraque la surveille de Noël pour la couchée. Sa Majesté verra avec plaisir Votre Excellence se joindre à son cortége. »

Au bas de cette espèce de circulaire, une main inconnue avait tracé le *post-scriptum* suivant :

« Le passage de la reine dans le bourg de

Xadraque doit être signalé par un grand acte de justice. »

Tout à coup les fanfares de trompettes et les roulements de tambours, qui jusqu'alors avaient retenti dans le lointain, se rapprochèrent; les lueurs des flambeaux que portaient les valets à cheval illuminèrent la salle sombre et enfumée de la posada, et l'on entendit éclater au dehors comme un tonnerre cette acclamation immense, unanime :

« Vive la princesse des Ursins ! »

C'était elle qui passait dans son carrosse à glaces, en grand habit de cour, escortée par un détachement de la compagnie française des gardes du corps du roi. Les bras et le sein nus, belle et majestueuse comme jadis Cléopâtre dans sa promenade triomphale en Égypte, cette femme semblait née bien plutôt pour le rôle de reine que pour celui de camarera mayor.

Tous les seigneurs présents dans la salle basse de la posada baissèrent la tête en frémissant, et le comte d'Altamire s'écria :

— Est-ce donc pour suivre le char de

triomphe de madame des Ursins qu'on nous a mandés à Xadraque ?

— Patience ! dit le marquis de Santa-Cruz en posant son index sur le bord de ses lèvres.

Puis il ajouta à voix basse :

— Comte, tu es bien jeune encore et tu devrais te souvenir des leçons de ton gouverneur, qui n'a sans doute pas manqué de t'apprendre que la justice est boiteuse.

— C'est donc pour cela, reprit Altamire, que le carrosse de madame des Ursins va si vite !

Maintenant, laissant à la princesse le temps nécessaire pour faire une courte halte dans le logis qui lui a été préparé vis-à-vis de celui de la reine, et, comme dit Saint-Simon, pour se rajuster un peu, transportons-nous auprès d'Élisabeth Farnèse.

Dans une chambre dont les modestes parois ont été dissimulées à la hâte sous de riches tentures de tapisseries et de velours, auprès d'un brasero dans lequel brûlent des noyaux d'olives, se tient frileusement ramassée au fond d'un grand fauteuil une jeune

fille de taille moyenne, mais dégagée et bien prise, la jambe et le pied d'une finesse remarquable, les yeux noirs et fort vifs, le visage légèrement marqué de petite vérole et empreint d'un caractère de beauté quelque peu mutine. Son costume de voyage est d'une simplicité presque puritaine, ainsi que l'ont déjà remarqué ses sujets. Elle promène alternativement ses doigts à la chaleur du brasero et dans ses longs cheveux noirs avec lesquels elle semble se plaire à jouer. A voir cette jeune fille, on croirait bien plutôt contempler une *manola* de Madrid en déshabillé que la reine d'Espagne et des Indes.

Aussi bien, l'on peut remarquer qu'elle cause très-familièrement avec une femme de quarante-cinq à cinquante ans, d'une physionomie des plus vulgaires, assise à ses côtés sur un pliant, et qui certes ne paraît accoutumée, à aucun titre, à hanter les palais. Cette femme est sa nourrice, Laura Piscatori, qu'une enveloppe rude et grossière n'empêchera pas de jouer un grand rôle à la cour d'Espagne.

Çà et là, diversement groupés dans la chambre, on aperçoit, entre autres personnages,

M. le duc de Saint-Aignan, envoyé extraordinaire de France, le jeune vicomte de Gondreville, le lieutenant Amenzaga, et enfin l'abbé Alberoni occupé dans un coin à donner des gimblettes à un petit chien, celui de la reine sans doute, sinon même celui de sa nourrice.

Il est environ six heures et demie du soir, la reine est visiblement fatiguée de son voyage, elle bâille, et demande à Laura Piscatori, avec une adorable naïveté, de préparer son lit.

— Reine, s'écrie vivement Gondreville, Votre Majesté oublie que la princesse des Ursins va venir.

— Qu'est-ce que cela me fait? reprend la reine, on lui dira que je suis couchée.

— Couchée sans souper! riposte aussitôt Laura Piscatori, je ne le veux pas.

— Puisque Laura ne le veut pas, dit la reine en souriant, nous attendrons.

Et elle tend la main à sa nourrice, qui, l'écartant assez brusquement, lui applique avec effusion un gros baiser sur chaque joue. Tous les assistants se regardent avec em-

barras ; mais, sans se déconcerter en aucune façon, la nourrice s'écrie :

— D'ailleurs, je veux la voir, moi, cette princesse dont on parle tant, et qui fait la pluie et le beau temps dans ce pays-ci.

— Autant que j'en puis juger, dit la reine, elle y fait plus de mauvais temps que de beau, car depuis que nous avons mis le pied dans ce royaume la neige n'a pas discontinué.

A ce moment, un officier des gardes de la compagnie française qui avait escorté la princesse des Ursins, entra dans la chambre, et, s'agenouillant devant la reine, il demanda si le bon plaisir de Sa Majesté était de recevoir la princesse.

— Il le faut bien, dit la reine, qui bâilla de nouveau et se remit à causer à voix basse avec sa nourrice.

Lorsque la princesse des Ursins entra dans la chambre de la reine, tous ceux qui s'y trouvaient s'inclinèrent respectueusement devant elle, à l'exception d'Élisabeth Farnèse et de sa nourrice qui demeurèrent assises, celle-ci, la bouche béante, les yeux écarquillés pour mieux voir la favorite ; la

reine, au contraire, presque inattentive, comme si la personne qui paraissait en sa présence eût dû demeurer pour elle une inconnue.

La princesse parut surprise ; car, ainsi que le fait très-bien remarquer Saint-Simon, elle devait s'attendre naturellement à jouir de toute la reconnaissance d'une personne à laquelle elle venait de procurer une grandeur *inespérable*. Déçue dans son attente, elle se tourna vers Gondreville et Alberoni qu'elle venait d'apercevoir, comme pour leur demander l'explication de ce qui se passait ; mais Alberoni s'était remis à caresser le petit chien. Quant à Gondreville, il était impassible.

Amenzaga avança une chaise auprès du fauteuil de la reine, et celle-ci se trouva placée de la sorte entre la princesse des Ursins et Laura Piscatori. C'était déjà un affront pour Anne de la Trémouille, mais elle dissimula de son mieux son dépit et se résolut à faire tous les frais de la conversation, puisque Élisabeth Farnèse semblait si peu disposée à l'y aider. Aussi bien elle attribuait

encore à l'embarras de la reine, à sa jeunesse, à son défaut d'expérience, la froideur et la sécheresse d'une réception qu'elle avait rêvée toute différente. Elle espérait, grâce à son grand art du monde et aux merveilleuses ressources de son esprit, parvenir à rompre la glace qu'on lui opposait; mais, hélas! à toutes les questions qu'elle adressait à la reine sur sa famille, sur les incidents de son voyage, en un mot, sur tout ce qui pouvait l'intéresser, Élisabeth ne répondait que par de simples monosyllabes et comme si elle avait eu hâte de se débarrasser d'une visite importune.

Cependant, les assistants, pensant que leur présence pouvait gêner une entrevue dont chacun comprenait intérieurement toute l'importance, s'écoulaient peu à peu, et bientôt il ne resta plus dans la chambre que la reine, la princesse des Ursins et Laura Piscatori, qui, immobile et comme pétrifiée sur son pliant, continuait de contempler de ses yeux la camarera mayor. Cette dernière, persuadée que du moment où elle se trouverait seule avec Élisabeth Farnèse, la

conversation prendrait un tour différent, crut pouvoir lui demander de congédier sa nourrice. Élisabeth parut un moment incertaine sur le parti qu'elle devait prendre; puis s'armant soudain de résolution, elle fit signe à Laura Piscatori de se retirer.

Au même instant, soit préméditation, soit hasard, on entendit dans la rue un prélude de mandoline, et une voix isolée qui retentit à peu de distance chanta ce refrain bien connu :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson :
« Je ne veux pas être Française.
« Plutôt mort ou prison ! »
La Vierge est bonne Aragonaise,
Victoire à l'Aragon !

La princesse des Ursins prêta l'oreille, et, saisie d'une frayeur instinctive, elle tressaillit.

X

Une vengeance.

Élisabeth Farnèse et sa camarera mayor se trouvaient seules ensemble et face à face pour la première fois de leur vie. C'était pour l'une comme pour l'autre un moment plein de solennité. Aussi gardèrent-elles d'abord le silence. A la fin, la reine s'écria avec un léger mouvement d'impatience :

— Maintenant nous voici seules, qu'avez-vous à me dire?

— Oh ! bien des choses, s'écria la princesse, et d'abord j'ai à solliciter des bontés de Votre Majesté la même amitié que la reine qui vous a précédée daignait me porter.

— Comment voulez-vous que je vous aime ? je ne vous connais pas.

— Ah ! reprit la princesse en souriant, nous aurons tout le temps de faire connaissance, puisque le roi a bien voulu me conférer auprès de Votre Majesté les fonctions de camarera mayor, et j'ose espérer que Votre Majesté ne désavouera pas le choix de son auguste époux. Tel est du moins mon vœu le plus ardent ; je devrais dire, telle est ma prière.

En même temps, Anne de la Trémouille saisit la main de la reine qu'elle essaya de porter à ses lèvres ; mais celle-ci la retirant avec vivacité :

— Le roi ne m'a point consultée pour cela, madame, et je suis trop persuadée de l'intention qu'il a de m'être agréable pour penser qu'il voulût vous conserver ces fonctions contre mon gré.

— O reine, reine, balbutia la princesse

dont une vive rougeur colora les joues, qu'ai-je donc fait pour indisposer Votre Majesté ?

— Oh ! peu de chose, sans doute, madame ; mais puisque nous sommes seules, je vous serai obligée de me dire si c'est la mode en ce pays de se parer pour voyager comme pour aller au bal. En vérité, à nous voir toutes les deux, on nous prendrait, moi pour la suivante, vous pour la reine, et cela n'est pas, grâce au ciel, cela n'est pas.

La princesse se mordit les lèvres, puis elle répondit avec dignité :

— Il faut que Votre Majesté ait été prévenue contre moi par mes ennemis, contre moi qui ne demandais et ne demande encore qu'à l'aimer de toute mon âme, qu'à la servir de tous mes efforts ; mais traitée comme je viens de l'être, Votre Majesté me pardonnera d'oser lui rappeler humblement que si elle a le droit de me parler ainsi qu'à une sujette, c'est peut-être bien à moi qu'elle en est redevable, et je pensais que M. Alberoni ne le lui aurait pas laissé ignorer.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Élisabeth Far-

nèse en se levant impérieusement de son fauteuil, ce qui força la princesse à en faire autant, je vous dois quelque chose, moi! madame? mais la reine d'Espagne et des Indes ne doit rien qu'à Dieu et au roi son époux, entendez-vous, madame, et c'est me manquer de respect que d'oser faire entendre le contraire.

— Je supplie Votre Majesté de m'excuser si mes paroles l'ont blessée, mais ce n'était pas mon intention.

— Qu'importe l'intention quand le fait existe? Sortez, madame!

— Reine, Votre Majesté me permettra de revenir dans un autre moment : sans doute, je la trouverai mieux disposée.

— Non pas, non pas; je vous ordonne de vous retirer à l'instant même et de ne plus mettre le pied en ma présence.

— Oh! Votre Majesté ne saurait maintenir une pareille décision. Je ne lui ai fait nulle offense, et j'en prends Dieu à témoin.

— Encore! A moi! à moi!

Soit que la reine, dans sa colère, eût perdu toute mesure, soit qu'elle n'attendît qu'un

prétexte pour exécuter une résolution mûrement délibérée et arrêtée, suivant toute apparence, de longue main, elle s'élança à la porte, qu'elle ouvrit avec violence, en appelant à grands cris tous ceux qui se trouvaient à proximité de la chambre et qui s'y précipitèrent aussitôt en tumulte.

— Holà! s'écria-t-elle, chassez cette femme; puisqu'elle ne veut point sortir d'ici de bon gré, elle en sortira par la force.

— Me chasser! moi! reprit Anne de la Trémouille en se redressant avec fierté, je ne suis point une servante, et puisque Votre Majesté refuse de m'entendre, je vais trouver le roi, afin de savoir de lui si son intention est qu'on chasse la camarera mayor de la feue reine.

— Le roi! s'écria Élisabeth Farnèse, dont la colère s'exaltait encore à la vue du sang-froid de la princesse, le roi! vous ne le verrez plus tant que je serai reine, et je suis plus jeune que vous si je ne suis pas plus belle, car vous pourriez être mon aïeule. Vous allez sortir du royaume à l'instant même, c'est ma volonté.

— Mais ce n'est point celle du roi, que je sache. Votre Majesté oublie qu'il n'y a personne ici qui n'ait reçu de moi un bienfait, qu'il n'y a personne ici qui ne soit accoutumé à m'obéir. Qui de vous, messieurs, osera mettre la main sur la princesse des Ursins ?

En parlant ainsi, Anne de la Trémouille, les yeux étincelants, les narines gonflées, la tête haute, fit quelques pas en avant, et tous ceux qui l'entouraient reculèrent, tant était grande et illimitée l'autorité qu'elle avait exercée jusqu'alors, tant il y avait de dignité et de noblesse dans son attitude et dans tous ses traits. Elle était vraiment belle alors, avec son riche habit de cour, les bras, le cou, le sein nus et frémissants, et certes entre elle et Élisabeth Farnèse quiconque eût été appelé à dire quelle des deux était la reine eût sans hésité désigné Anne de la Trémouille. Pourtant la véritable reine ne tarda pas à se manifester.

— Lieutenant Amenzaga ! s'écria cette dernière, j'entends qu'on me délivre de cette folle : faites disposer un carrosse et des che-

vaux sur-le-champ, prévenez mon écuyer, et qu'on la conduise à la frontière de France ! vous m'en répondez sur votre tête.

— Reine, balbutia le lieutenant tout tremblant, que Votre Majesté daigne me pardonner, mais... sans un ordre exprès du roi... je n'ose...

Ici Élisabeth Farnèse échangea avec Gondreville et Alberoni un regard d'impatience ; ce regard n'échappa point à la princesse des Ursins, qui reprit tranquillement :

— Ah ! Votre Majesté se trompe si elle espère que ceux-là prendront parti contre moi, et je n'aurais qu'un mot à dire pour que l'un et l'autre me vinssent en aide, n'est-ce pas, l'abbé ? n'est-ce pas, Gondreville ?

Une voix, on ne sait laquelle, murmura :

— Un cardinal a droit au titre d'Éminence.

L'abbé baissa la tête, mais il avait pu lire dans les yeux de la princesse l'étonnement et le mépris. Quant à Gondreville, l'œil fixe, pâle et toujours impassible, il avait tiré lentement de sa poche un papier, puis l'ayant

déplié, il l'avait placé sous les yeux du lieutenant Amenzaga. Ce dernier chancela ; car il y avait sur ce papier, écrit en entier de la main du roi et scellé de son sceau :

« Le lieutenant Amenzaga ne recevra d'ordres que de la reine d'Espagne, et quels que puissent être ces ordres, il devra les exécuter à l'instant même. »

La princesse des Ursins avait tout vu. Son visage, auparavant rouge d'animation, se couvrit instantanément d'une pâleur sépulcrale. Un profond soupir s'exhala de sa poitrine oppressée, et, victime résignée, elle baissa la tête ; puis s'étant inclinée devant la reine, elle sortit de la chambre sans articuler une parole.

— Allons, murmura tristement Amenzaga, M. de Santa-Cruz ne s'était pas trompé. Le pacte est expiré maintenant et voilà le maudit qui vient chercher sa proie !

Moins d'un quart d'heure après, par une nuit glaciale, un carrosse attelé de six chevaux et escorté par un détachement, composé cette fois uniquement des gardes de la compagnie espagnole, traversait la grande

rue de Xadraque, en se dirigeant vers la route de Burgos qui est celle de France. Il pouvait être alors environ sept heures du soir. Le vent du nord-ouest soufflait avec violence et la neige tombait à gros flocons.

Le fond du carrosse était occupé par la princesse, à laquelle on n'avait pas même donné le temps d'ôter ses vêtements d'apparat ni de prendre aucune précaution contre le froid, et qui s'en allait en habit de cour, les bras, le cou et le sein nus, entreprendre au cœur de l'hiver, et par le temps le plus rigoureux qu'il soit possible d'imaginer, un voyage si long et si pénible, en admettant même qu'il lui fût permis de se reposer en touchant le sol de la France. A ses côtés était une de ses femmes; sur le devant du carrosse, deux officiers aux gardes. Aux portières et tout alentour chevauchaient les cavaliers de l'escorte, entre lesquels un surtout se faisait remarquer par le soin extrême avec lequel il était enveloppé dans son manteau pendant que son feutre était rabattu jusque sur ses yeux.

Un silence de mort régnait à cette heure

dans le bourg ; toutes les portes, toutes les fenêtres étaient closes ; les habitants, bien loin de se douter de la catastrophe, non moins mystérieuse qu'imprévue, qui venait de s'accomplir, étaient rentrés dans leur logis, et le souper terminé, la veillée allait commencer autour du brasero. Quelques femmes, quelques enfants sans doute faisaient alors leurs prières du soir et demandaient dévotement au bon Dieu de veiller sur le roi, sur la reine et sur la princesse des Ursins.

Pendant ce temps-là, le carrosse poursuivait sa route, sans que le bruit des roues et celui des pas de chevaux, amortis par la neige qui formait partout un épais tapis, fussent même perceptibles. Carrosse, chevaux, cavaliers, tout cela était comme enveloppé d'un linceul, et l'on eût dit, suivant la croyance du lieutenant Amenzaga, que la princesse des Ursins s'en allait escortée par des fantômes.

Comme le carrosse sortait de Xadraque, la même voix qui avait retenti sous les fenêtres du logis de la reine, au moment où

cette dernière était demeurée seule avec la camarera mayor, vint rompre ce silence plein de solennité, que troublaient seuls, par intervalles, les mugissements de la bise de nord-ouest, et l'on entendit une dernière fois ce refrain du chant national des Aragonais :

La Vierge est bonne Aragonaise,
Écoutez sa chanson...

Presque au même instant, l'une des glaces de la portière fut brisée.

Anne de la Trémouille qui, jusqu'alors, était demeurée immobile au fond du carrosse, se pencha tranquillement pour vérifier la cause de cet accident, et alors, à la faveur de cette demi-clarté que produit dans l'atmosphère la blancheur de la neige, elle put distinguer un groupe de personnages qui, tous la tête couverte et le sourire sur les lèvres, la regardaient passer. Au premier rang se tenaient le marquis de Santa-Cruz, remarquable par sa haute taille, et le jeune comte d'Altamire avec son immuable costume du temps du roi Philippe II. Ils

étaient là, pour la plupart, tous ces fiers représentants de la grandesse espagnole qui avaient toujours refusé de courber la tête devant la camarera mayor, alors qu'elle était debout, triomphante, et l'on pourrait ajouter plus que reine. Maintenant qu'elle était renversée et chassée comme une vile criminelle, n'était-il pas bien juste que ceux-là, du moins, fussent les témoins de sa chute et de son châtiment? La princesse des Ursins abaissa sur eux un regard plein d'une ineffable sérénité, puis elle allait reprendre sa place au fond du carrosse, lorsque dans le mouvement qu'elle fit elle aperçut ce cavalier si soigneusement enveloppé dans son manteau, avec son feutre rabattu jusque sur ses yeux. A cette vue elle tressaillit; une sueur froide monta jusqu'à son front, et levant les yeux au ciel, elle joignit les mains et pria Dieu; puis le carrosse continua d'avancer.

Une heure auparavant, la princesse des Ursins était entrée à Xadraque à la lueur des flambeaux, au son des tambours et des trompettes, au milieu des acclamations de la

multitude, et elle en sortait alors honteusement, chargée d'opprobres et d'insultes, au milieu d'un concert d'anathèmes. Quel changement! et ce voyage ou plutôt ce supplice dura vingt jours! Oui, vingt jours durant, cette femme, accoutumée à toutes les jouissances de la vie, dut rester exposée, avec la glace de son carrosse brisée, au souffle piquant de la bise de décembre; vingt jours durant, elle put recueillir sur son passage les huées et les injures de tout ce peuple espagnol sur lequel elle avait exercé pendant douze années un empire absolu, et qui maintenant s'écriait en la montrant au doigt : « Voilà la camarera mayor qui passe! bon voyage à la camarera mayor! »

Mais elle, conservant, sous la pâleur maladive que la fatigue et la rigueur de la saison imprimaient à tous ses traits, un air de noblesse et de fierté qui accusait toute la fermeté de son âme, semblait insensible au froid comme aux outrages. Seulement, de temps à autre, elle portait avec anxiété ses regards sur les cavaliers de l'escorte, entre lesquels apparaissait toujours cet inconnu si

soigneusement enveloppé dans son manteau, avec son chapeau rabattu jusque sur ses yeux.

Il faut lire dans les curieux mémoires du duc de Saint-Simon le récit à la fois si plein d'énergie et de naïveté que ce seigneur nous a laissé d'une des catastrophes les plus mystérieuses en même temps que les plus surprenantes qui aient marqué les premières années du dix-huitième siècle. Le témoignage qu'il rend du courage et de la résignation dont la princesse des Ursins fit preuve dans cette circonstance, est d'autant moins suspect que le duc de Saint-Simon prend soin de se ranger au nombre des ennemis de cette femme célèbre.

« Rapidement et indignement précipitée, dit-il, du faîte de la toute-puissance, elle fut fidèle à elle-même. Il ne lui échappa ni larmes, ni regrets, ni reproches, ni la plus légère faiblesse; pas une plainte même du froid excessif, du dénûment entier de toutes sortes de besoins, des fatigues extrêmes d'un pareil voyage. Les deux officiers qui la gardaient à vue n'en sortaient point d'admira-

tion. Enfin, elle trouva la fin de ses maux corporels et de *sa garde à vue* à Saint-Jean de Luz, où elle arriva le 14 janvier 1715... Là, elle recouvra sa liberté. Les gardes, leurs officiers et le carrosse qui l'avait amenée s'en retournèrent... »

Anne de la Trémouille était désormais sans pouvoir, mais elle était libre, et pourtant je ne sais quel pressentiment instinctif remplissait son cœur de trouble et d'effroi. Assise dans un grand fauteuil, au coin d'une cheminée où flambait un ardent foyer, dans une chambre bien calfeutrée, elle regrettait les fatigues, les privations, et, comme dit Saint-Simon, les maux corporels qu'elle avait endurés pendant un voyage de vingt jours. C'est que seule, livrée à elle-même, elle cherchait, en tremblant, la clef d'une horrible énigme; c'est qu'elle se souvenait.

A la chute du jour, on vint la prévenir qu'un gentilhomme qui n'avait point voulu se nommer, mais qui annonçait être particulièrement connu d'elle, demandait à être admis en sa présence. Elle tressaillit, un

frisson convulsif s'empara de tous ses membres, et elle donna l'ordre d'introduire ce gentilhomme. C'était le vicomte de Gondreville.

— Ah ! s'écria-t-elle dès que la porte eut été refermée, je vous attendais. Un seul mot, Gondreville ; dites-moi bien que vous êtes étranger à cette trame infernale, que vous l'ignoriez même, et que vous n'avez fait qu'obéir aux ordres du roi ou de la reine. Dites-le-moi, au nom du ciel, dites-le-moi, quand bien même cela ne serait pas.

— Madame, je suis gentilhomme, et n'ai point pour habitude de mentir ni de désavouer mes actions. C'est moi qui ai ourdi cette trame dont vous parlez. Si vous avez été chassée ignominieusement de l'Espagne, où vous régniez en souveraine ; chassée par celle-là même que vous aviez prise en quelque sorte par la main, à l'instigation de M. Alberoni, pour la placer sur le trône, ce n'est point à elle qu'il faut vous en prendre, c'est à moi, à moi seul, entendez-vous ? car c'est moi qui ai tout conduit.

A ces cruelles paroles, la princesse de-

meura quelques instants immobile, atterrée, les yeux hagards ; puis tout à coup elle poussa un cri de douleur, un cri déchirant tel que si on lui eût enfoncé un poignard dans le sein, et elle versa un torrent de larmes. Il y eut un silence, silence que troublait seulement le bruit des sanglots qui s'échappaient de la poitrine de la princesse. A la fin, d'une voix entrecoupée et les bras tendus vers son interlocuteur :

— O Gondreville ! s'écria-t-elle, Gondreville, que vous ai-je donc fait ?

— Vous osez le demander !... reprit le vicomte d'un ton farouche. Madame, regardez-moi bien. Est-ce que rien dans mes traits ne vous rappelle deux victimes de votre infâme coquetterie ? Est-ce que rien dans mes traits ne vous rappelle mon père et ma mère, que vous avez l'un et l'autre, au printemps de leur vie, précipités dans la tombe ? Vous m'avez fait orphelin presque en naissant, madame ; eh bien ! je me suis vengé, et j'ai vengé en même temps les auteurs de mes jours. Ah ! vous avez cru qu'en venant à vous j'avais oublié la dette qu'en-

fant j'avais contractée envers vous, madame, et que vous en seriez quitte pour quelques faveurs, pour une charge auprès du roi, auprès de vous peut-être! Vous vous êtes grossièrement trompée, madame. Les angoisses de deux cœurs que vous avez brisés jadis, en vous jouant, veulent des angoisses semblables; les larmes de sang veulent des larmes de sang. Pleurez, pleurez, madame, vous avez raison; car j'ai soif de vos pleurs et de vos sanglots, et mon père et ma mère vous contemplent tous les deux par mes yeux, et se repaissent à leur tour de votre douleur et de votre désespoir.

Haletante, éperdue, Anne de la Trémouille saisit le bras du jeune homme.

— Gondreville, balbutia-t-elle, rétractez ces terribles paroles; oui, j'ai été coupable, il est vrai, bien coupable envers ceux dont vous parlez; mais si vous saviez combien j'ai depuis lors cruellement expié ma faute, vous auriez pitié de moi, j'en suis sûre. Dévorée de remords, c'est pour étouffer leur voix que je me suis jetée dans cette carrière orageuse qui m'était ouverte à la cour d'Es-

pagne. Désormais condamnée à une existence, oh ! bien malheureuse, allez, depuis que j'avais perdu la paix de l'âme et de la conscience, j'ai voulu m'inoculer cette fièvre ardente qu'on appelle l'ambition. A part le sceptre et la couronne, j'ai régné sur l'Espagne ; mais toutes ces grandeurs dont j'étais environnée n'ont pu même affaiblir dans mon cœur l'impression d'un souvenir plus déchirant encore pour moi que vous ne pouvez le penser ; car, il faut bien vous le dire, moi aussi, Gondreville, j'ai été mère en même temps que la vôtre, et comme celle que vous pleurez, j'ai perdu mon enfant. Elle est morte, elle au moins, et la mort, c'est l'oubli. Mais moi, j'ai survécu seule et il ne m'est rien resté sur la terre à quoi je puisse me rattacher. Oh ! cela est affreux, n'est-ce pas, et vous me plaignez ?

— Moi vous plaindre ! madame, jamais ! Souvenez-vous de l'auberge des Apennins !

— Oh ! grâce ! grâce ! ne me parlez pas ainsi ! Voulez-vous me voir à genoux ? m'y voici : le front sur le carreau ? m'y voici encore. Oh ! Gondreville, vous devez bien

comprendre qu'une femme que vous avez traitée si cruellement, et qui, après cela pourtant, vient se traîner suppliante à vos pieds, qu'elle embrasse en pleurant, a droit à quelque pitié :

— Avez-vous eu pitié de ma mère?

— Au nom de tout ce qu'il y a pour vous de plus sacré au monde, je vous en supplie, soyez miséricordieux !

— Dieu seul est miséricordieux. Adressez-vous à lui, madame; mais n'espérez de moi ni grâce ni pitié !

— Inexorable ! ô ciel, inexorable !

— Oui, inexorable, comme vous l'avez été pour ma mère dans l'auberge des Apennins. Entendez-vous, madame?

— Votre mère !... Ah ! malheureux ! si vous saviez...

— Je ne veux plus rien entendre. Adieu, madame. Soyez maudite dans votre présent comme dans votre passé, comme dans votre avenir ! Maintenant ma mission est remplie, et je vous laisse avec vos remords, si la princesse des Ursins peut avoir des remords.

En parlant ainsi, Gondreville, saisissant les deux bras de la princesse qui s'était attachée à lui par une étreinte désespérée, se dégagea brusquement, et ouvrant la porte de la chambre il s'élança dehors, pendant qu'épuisée par les émotions qui venaient de l'assaillir, l'infortunée demeurait gisante sur le carreau.

Retournons maintenant à Guadalajara, où, comme on l'a vu précédemment, le roi s'était arrêté dans le palais du duc de l'Infantado pour attendre Élisabeth Farnèse. L'officier des gardes que celle-ci dépêcha avec une lettre pour Philippe V, aussitôt après que la princesse des Ursins fut hors de Xadraque, trouva le roi qui s'allait bientôt coucher. Il parut ému, fit une courte réponse à la reine et ne donna aucun ordre. L'officier repartit sur-le-champ. Il paraît que le secret fut si bien gardé qu'il ne transpira que le lendemain sur les dix heures du matin. On peut penser quelle émotion saisit toute la cour. Personne toutefois n'osa parler au roi, et on était en grande attente de ce que contenait sa réponse à la reine.

La matinée achevant de s'écouler sans qu'on ouït parler de rien, on commença à se persuader que c'en était fait de la princesse des Ursins pour l'Espagne.

La reine arriva à Guadalajara dans l'après-midi, à l'heure marquée, comme s'il ne se fût rien passé. Le roi la reçut à l'escalier, lui donna la main, et tout de suite la mena à la chapelle, où le mariage fut tout aussitôt célébré de nouveau, car en Espagne, l'habitude était alors de marier l'après-dînée ; ce qui se passa entre eux sur l'événement de la veille fut entièrement ignoré. Il n'y eut pas dans la suite plus d'éclaircissements.

Le lendemain, jour de Noël, le roi déclara qu'il n'y aurait aucun changement dans la maison de la reine, toute composée par madame des Ursins, ce qui remit un peu le calme dans les esprits. Le surlendemain, le roi et la reine, seuls ensemble dans un carrosse, et suivis de toute la cour, prirent le chemin de Madrid, où il ne fut pas plus question de la princesse des Ursins que si jamais le roi d'Espagne ne l'eût connue.

Louis XIV ne marqua pas la plus légère surprise à la nouvelle de cette catastrophe, qui lui fut apportée par un courrier que le duc de Saint-Aignan lui dépêcha de Xadraque même, et toute la cour fut remplie d'émotion et d'effroi, après avoir vu la princesse des Ursins si triomphante.

On sait qu'à peu de temps de là, Alberoni, devenu si promptement cardinal suivant le vœu qu'il en avait exprimé, fut déclaré premier ministre.

Quant au marquis de Santa-Cruz, il obtint la charge de majordome mayor de la maison de la reine, et les mémoires du temps rapportent qu'il fut depuis lors l'un des familiers du roi, et qu'il avait l'honneur de porter la bougie devant lui comme au bon temps de la maison d'Autriche.

Cependant aucun motif ne retenant plus désormais Gondreville à Saint-Jean-de-Luz, notre gentilhomme reprit immédiatement la route de Madrid, où il arriva à la fin du mois de janvier 1715, et où son mariage avec doña Inès put être enfin consommé. Le jour même de ses noces, un

message cacheté de noir, mais sans armoiries, lui fut remis. Ce message, signé Anne de la Trémouille, princesse des Ursins, était ainsi conçu :

« Vous avez refusé de m'entendre, et je ne m'en plains pas, car le moment n'était pas venu. Pourtant, il y a un secret qu'il faut que vous connaissiez tôt ou tard. Ce secret est contenu dans un papier que vous trouverez sous ce pli. Je vous demande en grâce de ne l'ouvrir que dans deux cas : après ma mort, ou si vous-même étiez en danger de mourir avant moi , ce qui ne sera pas, je l'espère. Ne refusez pas d'accéder à cette humble et dernière requête d'une infortunée qui pour cela vous bénira durant le peu de jours qui lui restent à vivre. Adieu, Gondreville, soyez heureux!... »

Ceci se passait, comme on vient de le voir, au commencement de l'année 1715. Sept ans plus tard, en 1722, Gondreville, voyageant en Italie avec sa femme, résolut de s'arrêter quelque temps à Rome. Comme

tous deux entraient dans la ville éternelle, ils furent obligés de descendre de leur carrosse et de mettre pied à terre ; car un cortége funèbre d'une grande magnificence passait en ce moment dans la rue qu'ils allaient traverser. Comme Gondreville s'enquérait du nom de la personne à laquelle on faisait de si superbes obsèques, il apprit que c'était la princesse des Ursins, morte trois jours auparavant, et qu'on allait inhumer.

Mû par un sentiment religieux que les années, et peut-être aussi les événements auxquels il avait pris part à une autre époque, avaient sensiblement développé en lui, il s'agenouilla dévotement. Déjà, d'ailleurs, madame de Gondreville lui avait donné l'exemple, et il voyait briller des larmes au bord des paupières de sa jeune femme, qui n'avait point perdu le souvenir de toutes les bontés de la princesse, et qui avait toujours ignoré ce qui s'était passé entre son mari et la camarera mayor.

En voyant passer le cercueil qui contenait la dépouille mortelle de la princesse des

Ursins, Gondreville se rappela le message que cette femme célèbre lui avait adressé, avec prière de n'en faire l'ouverture qu'après sa mort, et son premier soin fut de le rechercher.

Ce fut avec une émotion facile à concevoir qu'il décacheta cet écrit mystérieux qui empruntait aux circonstances au milieu desquelles s'accomplissait un pareil acte un caractère vraiment solennel. Mais quel ne fut pas l'étonnement de notre gentilhomme en trouvant sous l'enveloppe une lettre de l'écriture de son père, et datée de 1690! Cette lettre, fort détaillée et adressée à la duchesse Bracciano (c'était, on s'en souvient sans doute, le nom qu'avait longtemps porté la princesse des Ursins), commençait ainsi :

« Puisque le ciel, dans sa juste colère, m'a retiré l'enfant légitime pour ne me laisser que l'enfant illégitime, ne me refusez pas la grâce que je vous demande de donner mon nom au survivant... »

A la lecture de cet écrit, Gondreville

versa des larmes amères, et pendant tout le temps qu'il demeura à Rome, il ne manqua pas un seul jour d'aller prier sur la tombe de la princesse des Ursins.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2330
L703
P75

Lavergne, Alexandre Marie Ann
de Lavaissiere de
La princesse des ursins